Dayeneuve

E. SUE.

H. DE BALZAC

CH. DE BERNARD

Muséum Littéraire.



LES

SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

L'Envie.

FRÉDÉRIK BASTIEN,

Par Eugène SUE.

3

BRUXELLES
ALP. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue Jardin d'Idalie,
Près de la rue Notre-Dame-aux-Neiges.

A. DUMAS.

G. SAND.

F. SOULIE.

1848

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

LES SEPT

PÉCHÉS CAPITAUX.

—

L'ENVIE.

—

FRÉDÉRIK BASTIEN,

PAR EUGÈNE SUE.

3

BRUXELLES,
ALPH. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue Jardin d'Idalie,
Près la rue Notre-Dame-aux-Neiges.
1848

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

L'envie.

—

FRÉDÉRIK BASTIEN.

I

David, stupéfait, regarda autour de lui.

A sa droite s'étendaient les guérets à travers lesquels serpentait la route qu'il venait de suivre avec Frédérik, pour arriver au faîte de la colline; mais il s'aperçut seulement alors, en faisant quelques pas vers sa gauche, que, de ce côté, ce pli de terrain était, dans une longueur de trois ou quatre cents pieds, coupé presque à pic et surplombait un grand bois, dont les cimes les plus élevées n'atteignaient qu'au tiers de l'escarpement.

Du point culminant où il se trouvait, David, dominant au loin la plaine, s'assura que Frédérik n'était, ni à sa droite, ni devant, ni derrière lui; il n'avait donc pu subitement disparaître que par l'escarpement de gauche.

L'angoisse de David fut terrible... en songeant au désespoir de madame Bastien s'il revenait seul auprès d'elle. Mais cette stupeur inactive ne dura pas longtemps, homme d'un sang-froid et d'une résolution souvent éprouvés dans ses périlleux voyages, il avait acquis cette rapidité de décision qui est la seule chance de salut dans les cas extrêmes.

En une seconde, David eut fait le raisonnement suivant, agissant pour ainsi dire à mesure qu'il pensait.

— Frédérik n'a pu m'échapper que du côté de l'escarpement, il ne s'est pas jeté dans ce précipice, j'aurais entendu le bruit de son corps tombant et brisant les branchages des grands arbres que voici là, au-dessous de moi! il est donc descendu par quelque endroit connu de lui; le sol est boueux, je dois retrouver la trace de sa marche; où il a passé... je passerai, il n'a pas plus de cinq minutes d'avance sur moi.

David avait pédestrement voyagé avec une tribu d'Indiens de l'Amérique du Nord, et plus d'une fois, à la chasse, séparé du gros de ses compagnons dans les forêts vierges du Nouveau-Monde, il avait appris des Indiens auprès de qui il était resté à retrouver leurs compagnons, grâce à des observations d'une rare sagacité.

Revenant donc à l'endroit où il s'était aperçu de la disparition de Frédérik, David, pendant la longueur de cinq ou six mètres, ne vit d'autre empreinte que celle de ses pas à lui... mais bientôt il reconnut ceux de

Frédérik tournant brusquement et se dirigeant vers le bord de l'escarpement qu'ils côtoyaient quelque peu, puis ils disparaissaient.

David regarda au-dessous de lui.

A une quinzaine de pieds environ, la cime d'un orme étendait ses bras immenses, jusqu'à toucher la pente rapide de l'escarpement; entre cette cime branchue et l'endroit où il se trouvait, David remarqua une grosse touffe de genêts, à laquelle on pouvait arriver en se laissant glisser par une brèche assez large, ouverte dans le sol argileux; là encore on voyait des empreintes toutes fraîches.

—Frédérik a gagné cette touffe de broussailles, dit David en prenant le même chemin avec autant d'agilité que de hardiesse, et, ensuite, pensa-t-il, Frédérik, se suspendant avec les mains, aura pu atteindre du bout des pieds une des grosses branches du faîte de l'orme et, de là, descendre de rameaux en rameaux jusqu'au pied de l'arbre.

Chez David l'action accompagnait toujours la pensée : en peu d'instants, il se laissa glisser jusqu'au sommet de l'arbre; quelques petites branches récemment rompues, et l'érosion de l'écorce aux endroits où avaient posé les pieds de Frédérik, indiquaient son passage.

Lorsque David eut lestement descendu au bas de l'orme, la couche épaisse de feuilles détachées par l'automne, et amoncelées sur le sol, rendirent plus difficile l'exploration de la marche de Frédérik; mais le léger tassement de cette feuillée là où avaient posé ses pieds, le brisement ou l'écartement des taillis, très-épais aux endroits qu'il venait de traverser, ayant été soigneusement observés par David, servirent à le guider à travers une large enceinte. Lorsqu'il en sortit, il fut frappé

d'un bruit sourd, peu lointain, mais formidable qu'il n'avait pu jusqu'alors remarquer, au milieu du frôlement des branchages et des feuilles sèches.

Ce bruit formidable était celui des grandes eaux...

L'oreille exercée de David ne lui laissa aucun doute à ce sujet...

Une horrible idée lui vint à l'esprit; mais son activité, sa résolution, un moment suspendues par l'épouvante, reçurent une nouvelle et vigoureuse impulsion; l'enceinte dont il sortait, aboutissait à une allée sinueuse, dont le sol humide offrit pendant assez longtemps encore la trace des pas de Frédérik... David la suivit en grande hâte, car, à l'intervalle et à la disposition des empreintes, il s'aperçut qu'en cet endroit le jeune homme avait couru...

Mais bientôt... un sol ferme et sec, parce qu'il était sableux et plus élevé, succédant au sol détrempé des bas-fonds, tout vestige de pas disparut...

David se trouvait alors dans une espèce de carrefour... d'où l'on entendait de plus en plus distinctement le bruit de la Loire, dont les eaux extraordinairement grossies depuis peu de jours, mugissaient avec fracas.

Courir droit à la rivière, en se guidant sur son retentissement puisqu'il lui était impossible de suivre plus longtemps Frédérik à la trace... telle fut la résolution de David, dont l'angoisse redoublait en se rappelant les adieux nocturnes adressés par son élève à sa mère endormie.

Le péril était au bord de la Loire; c'est dans cette direction que David s'élança à travers bois, s'orientant d'après le bruit du fleuve.

Au bout de dix minutes, quittant le taillis en courant et traversant une prairie bornée par la jetée du

fleuve, David gravissait cette jetée en quelques bonds...

A ses pieds, il vit une immense nappe d'eau jaunâtre, rapide, écumante, dont le flot venait bouillonner et mourir sur la grève...

Aussi loin que put s'étendre sa vue, David, haletant de sa course précipitée, n'aperçut rien...

Rien... que l'autre rive du fleuve noyée dans la brume...

Rien... qu'un ciel gris et morne d'où tomba bientôt une pluie battante...

Rien... que ce cours d'eau limoneuse, grondant comme un tonnerre lointain et formant vers le couchant une grande courbe au-dessus de laquelle s'étageaient les massifs de la forêt de Pont-Brillant, dominés par son immense château.

Réduit à une inaction forcée, David sentit son âme forte et valeureuse fléchir sous le poids d'un grand désespoir.

Contre ce désespoir il essaya, mais en vain, de lutter, se disant que peut-être Frédérik ne s'était pas résolu à une extrémité terrible. Il alla jusqu'à attribuer la disparition subite du jeune homme à une espiéglerie d'écolier.

Hélas! cette illusion, David ne la conserva pas longtemps .. une bourrasque du vent qui soufflait violemment dans le sens du courant du fleuve apporta presque aux pieds de David, en la faisant rouler et voltiger sur la grève, une casquette de drap bleu, ceinte d'une petite bordure écossaise... que Frédérik portait le matin même.

— Malheureux enfant, s'écria David, les yeux pleins de larmes, et sa mère... sa mère... ah! c'est affreux!

Soudain, il lui sembla entendre, dominant le gron-

dement des eaux et amené par le vent, un long cri de détresse.

Remontant alors la jetée à l'encontre du vent qui lui apportait ce cri, David courut de toutes ses forces dans cette direction.

Soudain il s'arrêta.

Ces mots, exclamés avec un accent déchirant venaient d'arriver à son oreille :

— *Ma mère... oh! ma mère!*

A cent pas devant lui, David aperçut, presque en même temps, au milieu des eaux rapides, la tête de Frédérik, livide, effrayante!... ses longs cheveux collés à ses tempes, ses yeux horriblement dilatés... pendant que ses bras, par un dernier effort, s'agitaient convulsivement au-dessus du gouffre.

Puis le précepteur ne vit plus rien... qu'un bouillonnement plus prononcé à l'endroit où il avait aperçu le corps.

Une lueur d'espérance illumina cependant la mâle figure de David... mais, sentant l'imminence du péril et le danger d'une aveugle précipitation, car il avait besoin de toute son agilité, de toutes ses forces, et, si cela se peut dire, de toutes *ses aises,* pour sauver Frédérik, et ne pas périr lui-même, il eut l'incroyable sang-froid, après avoir jeté bas son habit, son gilet, d'ôter sa cravate, ses chaussures et jusqu'à ses bretelles.

Tout cela fut exécuté avec une sorte de prestesse calme qui permit à David, pendant qu'il se dépouillait de ses vêtements, de suivre d'un coup d'œil attentif le courant du fleuve... et de calculer froidement qu'amené par le courant Frédérik ne devait plus se trouver qu'à cinquante pas environ.

David calculait juste. Il vit bientôt, à peu de distance, et vers le milieu du fleuve, flotter pendant un instant la longue chevelure de Frédérik soulevée par les eaux, ainsi que les basques de sa veste de chasse...

Puis tout disparut de nouveau.

Le moment était venu.

David, d'un regard ferme et sûr, mesura la distance, se jeta dans le fleuve et se mit à nager droit vers la rive opposée, réfléchissant avec raison qu'en coupant la rivière par le travers en tenant compte de la dérive, il devait arriver vers le milieu de la Loire peu de temps avant que le courant n'y apportât le corps de Frédérik...

Les prévisions de David ne furent pas trompées : il avait déjà traversé le milieu du fleuve, lorsqu'il aperçut à sa gauche, dérivant entre deux eaux, le corps du fils de madame Bastien, tout à fait privé de mouvement.

Saisissant alors d'une main Frédérik par sa longue chevelure, il se mit à nager de l'autre main et regagna la rive après des efforts inouïs, en se demandant avec angoisse s'il ne sauvait qu'un cadavre.

Enfin... il toucha à la grève... Robuste et agile, il prit le jeune homme entre ses bras et le déposa sur le revers gazonné de la jetée... à cent pas environ de l'endroit où il avait laissé ses vêtements...

Alors, agenouillé auprès de Frédérik, David lui posa la main sur le cœur... il ne battait plus... ses extrémités étaient roidies, glacées... ses lèvres bleuâtres, convulsivement serrées, ne laissaient échapper aucun souffle...

David, épouvanté, souleva la paupière demi-close de l'adolescent; elle laissa voir un œil immobile, terne et vitreux...

La pluie continuait de ruisseler à torrents sur ce orps inanimé. David ne put retenir ses sanglots... Sur cette grève solitaire... aucun secours à attendre... et il eût fallu des secours puissants, instantanés... lors même qu'une étincelle de vie aurait encore existé chez Frédérik...

David jetait autour de lui un regard désespéré, lorsqu'à peu de distance il vit s'élever une colonne d'épaisse fumée. Un angle saillant de la jetée lui cachait un bâtiment sans doute habité.

Emporter Frédérik entre ses bras, et, malgré ce fardeau, courir vers l'habitation cachée... c'est ce que fit spontanément David... Lorsque la disposition du terrain le lui permit, il aperçut à peu de distance une de ces briqueteries assez nombreuses sur les bords de la Loire, les briquetiers trouvant réunis dans ces parages l'argile, le sable, l'eau et le bois.

Servi par ses souvenirs de voyages, David se rappela avoir vu les Indiens, habitant les bords des grands lacs, rappeler souvent à la vie leurs compagnons demi-noyés, en ramenant chez eux la chaleur et la circulation du sang au moyen de larges pierres chaudes, sorte d'étuve grossière sur laquelle on plaçait le moribond pendant que l'on frictionnait activement ses membres avec quelques spiritueux.

Les briquetiers s'empressèrent de venir en aide à David; Frédérik, enveloppé d'une couverture épaisse, fut étendu sur un lit de briques légèrement chauffées, et exposé à la pénétrante chaleur qui s'exhalait de la bouche du four; une bouteille d'eau-de-vie, offerte par le maître briquetier, servit aux frictions. Pendant assez longtemps, David douta du succès des soins... Cependant quelques légers symptômes de sensibilité firent

bientôt bondir son cœur d'espérance et de joie.

. . . .

Une heure après avoir été transporté dans la briqueterie, Frédérik, complétement revenu à lui-même, était encore d'une si grande faiblesse, qu'il n'avait pu prononcer une parole, quoique plusieurs fois ses regards se fussent arrêtés sur David, avec une expression d'attendrissement et de reconnaissance ineffable...

Le précepteur et son disciple se trouvaient alors dans la modeste chambre du maître de la briqueterie; celui-ci s'était rendu avec ses ouvriers sur la jetée, afin d'observer le niveau du fleuve, qui depuis bien des années n'avait atteint une élévation pareille; aussi, sans présager jusqu'alors un débordement, l'état de la Loire ne laissait pas d'inspirer de vives inquiétudes aux riverains, qui craignaient de voir ses eaux continuer de grossir.

David venait de présenter un breuvage chaud et réconfortant à Frédérik, lorsque celui-ci lui dit d'une voix faible et émue :

— Monsieur David... c'est à vous que je devrai le bonheur de revoir ma mère?...

— Oui... vous la reverrez, mon enfant, répondit le précepteur, en serrant entre ses mains les mains du fils de madame Bastien; mais comment n'avez-vous pas songé que, vous tuer... c'était la tuer... votre mère?...

— J'y ai songé... trop tard... Alors... je me sentais perdu... et j'ai crié... *ma mère!...* comme j'aurais crié... au secours.

— Heureusement... ce cri suprême, je l'ai entendu, mon pauvre enfant... Mais, à cette heure que vous

voilà calme... je vous conjure... dites-moi.

Puis, s'interrompant, David ajouta :

— Non... après ce qui s'est passé, je n'ai pas le droit de vous interroger... j'attendrai un aveu... que je ne désire devoir qu'à votre confiance.

Frédérik sentit la délicatesse de David, car évidemment celui-ci ne voulait pas abuser de l'influence que lui donnait un service rendu, pour forcer les confidences du fils de madame Bastien.

Celui-ci reprit donc, les larmes aux yeux :

— Monsieur David, la vie m'était à charge... je jugeais de l'avenir par le passé... je voulus en finir... Cependant cette nuit, au moment où, pendant le sommeil de ma mère, j'ai été lui dire adieu... mon cœur s'est brisé... j'ai songé à la douleur que je lui causerais en me tuant, et un moment j'ai hésité... mais je me suis dit : Ma vie coûtera peut-être plus de larmes à ma mère que ma mort, et je me suis décidé à en finir... Ce matin je lui ai demandé qu'elle me pardonnât les chagrins que je lui avais causés... Je vous ai aussi prié de me pardonner mes torts envers vous, M. David... je ne voulais emporter avec moi l'animadversion de personne... Pour éloigner tout soupçon, j'ai affecté un air calme, certain de trouver, dans la journée, le moyen d'échapper à votre surveillance, ou à celle de ma mère... Votre offre de sortir ce matin... a servi mes projets. Je connaissais le pays... j'ai dirigé notre promenade vers un endroit où je me croyais sûr de vous échapper... et d'échapper à vos secours... car je ne sais comment il vous a été possible de retrouver mes traces, M. David.

— Je vous raconterai cela, mon enfant, mais continuez...

— La précipitation, l'ardeur de ma course... le bruit du vent et des eaux, m'avaient comme enivré, et puis, à l'horizon, j'avais vu se dresser devant moi, comme une apparition, le...

Mais Frédérik, dont une légère rougeur avait coloré les joues, n'acheva pas.

David compléta mentalement la phrase et se dit :

— Ce malheureux enfant, à ce moment désespéré, a vu dominant au loin la rive du fleuve... le château de Pont-Brillant...

Frédérik, après un moment de silence, poursuivit :

— Je vous le disais, M. David, j'étais comme enivré... comme fou... car je ne me rappelle pas à quel endroit du fleuve je me suis jeté... le froid de l'eau m'a saisi... je me suis vu mourir, alors j'ai eu peur... Alors la pensée de ma mère m'est revenue, il m'a semblé la voir, comme en rêve... se jeter sur mon corps glacé... je n'ai plus voulu mourir... j'ai crié... *ma mère... ma mère...* en essayant de me sauver, car je sais bien nager; mais le froid m'avait engourdi... je me suis senti couler à fond... En entendant le fleuve gronder au-dessus de ma tête, un effort désespéré m'a un instant ramené à la surface de l'eau... et puis j'ai perdu connaissance pour me retrouver ici, M. David... ici, où vous m'avez apporté... secouru comme votre enfant... ici, où ma première pensée a été pour ma mère...

Et Frédérik, fatigué par l'émotion de ce récit, s'accouda sur le lit où on l'avait transporté, et resta silencieux, le front appuyé sur sa main.

II

L'entretien de David et de Frédérik fut interrompu par le briquetier qui entra dans la chambre d'un air effrayé.

— Monsieur, dit-il précipitamment à David, la charrette est attelée... partez vite...

— Qu'avez-vous? lui demanda David.

— La Loire monte toujours, monsieur... il faut qu'avant deux heures le peu de meubles et d'effets que nous possédons ici soient enlevés...

— Craignez-vous donc un débordement?

— Peut-être, monsieur, car la crue devient effrayante, et si la Loire déborde... demain... l'on n'apercevra plus que les cheminées de ma briqueterie... Aussi, pour plus de prudence, je veux déménager; c'est la charrette qui va vous conduire, qui, à son retour, me servira à enlever mes meubles.

— Allons, mon enfant, dit David à Frédérik, du courage... Vous le voyez, nous n'avons pas un moment à perdre...

— Je suis prêt, monsieur David.

— Heureusement, nos vêtements ont pu à peu près sécher, grâce à cet ardent brasier... Appuyez-vous sur moi... mon enfant.

Au moment où le fils de madame Bastien quittait la maison, il dit au briquetier :

— Pardon, monsieur, de ne pouvoir mieux vous remercier de vos bons soins... mais je reviendrai.

— Que le ciel vous entende, mon jeune monsieur, et qu'il fasse qu'à la place de cette maison, vous ne retrouviez pas dans quelques jours un amas de décombres.

David, sans que Frédérik l'aperçût, remit deux pièces d'or au briquetier, en lui disant tout bas :

— Voici pour la charrette.

Quelques instants après, le fils de madame Bastien et David s'éloignaient de la briqueterie, dans la rustique voiture remplie d'une épaisse couche de paille et recouverte d'une toile, car la pluie continuait de tomber à torrents.

Le conducteur de la charrette, enveloppé d'une roulière, assis sur l'un des brancards, activait la marche du cheval de trait qui trottait pesamment.

David avait exigé que Frédéric se couchât dans la voiture, et appuyât sa tête sur ses genoux; assis tout à fait à l'arrière, il tenait ainsi l'adolescent à demi embrassé, et veillait sur lui avec une sollicitude paternelle.

— Mon enfant, lui dit-il, en ramenant avec soin sur Frédérik l'épaisse couverture prêtée par le briquetier, n'avez-vous pas froid?

— Non, M. David...

—Maintenant... convenons de nos faits... Votre mère doit ignorer ce qui s'est passé ce matin... Nous dirons, n'est-ce pas, que, surpris par une pluie battante, c'est à grand'peine que nous avons pu nous procurer cette charrette... Le briquetier croit que vous êtes tombé à l'eau par imprudence, en vous avançant trop sur l'un des talus de la jetée... Il m'a promis de ne pas ébruiter cet accident dont les suite pourraient inquiéter votre mère... Ceci bien convenu... n'y pensons plus...

—Que de bonté... que de générosité!.. Vous songez à tout, vous avez raison, il ne faut pas que ma mère sache que vous m'avez sauvé la vie au péril de la vôtre, et, cependant. .

— Ce qu'il faut que votre mère sache... mon cher Frédérik; ce qu'il faut qu'elle voie, c'est que j'ai tenu la promesse que, ce matin, je lui ai faite... car le temps presse!

—Quelle promesse?..

— Je lui ai promis de vous guérir.

— Me guérir!... et Frédérik baissa la tête avec accablement; me guérir...

—Et cette guérison... il faut qu'elle soit accomplie ce matin...

—Que dites-vous?..

—Je dis qu'il faut que, dans une heure, à notre arrivée à la ferme... vous soyez redevenu... le Frédérik d'autrefois... la joie, l'orgueil de votre mère.

—M. David...

— Mon enfant... Les moments sont comptés; écoutez-moi donc. Ce matin, au moment où vous avez disparu, je vous disais : Je sais la cause de votre mal...

— Vous me disiez cela, en effet, M. David.

— Eh bien! cette cause c'est l'Envie!...

— Oh! mon Dieu! murmura Frédérik, écrasé de honte, en cherchant à se dérober à l'étreinte de David.

Mais celui-ci serra plus tendrement encore Frédérik contre son cœur, et reprit vivement :

— Relevez le front... mon enfant, pas de honte! c'est un excellent sentiment que celui de l'envie...

— L'envie? un excellent sentiment! s'écria Frédérik en se redressant et regardant David avec stupeur,

l'envie... répéta-t-il en frémissant, ah!... monsieur.. vous ne savez pas... ce qu'elle enfante...

— La haine? tant mieux...

— Tant mieux?... mais la haine à son tour...

— Enfante la vengeance... tant mieux encore...

— M. David, dit le jeune homme en retombant sur sa couche de paille avec abattement, vous vous raillez de moi... et pourtant...

— Me railler de vous, pauvre enfant! s'écria David d'une voix pénétrée, en ramenant Frédérik à lui et le pressant avec amour contre sa poitrine, me railler de vous! ah! ne dites pas cela... Pour moi, plus que pour personne, la douleur est sainte... Me railler de vous... mais vous ne savez donc pas que ma première impression à votre vue a été remplie de compassion, de tendresse... car j'avais un frère, voyez-vous, Frédérik... un jeune frère de votre âge...

Et les larmes de David coulèrent... Suffoqué par l'émotion, il fut obligé de garder un moment le silence.

Les pleurs de Frédérik coulèrent aussi; ce fut lui, à son tour, qui se serra contre David en le regardant d'un air navré, comme s'il eût voulu lui demander pardon de faire couler ses larmes.

— David le comprit.

— Rassurez-vous, mon enfant, ces larmes-là ont aussi leur douceur. Eh bien! le frère dont je vous parle... ce jeune frère bien-aimé, qui faisait ma joie et mon amour, je l'ai perdu... Voilà pourquoi j'ai ressenti pour vous un si prompt... un si vif intérêt... voilà pourquoi je veux vous rendre à votre mère tel que vous étiez autrefois, parce que c'est vous rendre vous-même au bonheur.

L'accent, la physionomie de David, en prononçant

ces mots étaient d'une douceur si mélancolique, si pénétrante, que Frédérik, de plus en plus ému, reprit timidement :

— Pardon, M. David, d'avoir cru que vous vouliez vous railler de moi... mais...

— Mais ce que je vous ai dit, vous a semblé si étrange... n'est-ce pas... que vous n'avez pu croire que je parlais sérieusement?

— Il est vrai...

— Cela doit être, et pourtant... mes paroles sont sincères. . je vais vous le prouver

Frédérik attacha sur David un regard plein d'angoisse et de dévorante curiosité.

— Oui, mon enfant, l'envie est en soi un sentiment excellent; seulement vous l'avez jusqu'ici mal appliqué... vous avez *mal envié...* au lieu d'*envier bien*.

— Envier... bien !... L'envie... un sentiment excellent, répéta Frédérik, comme s'il n'avait pu en croire ses oreilles. L'envie... l'affreuse envie... qui ronge... qui dévore .. qui tue...

— Mon pauvre enfant... la Loire... a failli tout à l'heure être votre tombeau... Ce malheur arrivé .. votre mère, n'est-ce pas, se fût écriée : Oh! fleuve maudit... qui dévore... qui tue... Oh! fleuve maudit. . qui a englouti mon fils...

— Hélas! monsieur David!

— Et si les craintes d'inondation se réalisent... que de voix désespérées s'écrieront: Oh! fleuve maudit! nos maisons sont emportées, nos champs submergés... Ces malédictions seront-elles justes?

— Que trop, monsieur David.

— Oui... et pourtant... ce fleuve... si maudit.. fertilise ses rives. . Il est la richesse des villes qu'il

traverse... Des milliers de bateaux chargés de denrées de toutes sortes, sillonnent ses ondes; ce fleuve si maudit accomplit enfin la mission utile, fécondante, que Dieu a donnée à tout ce qu'il a créé... car dire que Dieu a créé les fleuves pour l'inondation et pour le désastre, ce serait un blasphème... Non! non! C'est l'homme dont l'ignorance, l'incurie, l'égoïsme, l'avidité, le dédain de toute fraternelle solidarité... changent en fléaux les dons célestes du Créateur...

Frédérik, frappé des paroles de son précepteur, l'écoutait avec un intérêt croissant.

— Tout à l'heure encore, reprit David, sans ce feu dont la chaleur a pénétré vos membres glacés... vous mouriez peut-être... Et cependant... c'est horrible, les ravages du feu! Faut-il maudire le feu et le Créateur? Que vous dirai-je? Faut-il, parce qu'elle a causé d'effroyables sinistres, maudire la vapeur qui va changer la face du monde? Non! non! *Dieu crée des forces,* et l'homme, dans son libre arbitre, emploie ces forces au bien ou au mal... Et comme Dieu est un et indivisible dans sa toute-puissance, il en est des passions comme des autres éléments; aucune n'est mauvaise en soi; *ce sont des leviers...* L'homme s'en sert bien ou s'en sert mal... à lui son libre arbitre! Ainsi, mon enfant, vos chagrins datent de votre visite au château de Pont-Brillant, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur David.

— En comparant l'obscurité de votre nom et votre vie modeste, presque pauvre, à la vie splendide, au nom illustre du jeune marquis de Pont-Brillant, vous avez ressenti une envie âpre... profonde?

— Il n'est que trop vrai...

— Jusque-là... ces sentiments étaient excellents...

— Excellents!

— Excellents! vous emportiez du château... des forces vives... puissantes; elles devaient, sagement dirigées, donner au développement de vos facultés le plus généreux essor... Malheureusement, ces forces ont éclaté entre vos mains inexpérimentées... et vous ont blessé... pauvre cher enfant! Ainsi... de retour chez vous, vos simples et pures jouissances ont été détruites par le souvenir incessant des splendeurs du château; puis... dans votre oisive et douloureuse convoitise, vous en êtes venu forcément... à haïr celui qui possédait tout ce que vous enviiez? puis... la vengeance...

— Vous savez, s'écria Frédérik, éperdu.

— Je sais tout... mon enfant.

— Ah! M. David... grâce! murmura Frédérik, anéanti, c'est surtout le remords de cette lâche et horrible tentative... qui m'a conduit au suicide...

— Je vous crois, mon enfant... et maintenant cela m'explique le sombre et morne abattement où je vous ai vu plongé depuis ma venue chez votre mère... Vous méditiez... cette funeste résolution?...

— J'y avais songé pour la première fois la veille de votre arrivée.

— Ce suicide était une expiation volontaire. Il en est de plus fécondes, mon cher Frédérik... d'ailleurs, je suis certain que si l'envie a été le germe de votre haine implacable contre Raoul de Pont-Brillant, la terrible scène de la forêt a été amenée par des circonstances que j'ignore et qui doivent atténuer votre coupable tentative.

Frédérik baissa la tête et ne répondit rien.

— De cela, nous reparlerons plus tard, dit David. Maintenant, voyons, mon enfant, qu'enviez-vous le plus au jeune marquis de Pont-Brillant? *ses richesses?* tant mieux! enviez-les ardemment, enviez-les sincèrement, et, dans cette envie énergique, incessante, vous trouverez un levier d'une puissance incalculable; vous renverserez tous les obstacles; à force de travail, d'intelligence, de probité, vous deviendrez riche... pourquoi non? Jacques Laffitte était plus pauvre encore que vous, il a voulu être riche, il est devenu vingt fois millionnaire; sa renommée est sans tache, et toujours il a tendu la main à l'indigence... toujours il a favorisé, doté le travail honnête et courageux... Combien d'exemples pareils je pourrais encore vous citer!

Frédérik regarda d'abord son précepteur avec une profonde surprise, puis, la lumière se faisant aux yeux du jeune homme, il porta les deux mains à son front, comme si son esprit eût été ébloui par une clarté subite...

David poursuivit.

— Allons plus loin... Les richesses du marquis ne vous inspirent-elles qu'une envieuse convoitise... au lieu d'un sentiment de haine, de révolte contre une société où ceux-là regorgent de superflu, tandis que ceux-ci meurent faute du nécessaire? Bien, bien, mon enfant, c'est un admirable sentiment que celui-là; c'est un sentiment religieux et saint, car il a inspiré aux Pères de l'Église de saintes et vengeresses paroles... Aussi, à la voix de ces grands révolutionnaires, le divin principe de la fraternité, de l'égalité humaine a été proclamé... Oui, ajouta David avec une tristesse amère, mais proclamé vainement... Les prêtres, reniant leur origine égalitaire, se son rendus complices

du pouvoir et de la richesse des rois et des grands; au nom de ceux-ci, ils ont dit aux peuples : vous êtes fatalement voués à la servitude, à la misère et aux larmes sur cette terre... Était-ce assez blasphémer la paternelle bonté du Créateur, assez lâchement déserter la cause des déshérités? Mais cette cause a, de nos jours, de vaillants défenseurs, et bénis soient les sentiments que vous inspire la richesse, mon enfant, s'ils vous jettent parmi les gens de cœur qui combattent pour la cause impérissable de l'égalité, de la fraternité humaine.

— Oh! s'écria Frédérik les mains jointes, le regard radieux, le cœur palpitant d'un généreux enthousiasme, je comprends... je comprends...

—Voyons... poursuivit David avec une animation croissante, que lui enviez-vous encore, à ce jeune marquis? L'ancienneté de son nom? Enviez... Enviez! Vous aurez mieux qu'un nom ancien : vous ferez votre nom plus illustre... plus retentissant, que celui de Pont-Brillant. Les arts, les lettres, les sciences, la guerre! que de carrières ouvertes à votre généreuse ambition! Et vous arriverez. J'ai étudié vos travaux, je sais où atteindront vos facultés, décuplées, par la force d'impulsion d'une opiniâtre et vaillante émulation...

—Mon Dieu!.. mon Dieu! s'écria Frédérik avec enthousiasme et les yeux mouillés de douces larmes, je ne puis dire quel changement s'opère en moi... Au lieu de la nuit... c'est le jour... le jour brillant d'autrefois... et plus radieux encore... Oh! ma mère!... ma mère!...

—Cherchons... encore, continua David, ne voulant pas laisser le moindre doute à Frédérik; l'envie que vous inspire cet ancien nom de Pont-Brillant se ma-

nifeste-t-elle par une haine violente contre la tradition aristocratique... toujours vivace et renaissante... là féodale... ici bourgeoise?... De cette envie, glorifiez-vous, mon enfant... Jean-Jacques, en protestant contre l'inégalité matérielle des conditions, a été un sublime envieux, et nos pères... en brisant le privilége et la monarchie... nos pères ont été d'héroïques, d'immortels envieux.

— Oh! s'écria Frédérik, comme mon cœur bat à vos nobles paroles, monsieur David!... Quelle révélation! Ce qui me tuait... je le sens maintenant, c'était une envie lâche... stérile! l'envie était pour moi l'inertie, le désespoir... la mort... L'envie devait être l'action... l'espérance... la vie! Dans ma rage impuissante, je ne savais que maudire, moi, les autres et mon néant... L'envie devait me donner le désir et la force de sortir de mon obscurité... j'en sortirai!...

— Bien!... bien!... cher et brave enfant, s'écria David à son tour, en étreignant Frédérik sur sa poitrine, oh!... j'étais certain, moi, de vous guérir... Tâche facile, avec une généreuse nature comme la vôtre... si longtemps cultivée par la plus admirable des mères... Tendre et excellent cœur, ajouta-t-il, sans pouvoir retenir ses larmes. Ce matin, au moment de périr, votre dernier cri était : *Ma mère! ma mère!...* Vous renaissez à l'espoir, à la vie, et votre premier cri est encore : Ma mère! ma mère!...

— Je vous dois la vie, murmurait le fils de madame Bastien, en répondant à l'étreinte de son précepteur, je vous dois la vie du corps et la vie de l'âme, monsieur David.

— Frédérik, mon enfant, dit David avec une émotion inexprimable, appelez-moi votre ami. Ce nom, je le mérite... maintenant, n'est-ce pas? et il remplacera pour

moi ce nom doux et chéri que je ne dois plus entendre : *Mon frère!*

—Oh! mon ami, s'écria Frédérik avec exaltation, de ce nom vous me verrez digne.

A cette explosion de sentiments tendres, succéda un moment de silence... pendant lequel David et Frédérik se tinrent étroitement embrassés.

Le précepteur reprit le premier la parole.

— Maintenant, mon cher enfant, je dois faire appel à votre franchise, sur une dernière et grave circonstance... il faut être sévère... impitoyable pour soi-même... mais non pas injuste.. Dites-moi si...

David ne put achever. Complétement distraits des objets extérieurs, le précepteur et son élève ne s'étaient pas occupés de la route parcourue, et la charrette venait de s'arrêter brusquement à peu de distance de la porte de la ferme.

Marie Bastien, mortellement inquiète de l'absence prolongée de son fils, était depuis longtemps debout sous le porche rustique de sa maison, épiant au loin du regard le retour de Frédérik.

A la vue de la charrette couverte qui s'approchait de la ferme, un pressentiment inexplicable dit à la jeune femme que son fils était là. Alors, partagée entre la crainte et la joie, elle courut à la rencontre de la charrette, la joignit et s'écria :

— Frédérik!... c'est toi?

C'est alors que David fut interrompu et que la voiture s'arrêta.

D'un bond, le fils de madame Bastien sauta de la charrette, se jeta au cou de la jeune femme, la couvrit de baisers et de larmes, en s'écriant d'une voix entrecoupée par des sanglots de joie :

— Mère... sauvé... Plus de chagrins!... sauvé... mère! sauvé!...

III

Marie fut embrassée avec ivresse par Frédérik : Marie Bastien regardait son fils avec un mélange de joie et de stupeur; il n'était plus reconnaissable et presque complétement transformé; le sourire radieux, le visage serein, tous ses traits semblaient illuminés par un rayonnement intérieur; la jeune mère en fut éblouie... Son fils n'eût pas crié : *sauvé!...* qu'à son attitude, à sa physionomie et à la sérénité des traits de David, Marie eût deviné qu'il lui ramenait Frédérik régénéré.

Quel moyen, quel prodige avait opéré ce résultat aussi rapide qu'inattendu? Marie ne se le demanda pas... David lui rendait son Frédérik *d'autrefois*, comme elle disait... Aussi, dans un élan de reconnaissance presque religieuse, elle allait se jeter aux pieds de David; lorsque celui-ci la prévint en étendant vivement ses mains vers elle... Marie les saisit... les serra passionnément entre les siennes, et s'écria d'une voix où vibraient pour ainsi dire toutes les pulsations de son cœur maternel :

— Ma vie... ma vie entière... monsieur David, vous m'avez rendu mon fils!

— Oh! ma mère... oh! mon ami... s'écria Fédérik.

Et d'une étreinte irrésistible, il serra à la fois contre son cœur Marie et David, qui, partageant l'entraîne-

ment du jeune homme, se confondirent avec lui dans un même et long embrassement. . . . .
. . . .

Madame Bastien ne fut pas instruite du danger que son fils avait couru le matin; il alla ainsi que David quitter ses vêtements humides; puis tous deux revinrent trouver madame Bastien; qui, plongée dans une sorte d'extase, se demandait seulement alors par quel miracle David avait si rapidement opéré la guérison de Frédérik.

En se revoyant au bout de bien peu de temps, cependant, la mère et le fils volèrent de nouveau dans les bras l'un de l'autre. Durant cet embrassement ineffable, la jeune femme chercha presque involontairement les regards de David, comme pour l'associer à ses caresses maternelles et lui rendre grâce du bonheur qu'elle goûtait.

Frédérik, jetant les yeux autour de lui, paraissait contempler avec attendrissement tous les objets que renfermait la salle d'étude.

— Mère, dit-il, après un moment de silence, avec un sourire plein de charme, tu vas me prendre pour un fou... mais il me semble... qu'il y a je ne sais combien de temps... que je ne suis entré ici... tiens, depuis la veille du jour où nous sommes allés au château de Pont-Brillant... Nos livres, nos dessins, notre piano... enfin jusqu'à mon vieux fauteuil de travail... ce sont comme autant d'amis que je retrouve après une longue absence.

— Je te comprends, Frédérik... dit madame Bastien en souriant. Nous sommes comme les endormis du conte de la *Belle au bois dormant*... Notre sommeil, un peu moins long que le sien, a duré cinq mois!

De mauvais songes l'ont agité; mais nous nous réveillons aussi heureux que lorsque nous nous sommes endormis, n'est-ce pas?

—Plus heureux! mère! ajouta Frédérik, en prenant la main de David. A notre réveil nous trouvons un ami de plus.

— Tu as raison, mon enfant, dit la jeune mère en jetant sur David un regard enchanteur; puis, voyant Frédérik ouvrir la porte vitrée qui donnait sur la futaie, madame Bastien ajouta :

— Que fais-tu? La pluie a cessé... mais le temps est encore brumeux et sombre.

—Le temps brumeux et sombre! s'écria Frédérik sortant de la maison, et regardant la futaie séculaire avec ravissement. Oh! mère, peux-tu dire que le temps est sombre?.. Tiens... je vais continuer à te paraître fou... mais notre chère et vieille futaie me semble aussi dorée, aussi riante que par le plus gai soleil de printemps.

Le jeune homme paraissait en effet renaître; ses traits exprimaient une félicité si vraie, si expansive, que sa mère ne se lassait pas de le regarder en silence... Elle le revoyait aussi beau, aussi alerte, aussi joyeux qu'autrefois, quoiqu'il fût amaigri... pâli... et encore sa pâleur se colorait-elle à chaque instant de l'incarnat des plus douces émotions.

David, pour qui chaque parole de Frédérik avait un sens, jouissait délicieusement de cette scène.

Soudain le jeune homme s'arrêta un instant rêveur, devant une touffe d'épines sauvages qui croissait sur la lisière de la futaie; après quelques moments de réflexion, il chercha des yeux madame Bastien, et lui dit, non plus gaiement, mais avec une douce mélancolie :

— Mère! en deux mots... je vais te raconter ma

guérison... ainsi, ajouta-t-il en se tournant vers David, vous verrez que j'ai profité de vos leçons... mon ami.

Pour la première fois, Marie remarqua que son fils appelait David *son ami*. Le contentement qu'elle éprouvait de cette tendre familiarité se lut si visiblement sur ses traits, que Frédérik lui dit :

— Mère! c'est M. David qui m'a demandé de le nommer désormais mon ami. Il a eu raison, il m'eût été difficile de lui dire plus longtemps : *Monsieur David*; maintenant, mère... écoute-moi bien, reprit Frédérik, tu vois cette touffe d'épine noire?...

— Oui, mon enfant.

— Rien ne semble plus inutile, plus redoutable que cette épine avec ses dards acérés, n'est-ce pas, mère?

— Sans doute.

— Mais que le bon vieil André notre jardinier, *notre chef des cultures*, ajouta-t-il en souriant, approche seulement de l'épiderme de cet arbrisseau... inculte, un tout petit rameau d'un beau poirier... cette sauvage épine se transformera bientôt en un arbre chargé de fleurs, puis de fruits savoureux. Et cependant, mère, ce seront toujours les mêmes racines pompant la même séve dans le même sol. Seulement, cette séve. cette force, seront utilisées. Comprends-tu?

— A merveille, mon enfant... Il s'agit, ainsi que tu le dis, de forces bien employées, au lieu de demeurer stériles ou malfaisantes...

— Oui, madame, reprit David en échangeant un sourire d'intelligence avec Frédérik, et pour suivre la comparaison de ce cher enfant, j'ajouterai qu'il en est de même des passions, regardées comme les plus dangereuses et les plus vivaces, parce qu'elle sont plus

profondément implantées dans le cœur de l'homme; Dieu les a mises là... ne les arrachez pas; *greffez* seulement ces épineux sauvageons, comme disait Frédérik, et faites ainsi fleurir et fructifier la séve puissante que le Créateur a mise en eux.

— Cela me rappelle, monsieur David, dit la jeune femme, frappée de ce raisonnement, qu'à propos du sentiment de la haine. . vous m'avez fait avec raison, remarquer qu'il était des haines nobles, généreuses, héroïques même.

— Eh bien, mère, dit résolûment Frédérik, l'envie peut... comme la haine... devenir féconde, héroïque, sublime...

— L'envie!... s'écria Marie Bastien.

— Oui, l'envie... car le mal qui me tuait... c'était l'Envie.

— Toi... envieux... toi?

—Depuis notre visite au château de Pont-Brillant... la vue de ces merveilles...

— Ah! s'écria Marie Bastien, soudain éclairée par cette révélation, et frémissant, si cela se peut dire, d'un effroi rétrospectif. Ah! maintenant... je comprends tout, malheureux enfant ..

— Heureux enfant! mère... car si cette envie, faute de culture, a été longtemps noire et sauvage comme l'épine dont nous parlions tout à l'heure... notre ami, ajouta Frédérik en se tournant vers David avec un ineffable sourire de tendresse et de reconnaissance, notre ami a *greffé* cette envie de vaillante émulation, d'ambition généreuse... et tu en verras les fruits, mère... tu verras comme, à force de courage, de travail... j'illustrerai ton nom et le mien, cet humble nom dont l'obscurité me navrait. Oh! la gloire! la renom-

mée!... Ma mère, quel radieux avenir!... Te faire dire avec ivresse, avec orgueil : C'est mon fils pourtant!... c'est mon fils!...

— Mon enfant .. oh! mon enfant chéri! s'écria Marie avec ravissement, je comprends maintenant la guérison comme j'ai compris le mal.

Puis, s'adressant au précepteur, elle ne put que dire :

— Monsieur David!... oh! Monsieur David!...

Et des larmes, des sanglots de joie lui coupèrent la parole.

— Oui, remercie-le, mère, reprit Frédérik, entraîné par l'émotion, aime-le, chéris-le, bénis-le, car tu ne sais pas, vois-tu? quelle bonté, quelle délicatesse, quelle haute et mâle raison, quel génie il a montrés pour la guérison de ton enfant... Ses paroles sont restées là, ineffaçables, dans mon cœur; elles m'ont rappelé à la vie, à l'espoir, à tous les sentiments élevés que je te devais... Oh! grâces te soient rendues, ma mère, c'est encore ta main qui a choisi mon sauveur, ce bon génie qui m'a rendu à toi, digne de toi.

. . . .

Il est des bonheurs impossibles à peindre... Telle fut la fin de cette journée pour David, Marie et son fils.

Frédérik était trop pénétré de reconnaissance et d'admiration envers son ami, pour ne pas vouloir faire partager ces sentiments à sa mère, les paroles du précepteur étaient si présentes à sa pensée qu'il redit à la jeune femme, presque mot pour mot, leur long entretien.

Bien souvent Frédérik fut sur le point d'avouer à sa mère qu'il devait à David non-seulement la vie de

l'âme, mais la vie du corps... Il fut retenu par la promesse faite à son ami, et plus encore par la crainte de causer en ce moment à Marie Bastien une dangereuse émotion.

Quant à Marie, en embrassant d'un coup d'œil toute la conduite de David, depuis la première heure de son dévouement, jusqu'à cette heure de triomphe inespéré... en se rappelant sa mansuétude, sa simplicité, sa délicatesse, sa généreuse persévérance, couronnée d'un succès si éclatant, succès obtenu par le seul ascendant d'un grand cœur et d'un esprit élevé... quant à Marie... ce qu'elle ressentit de ce jour pour David, serait difficile à exprimer; c'était un mélange de tendre affection, d'admiration, de respect et surtout de reconnaissance passionnée, car la jeune femme devait à David, non-seulement la guérison de Frédérik, mais elle comptait aussi sur l'avenir qu'elle entrevoyait glorieux, peut-être illustre, pour son fils; ne doutant pas que ses qualités, habilement dirigées par David, et encore surexcitées par l'ardeur d'une généreuse ambition, n'élevassent un jour Frédérik à une brillante destinée.

De ce moment aussi, dans le cœur de Marie David devint inséparable de Frédérik... et sans se rendre précisément compte de cette espérance, la jeune femme sentit sa vie et celle de son fils à jamais partagées ou plutôt confondues avec la vie de David.

. . . .

On laisse à penser la délicieuse soirée que passèrent dans le salon d'étude la mère, le fils et le précepteur.

Seulement, comme certaines joies accablent autant que la douleur, et demandent à être, pour ainsi dire, dégustées, savourées avec recueillement, Marie, son

fils et David se séparèrent plus tôt que d'habitude, et ce soir-là se dirent *à demain* avec la douce conviction d'une journée ravissante.

David regagna sa petite chambre.

Lui aussi avait besoin d'être seul.

Ces mots prononcés par Frédérik dans l'entraînement de la reconnaissance en parlant de son précepteur à sa mère :

—*Aime-le... chéris-le... bénis-le...*

Ces mots, auxquels Marie Bastien avait répondu, en jetant sur David un regard d'une reconnaissance inexprimable, ces mots faisaient la joie et la douleur de David.

Il avait senti tressaillir jusqu'aux dernières fibres de son cœur en rencontrant plusieurs fois les grands yeux bleus de Marie noyés d'une volupté maternelle ; il avait encore tressailli en voyant de quelles caresses délirantes elle couvrait son fils; aussi David rêvait-il, malgré lui, aux trésors d'ardente affection que devait contenir cette nature à la fois vierge et passionnée.

— Quel amour que le sien, se disait-il, s'il y avait place dans son cœur pour un autre sentiment que celui de la maternité!.. Combien elle était belle aujourd'hui... quelle expression enchanteresse!.. Oh! je le sens, voilà pour moi l'heure du péril, de la lutte et de la souffrance.

—Oui... car les larmes de Marie la consacraient! je me reprochais comme un sacrilége de lever les yeux sur cette jeune mère éplorée, pourtant si belle dans les larmes... Mais la voici radieuse... d'une félicité qu'elle me doit... voici que, dans sa reconnaissance ingénue, ses yeux attendris me cherchent à chaque instant et se reposent tour à tour sur Frédérik et sur moi.

Mais voici que son fils lui dit, et lui dira souvent devant moi *aime-le... chéris-le... bénis-le...* et le silence expressif, le regard touchant de cette adorable femme, peut-être un jour me fera croire que...

David, n'osant poursuivre cette pensée, reprit avec accablement :

—Oh! oui, elle est venue, l'heure de la résignation, l'heure de la souffrance; avouer mon amour, moins encore... le laisser deviner à Marie... maintenant qu'elle me doit tant? Lui faire croire peut-être que mon dévouement cachait un calcul de séduction? Lui faire croire qu'au lieu de céder spontanément, ainsi que cela a été, à l'intérêt que m'a inspiré ce pauvre enfant, grâce au souvenir d'un frère incessamment pleuré, je me suis fait un manteau, un prétexte de mes regrets pour surprendre la confiance maternelle de cette jeune femme, perdre enfin à ses yeux le seul mérite de mon dévouement... ma loyauté soudaine, irréfléchie... oui, bien irréfléchie... je m'en aperçois maintenant... Hélas! me dégrader enfin aux yeux de Marie, jamais...

Entre elle et moi, *il y aura toujours son fils.*

Pour fuir cet amour... qui, je le sens, va toujours aller croissant, dois-je quitter cette maison?...

Non, je ne le puis encore.

Frédérik, aujourd'hui dans l'ivresse de cette révélation qui a changé son morne désespoir en une volonté pleine de foi et d'ardeur, Frédérik, retiré soudain de l'abîme où il se débattait... éprouve ce vertige du prisonnier rendu tout à coup à la lumière et à la liberté... mais cette guérison n'a-t-elle pas besoin d'être affermie? Ne faudra-t-il pas modérer maintenant la fougue de cette jeune et ardente imagination dans ses élans vers l'avenir?

Et puis, cette première exaltation passée, demain peut-être et par cela même qu'il sera plus relevé dans sa propre estime et qu'il comprendra mieux les généreux efforts qu'il doit puiser dans l'envie, Frédérik se souviendra sans doute avec plus d'amertume encore de la funeste action qn'il a voulu commettre : sa tentative de meurtre contre Raoul de Pont-Brillant. Une féconde et généreuse expiation pourra donc seule apaiser ce remords qui a en partie poussé Frédérik au suicide.

Non, non, je ne puis encore abandonner cet enfant, je l'aime trop sincèrement... j'ai trop à cœur de compléter mon œuvre.

Il faut rester.

Rester... et chaque jour vivre d'une vie intime, solitaire avec Marie... qui est venue seule ici à cette place, au milieu de la nuit, dans un désordre dont le souvenir me brûle, m'enivre... et me poursuit jusque dans le sommeil où je cherche en vain l'oubli et le repos.

. . . .

A ce dangereux sommeil, David se livra pourtant, car les émotions et les fatigues de la journée avaient été grandes.

Le jour commençait à poindre.

David fut réveillé par le bruit de coups frappés violemment à sa porte par Frédérik qui lui criait :

— Mon ami... mon ami...

—

IV

David, s'étant à la hâte couvert de ses vêtements, ouvrit sa porte.

Il vit Frédérik, pâle... la figure bouleversée.

— Mon enfant... qu'y a-t-il ?

— Ah ! mon ami... quel malheur !

— Un malheur?

— La Loire...

— Eh bien?...

— L'inondation... dont on parlait hier chez le briquetier...

— Un débordement... c'est affreux... que de désastres, mon Dieu! que de désastres!

— Venez... venez, mon ami... de la lisière de la futaie... on ne voit déjà plus le Val... c'est un lac sans fin!

David et Frédérik descendirent précipitamment; ils trouvèrent dans la salle d'étude madame Bastien, qui s'était aussi levée en hâte.

Marguerite et le jardinier poussaient des gémissements d'effroi.

— L'eau va nous gagner...

— La maison va être emportée, criaient-ils.

— Et les métairies du Val... disait madame Bastien, les yeux pleins de larmes. Ces maisons, toutes isolées... sont à cette heure peut-être submergées... et les malheureux qui les habitent, surpris la nuit par l'inondation, n'auront pas pu fuir...

—Alors, madame, dit David, c'est surtout des gens

du Val qu'il faut s'occuper sans retard! Ici, il n'y a aucun danger.

— Mais l'eau est déjà à un quart de lieue... M. David! s'écria Marguerite.

— Et elle monte toujours... ajouta André.

— Rassurez-vous, madame, reprit David. J'ai, depuis mon séjour ici, assez parcouru et observé le pays, pour être certain que le débordement... n'atteindra jamais cette maison... son niveau est trop élevé. Soyez sans inquiétude...

— Mais les métairies du Val! s'écria Frédérik.

— L'inondation a dû gagner la maison de Jean-François, le métayer : un bon et excellent homme... s'écria Marie. Sa femme, ses enfans... sont perdus...

— Cette métairie... où est-elle, madame? demanda David.

— A une demi-lieue d'ici... dans la basse plaine. On la voit de la lisière de la futaie qui domine au loin le pays! Hélas!... du moins on doit la voir... si l'inondation ne l'a pas déjà entraînée.

—Venez, madame... venez, dit David, couronsnous assurer de ce qui est.

En un instant, Frédérik, sa mère, David, suivis du jardinier et de Marguerite, arrivèrent à la lisière de la futaie, beaucoup plus élevée que le Val.

Quel spectacle!...

A un quart de lieue de là, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre, au nord et à l'est, on n'apercevait qu'une immense nappe d'eau jaunâtre, limoneuse, coupée à l'horizon par un ciel chargé de nuages sombres, rapidement poussés par un vent glacial. A l'ouest, le rideau de la forêt de Pont-Brillant était à demi submergé, tandis que la cime de quelques peupliers de la

plaine pointait çà et là au milieu de cette mer immobile... sans bornes.

Cette dévastation, lente, silencieuse comme la tombe, était plus effrayante encore que les étincelants ravages de l'incendie.

Un moment les spectateurs de ce grand désastre restèrent frappés de stupeur.

David, sortant le premier de cet abattement stérile, dit à madame Bastien :

— Madame... je reviens à l'instant.

Quelques minutes après, il accourait, portant une excellente longue-vue dont il s'était maintefois servi dans ses voyages.

— La brume des eaux empêche de bien distinguer au loin, madame, dit David à Marie; dans quelle direction se trouve la métairie dont vous parliez tout à l'heure?

— Dans la direction de ces peupliers, là-bas... à gauche, monsieur David.

Le précepteur dirigea sa longue-vue vers le point désigné, resta quelques moments attentif, puis, il s'écria :

— Ah! les malheureux!

— Ciel!... ils sont perdus! dit vivement Marie.

— L'eau a déjà envahi jusqu'à la moitié de la couverture de leur maison, reprit David, ils sont sur le toit, cramponnés à la cheminée; je vois un homme, une femme, trois enfants.

— Mon Dieu! s'écria Marie, les mains jointes et tombant à genoux, les yeux levés vers le ciel... Mon Dieu! secourez-les... prenez-les en pitié.

— Et aucun moyen de les sauver! s'écria Frédérik, ne pouvoir que gémir sur un pareil malheur!

— Pauvre Jean-François... un si brave homme! dit André.

— Voir mourir avec lui ses trois petits enfants! Ajouta Marguerite en sanglotant.

David, calme, silencieux et grave comme il avait l'habitude de l'être à l'heure du péril, frappait convulsivement sa longue-vue dans la paume de sa main et semblait réfléchir; tous les yeux étaient fixés sur lui. Soudain son front s'éclaircit, et, avec cette autorité d'accent, cette rapidité de décision qui distingue l'homme fait pour commander, David dit à Marie :

— Madame, permettez-moi de donner des ordres ici... les moments sont précieux.

— On vous obéira comme à moi, monsieur David.

— André, reprit le précepteur, vite le cheval à la charrette.

— Oui, monsieur David.

— Sur l'étang qui n'est pas éloigné de la maison, j'ai vu un batelet. Y est-il encore?

— Oui, monsieur David.

— Il est assez léger pour tenir sur la charrette?

— Certainement, monsieur David.

— Moi et Frédérik nous vous aiderons à l'y placer... Courez atteler, nous vous rejoignons.

André se rendit en hâte à l'écurie.

— Maintenant, madame, dit David à Marie, veuillez faire apporter tout de suite quelques bouteilles de vin et deux ou trois couvertures, nous les emporterons dans le bateau... car ces malheureux, si nous les sauvons, seront mourants de froid et de besoin. Faites aussi préparer des lits et un grand feu, afin qu'à leur arrivée ici ils puissent recevoir tous les soins possibles. Maintenant, Frédérik...

allons aider André... et rendons-nous vite à l'étang.

Pendant que David disparaissait en courant avec Frédérik, madame Bastien et Marguerite s'empressèrent d'exécuter les ordres de David.

Le cheval, promptement attelé à la charrette, conduisit aussitôt Frédérik et David à l'étang.

— Mon ami, dit le jeune homme à son précepteur et les yeux brillants d'impatience et d'ardeur, ces malheureux, nous les sauverons, n'est-ce pas?

— Je l'espère, mon enfant... mais le danger sera grand.... Une fois les eaux mortes traversées... nous entrerons dans le courant du débordement, et il doit être rapide comme un torrent.

— Et qu'importe le danger, mon ami!

— Il faut le connaître pour en triompher, mon cher enfant... Maintenant... dites, ajouta David avec émotion, croyez-vous qu'en exposant ainsi généreusement votre vie, vous n'expierez pas plus dignement la funeste action que vous avez voulu commettre.... qu'en cherchant dans le suicide une mort stérile?

Une étreinte passionnée de Frédérik fit voir à David qu'il était compris.

La charrette, à ce moment, traversait une route pour se rendre à l'étang.

Un gendarme, poussant son cheval au grand galop, arrivait à toute bride.

— L'inondation monte-t-elle encore? cria David au soldat, en lui faisant signe de la main d'arrêter.

— L'eau monte toujours, monsieur, répondit le gendarme haletant, les jetées viennent d'être rompues, il y a trente pieds d'eau dans le Val... la route de Pont-Brillant est coupée... le seul bateau que l'on avait pour le sauvetage vient de sombrer avec ceux qui le

montaient. Tous ont péri; je cours au château requérir du monde et les barques des pièces d'eau

Et le soldat repartit en enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval couvert d'écume.

— Oh!... s'écria Frédérik avec enthousiasme, nous arriverons avant les *gens du château*, nous!...

— Vous le voyez, mon enfant, l'envie a du bon, dit David qui pénétrait la secrète pensée de Frédérik.

La charrette arriva bientôt à l'étang. André, Frédérik et David chargèrent facilement le léger batelet sur la voiture; tout en s'occupant de cette manœuvre, David, avec cette prévoyance réfléchie qui ne l'abandonnait jamais, visita soigneusement les rames de l'embarcation, ainsi que ses tollets (morceaux de bois plantés dans le plat-bord pour servir de point d'appui aux avirons.)

— André, dit-il au jardinier, avez-vous un couteau?

— Oui, M. David.

— Donnez-le-moi; maintenant, vous, Frédérik, retournez à la maison avec André; hâtez le plus possible la marche du cheval, car à chaque minute l'eau monte... et peut engloutir ces malheureux qui sont là-bas.

— Mais vous, mon ami?...

— Je vois ici de jeunes tiges de chêne; je vais en couper pour remplacer les tollets du bateau; ils sont vieux, le bois vert est plus liant et plus fort... Allez, allez, je vous rejoindrai en courant.

La charrette s'éloigna; le vieux cheval, vigoureusement fouetté, et *sentant*, comme on dit, *la maison*, prit le trot. David choisit le bois qu'il lui fallait, rejoignit bientôt la voiture, qu'il suivit à la hâte et à pied,

ainsi que Frédérik, afin de ne pas charger le cheval. En marchant, le précepteur donnait aux tollets la forme convenable; Frédérik le regardait avec surprise.

— Vous pensez à tout, lui dit-il.

— Mon cher enfant, lors de mon voyage aux grands lacs de l'Amérique, j'ai été malheureusement témoin d'inondations terribles; j'ai aidé les Indiens dans plusieurs sauvetages, et j'ai appris, là, que de petites précautions épargnent souvent de grands périls... Ainsi je prépare un triple rechange de tollets... car il est probable que nous en casserons; et comme dit le proverbe marin : *A tollet cassé... aviron mort...*

—Il est vrai qu'alors l'aviron, manquant d'un point d'appui solide, devient presque inutile.

— Et que devenir au milieu d'un gouffre, avec une seule rame? on est perdu...

— C'est juste, mon ami...

— Il faut donc nous préparer à ramer vigoureusement, puis nous rencontrerons des arbres à fleur d'eau, des berges de chemins, ou d'autres obstacles qui pourront donner de violentes secousses à nos rames, et peut-être les briser. N'en avez-vous pas de rechange?

— Il y en a encore une à la maison...

— Nous l'emporterons, car, faute d'un aviron, le sauvetage de ces malheureux peut devenir impossible, et notre perte certaine... Vous ramez bien, n'est-ce pas?

— Oui, mon ami, un de mes grands plaisirs était de promener ma mère sur l'étang.

— Vous serez donc aux avirons; moi, je sonderai à l'avant, et je dirigerai le bateau au moyen d'une gaffe. Je vous fais ici, mon enfant, une recommanda-

tion essentielle que je n'aurai pas le temps de vous adresser une fois à l'œuvre; ne laissez pas traîner vos avirons. Après chaque coup de rame, relevez-les horizontalement... ils pourraient s'engager ou se briser sur l'un de ces obstacles à fleur d'eau qui rendent si dangereuse la navigation sur les terrains submergés.

— Je n'oublierai rien, mon ami, soyez tranquille, répondit Frédérik, à qui l'expérience et le sang-froid de David donnaient une confiance sans bornes.

Au moment où la charrette allait atteindre la maison, David et Frédérik rencontrèrent un grand nombre de paysans éplorés poussant devant eux des bestiaux et accompagnant des voitures où l'on voyait entassés pêle-mêle des meubles, des ustensiles de ménage, des matelas, des vêtements, des barils, des sacs de grains, enlevés à la hâte aux flots envahissants de l'inondation.

Des femmes portaient des enfants à la mamelle, d'autres avaient sur leur dos de petits garçons ou de petites filles, pendant que les hommes tâchaient de guider le bétail effaré.

— Est-ce que l'eau monte toujours, mes pauvres gens? leur demanda David sans s'arrêter et marchant à côté d'eux.

— Hélas! monsieur, la crue augmente encore, le pont de Blemur vient d'être emporté, dit l'un.

— Il y avait déjà quatre pieds d'eau dans le village quand nous l'avons quitté, reprit l'autre.

— Les grands trains de bois du bassin de Saint-Pierre, reprit un troisième, viennent d'être entraînés dans le courant du Val.

— Ils descendent comme la foudre, ils ont fait chavirer, en les heurtant, deux grosses barques de Loire

montées par des mariniers qui venaient apporter du secours.

— Tous ces braves gens ont été noyés, ajouta un témoin de ce sinistre, car la Loire dans ses plus hautes eaux n'est pas moitié moins rapide que le courant de l'inondation.

— Et ces malheureux là-bas... dit Frédérik à David en frémissant d'impatience, arriverons-nous à temps, mon Dieu!!! Oh! si les gens du château nous devançaient...

La charrette touchait alors à la ferme; pendant que l'on mettait dans le batelet les provisions et les couvertures, David demanda une serpe à André et alla choisir une longue tige de frêne de dix pieds environ, légère, souple et maniable, un crochet de fer servant à soutenir la poulie d'un puits, fut solidement fixée à l'une des entremises de cette gaffe improvisée, qui devait ainsi servir soit à haler le bateau le long des obstacles apparents, soit à le maintenir le long du toit des maisons submergées; la longue corde du puits fut aussi placée dans le batelet, ainsi que deux ou trois planches légères, solidement liées ensemble et pouvant servir de bouée de sauvetage en un cas désespéré.

David s'occupait de ces détails avec une activité réfléchie, une fécondité d'expédients qui surprenaient madame Bastien, non moins que son fils. Lorsque tout fut prêt, David jeta un attentif et dernier regard sur chaque objet, et dit à André :

— Allez le plus vite possible jusqu'à la rive de l'inondation; Frédérik et moi, nous vous rejoindrons; vous nous aiderez à décharger le batelet et à le mettre à flot.

La charrette, longeant alors la lisière de la futaie où

restèrent David, Frédérik et sa mère, se dirigea vers la plaine submergée que l'on voyait au loin. La pente étant assez inclinée, le cheval se mit au trot.

Pendant que la charrette s'éloignait, David prit la longue-vue qu'il avait laissée sur un des bancs rustiques de la futaie, et chercha la métairie. L'eau arrivait à deux pieds de la crête du toit sur lequel toute la famille du métayer était réfugiée...

David posa sa longue-vue sur le banc, et, d'une voix ferme, dit à Frédérik :

— Mon enfant, embrassez votre mère... et partons... le temps presse.

Marie frissonna de tout son corps, et devint d'une pâleur mortelle.

Pendant une seconde, il y eut dans l'âme de la jeune femme une lutte terrible entre la voix du devoir, qui lui disait de laisser Frédérik accomplir une action généreuse au risque de sa vie, et la voix du sang qui lui disait d'empêcher son fils de braver un péril de mort; cette lutte fut si poignante, que Frédérik, qui n'avait pas cessé de regarder sa mère, la vit faiblir. . épouvantée de la pensée de perdre son fils, alors qu'elle le retrouvait si digne d'elle.

Aussi Marie, enlaçant Frédérik entre ses bras, pour s'opposer à son départ, s'écria d'une voix déchirante :

— Non... non... je ne veux pas...

—Ma mère, lui dit Frédérik à voix basse, *j'ai voulu tuer*... et il y a là... des gens que je peux arracher à la mort.

Marie fut héroïque.

— Allons... mon enfant... viens, lui dit-elle.

Et elle fit un pas en avant comme pour aller aussi rejoindre le bateau.

— Madame! s'écria David, devinant sa résolution, c'est impossible.

— Monsieur David, je n'abandonnerai pas mon fils!

— Ma mère!

—Où tu iras... j'irai...

—Madame, reprit David, le batelet peut contenir au plus cinq personnes... Il y a un homme, une femme et trois enfants à sauver : nous accompagner dans le bateau... c'est nous forcer de laisser là-bas, voués à une mort certaine... le père, la mère ou les enfants !

A ces paroles sans réplique, madame Bastien dit à son fils :

— Va donc seul, mon enfant...

Et la mère et le fils confondirent leurs larmes et leurs baisers dans une dernière étreinte.

Frédérik. en sortant des bras de sa mère, vit David qui, malgré la fermeté de son caractère, essuyait ses pleurs.

— Mère, dit Frédérik en montrant son ami du regard, et lui ?

— Sauvez son corps comme vous avez sauvé son âme, s'écria la jeune femme, en serrant convulsivement David contre son sein palpitant. Ramenez-le-moi... ou je mourrai.

David fut digne du chaste et saint embrassement de cette jeune mère qui voyait son fils aller braver la mort...

Ce fut une sœur éplorée que David pressa contre son cœur.

Puis, prenant Frédérik par la main, il s'élança dans la direction de la charrette; tous deux jetèrent un dernier regard sur madame Bastien, dont les forces étaient à bout, et qui retomba, brisée, sur l'un des bancs rustiques de la futaie.

Cet accès de faiblesse passé, Marie se releva et suivit des yeux son fils et David aussi long-temps qu'elle put les apercevoir.

V

En un quart d'heure, la charrette eut débarqué le batelet, bientôt mis à flot sur la rive des eaux mortes de l'inondation.

— André, restez là avec la charrette, dit le précepteur, car les malheureux que nous allons tâcher de sauver seront exténués et hors d'état de gagner la maison de madame Bastien.

— Bien, monsieur David, dit le vieillard, et il ajouta avec émotion : Bon courage, mon pauvre monsieur Frédérik.

— Mon enfant, dit David au moment où le batelet allait quitter la rive, pour être prêt à tout événement, faites comme moi, ôtez vos chaussures. votre cravate et votre habit, jetez-le seulement sur vos épaules, afin de vous garantir du froid... Quoi qu'il m'arrive, ne vous occupez pas de moi, je suis très-bon nageur; en voulant me sauver, vous nous perdriez tous les deux. Maintenant, mon enfant, à vos avirons, et ramez ferme, mais sans trop de hâte; ménagez vos forces; je veillerai à l'avant et je sonderai. Allons, du calme, de la présence d'esprit, tout ira bien.

Le batelet s'éloigna de la rive.

Le courage, l'énergie, la conscience de la généreuse expiation qu'il allait tenter, suppléèrent chez Frédé-

rik, aux forces qu'il avait perdues pendant sa longue maladie morale.

Ses beaux traits, animés par l'enthousiasme, les yeux attachés sur David, épiant ses moindres ordres, le fils de madame Bastien ramait avec vigueur et précision. A chaque coup de *nage*, comme disent les marins, le batelet s'avançait rapidement et sans secousse.

David, debout à l'avant, redressant sa grande taille de toute sa hauteur, la tête nue, ses cheveux noirs flottant au vent, le regard tantôt attaché sur la métairie presque submergée, tantôt sur les objets qui pouvaient être un obstacle à leur navigation... David, froid, prudent, attentif, montrait une intrépidité tranquille... Pendant quelques moments, la marche du bateau, facilitée par son fond plat, ne fut pas entravée; mais soudain, le précepteur s'écria :

— Haut les avirons...

Frédérik exécuta cet ordre, et, après quelques secondes, le batelet s'arrêta, faute d'impulsion.

David, penché à l'avant de l'embarcation, sonda au moyen de sa gaffe l'eau que, de loin, il avait vue légèrement bouillonner à sa surface, ainsi que cela arrive lorsqu'elle se brise contre quelque obstacle sous-marin.

En effet, David reconnut que le batelet se trouvait presque au-dessus d'un massif d'énormes saules ébranchés, sur la tête desquels l'ambarcation aurait pu s'entr'ouvrir si elle eût vogué à toute vitesse; appuyant alors sa gaffe à l'un des troncs qu'il rencontra sous l'eau, David détourna le bateau de ce dangereux écueil.

— Maintenant, mon enfant, ramez devant vous, en obliquant un peu à gauche, reprit-il, afin de gagner

ces trois grands peupliers à demi submergés que vous voyez là-bas. Une fois arrivés là, nous entrerons en plein dans le courant de l'inondation qui déjà se fait sentir ici, quoique nous soyons encore dans les eaux mortes.

Au bout de quelques minutes, David dit à Frédérik :

— Haut les avirons...

Et ce disant, le précepteur engagea le crochet de fer dont sa perche était armée, entre les branches de l'un des peupliers vers lesquels Frédérik s'était dirigé; ces arbres, de trente pieds de hauteur, étaient aux trois quarts submergés; maintenu par la gaffe, le batelet resta dès lors immobile.

— Comment... nous nous arrêtons, M. David? s'écria Frédérik.

— Il faut vous reposer un instant, mon cher enfant, et boire quelques gorgées de ce vin.

Puis David, avec un sang-froid singulier, déboucha une bouteille qu'il offrit à son élève.

— Nous reposer! s'écria Frédérick, et ces malheureux .. qui là-bas... nous attendent.

— Mon enfant... vous êtes haletant, votre front est inondé de sueur, vos forces diminuent, je m'en suis aperçu à l'allure saccadée de vos rames. Nous arriverons encore à temps, l'eau ne monte plus... je l'ai observé à plusieurs remarques certaines; nous allons avoir besoin de toute notre énergie, de toutes nos forces; or, de ces cinq minutes de repos, prises à temps, peut dépendre le salut de ces pauvres gens et le nôtre... allons, buvez quelques gorgées de vin.

Frédérik suivit le conseil et s'en trouva bien, car déjà, sans avoir osé l'avouer à David, il ressentait dans

les articulations des bras cet engourdissement, cette roideur qui succèdent toujours à trop de fatigue et de tension musculaire.

Pendant ce temps d'arrêt forcé, le précepteur et son élève contemplèrent avec une silencieuse horreur le spectacle qui les environnait.

Du point où ils étaient, ils embrassaient une immense étendue d'eau, non plus morte, ainsi que celle qu'ils venaient de traverser, mais rapide, écumante, fougueuse comme le cours d'un torrent.

De cette nappe d'eau incommensurable, s'élevait un tel mugissement, que, d'un bout à l'autre du batelet, Frédérik et David étaient obligés de se parler à haute voix pour s'entendre.

Au loin une ligne d'eau d'un gris sombre dessinait seule l'horizon.

A six cents pas du batelet, on apercevait la métairie.

Le toit disparaissait presque complétement sous les eaux alors stationnaires, et l'on distinguait vaguement des formes humaines groupées autour de la cheminée.

A chaque instant passaient à peu de distance de l'embarcation de Frédérik, défendue d'ailleurs de tout choc par les trois peupliers qui lui servaient d'estacade naturelle, grâce à la prévoyance de David, à chaque instant passaient des débris de toute sorte, emportés par le courant que le batelet devait traverser dans quelques instants.

Là, c'étaient des poutres, des fragments de charpente provenant de bâtiments écroulés; ici, d'énormes meules de foin ou de paille, soulevées par leur base compacte et entraînées tout entières par les eaux, vo-

guaient comme autant de montagnes flottantes, submergeant tout ce qu'elles rencontraient; ailleurs, des arbres gigantesques, déracinés, passaient rapides comme le brin de paille sur le ruisseau; c'étaient encore des portes descellées de leurs gonds, des meubles, des matelas, des futailles, et, parfois, au milieu de ces débris l'on apercevait des bestiaux, les uns noyés, les autres se débattant au-dessus de l'abîme et y disparaissant bientôt, tandis que, par un contraste étrange, des canards domestiques voguant sur ce gouffre avec tranquillité... suivaient par instinct les autres animaux.

Ailleurs, de pesantes charrettes tournoyaient au-dessus du gouffre, et parfois sombraient sous le choc irrésistible d'immenses trains de bois, longs de cent pieds, larges de vingt, et s'en allant à la dérive.

C'est au milieu de ces écueils flottants, charriés par un courant irrésistible, que David et Frédérik devaient naviguer pour atteindre la métairie.

Alors seulement le péril du sauvetage allait devenir imminent.

Frédérik le sentit; car, après avoir, ainsi que David, jeté un regard de désolation sur cette scène terrible, le jeune homme dit d'une voix ferme et grave :

— Vous aviez raison, mon ami... nous aurons tout à l'heure besoin de toutes nos forces... de toute notre énergie... Ce repos était nécessaire... mais c'est quelque chose d'effrayant qu'un pareil repos, avec un tel spectacle sous les yeux.

— Oui, mon enfant, il faut du courage pour se reposer ainsi... la bravoure aveugle ne voit pas ou cherche à ne pas voir le danger... la bravoure réfléchie envisage froidement le péril. Aussi, presque toujours elle

en triomphe... Sans le repos que nous prenons... nos forces nous auraient certainement trahis, au milieu du gouffre... que nous allons traverser, et nous étions perdus.

En parlant ainsi, David visitait avec un soin minutieux l'armature de la barque, et renouvelait l'un des tollets fendu sous la pression des avirons de Frédérik ; pour plus de sûreté, David, au moyen de deux nœuds de corde assez lâches, fixa les rames au plat-bord, un peu au-dessous de leur poignée; elles conservaient ainsi la liberté de leur jeu, sans pouvoir échapper aux mains de Frédérik dans l'occurrence d'un choc violent.

Le repos de cinq minutes touchait à sa fin lorsque Frédérik, poussant une exclamation de surprise involontaire, devint très-pâle et ne put cacher la contraction de ses traits.

David releva la tête, suivit la direction du regard de son élève, et voici ce qu'il aperçut :

Nous l'avons dit : l'inondation, sans bornes au nord et à l'est, était limitée, à l'ouest, par la lisière de la forêt de Pont-Brillant, dont les plus grands arbres disparaissaient à demi sous les eaux.

L'un des massifs de cette futaie s'avançant de beaucoup dans le Val inondé, formait ainsi une espèce de promontoire au-dessus de la nappe d'eau.

Depuis quelques instants, Frédérik avait vu sortir de derrière cette *avancée,* en ramant contre le courant, une longue pirogue, peinte de couleur chamois et rehaussée d'une large *lisse* cramoisie.

Sur les bancs, six rameurs portant des vestes chamois et des toques cramoisies, nageaient vigoureusement ; le patron assis à l'arrière, d'où il gouvernait la pirogue,

semblait prendre les ordres d'un jeune homme, qui, debout sur l'un des bancs, et une main dans la poche de son makintosh de couleur blanchâtre, désignait du doigt un point qui ne pouvait être que la métairie submergée, car, dans cette partie du Val, l'on n'apercevait pas d'autres bâtiments.

Le batelet de David était assez éloigné de la pirogue, pour que l'on ne pût distinguer les traits du personnage qui semblait diriger la manœuvre. Mais, à l'expression des traits de Frédérik, David ne douta pas que le maître de la barque ne fût Raoul de Pont-Brillant.

La présence du marquis sur le lieu du désastre s'expliquait par le message que le gendarme rencontré par David avait porté en hâte au château, afin de requérir du secours et les barques des pièces d'eau.

A la vue de Raoul de Pont-Brillant, dont la présence faisait si vivement tressaillir Frédérik, David ressentit autant de surprise que de contentement; la rencontre du jeune marquis semblait providentielle; aussi, attachant un regard pénétrant sur son élève, David lui dit :

— Mon enfant, vous avez reconnu M. de Pont-Brillant?...

— Oui... mon ami...

Répondit le jeune homme, et il continua de suivre d'un œil ardent et inquiet la manœuvre de la yole, qui, évidemment, voulait aussi atteindre la métairie submergée, dont elle se trouvait alors plus éloignée que le batelet; mais les six avirons de l'embarcation patricienne devaient doubler la vitesse de sa marche.

— Allons, Frédérik, dit David d'une voix ferme, M. de Pont-Brillant se dirige comme nous vers la métairie, pour aller au secours de ces malheureux. Cela est

vaillant et généreux de sa part. C'est à cette heure qu'il est beau d'envier... de jalouser le jeune marquis!

— Oh!.. j'arriverai avant lui! s'écria Frédérik avec une exaltation indicible.

— A vos avirons! mon enfant... Une dernière pensée à votre mère... et en avant!... l'heure est venue...

Ce disant, David dégagea le crochet de la gaffe jusqu'alors engagé dans les branches des peupliers...

Le batelet, mis en mouvement par la vigoureuse impulsion des avirons, arriva en quelques instants au milieu du courant qu'il fallait traverser pour gagner la métairie.

VI

Alors commença une lutte terrible, opiniâtre, contre des dangers de toute nature.

Pendant que Frédérik ramait avec une énergie incroyablement surexcitée par la vue de la pirogue du marquis, sur laquelle il jetait de temps à autre un regard de généreuse émulation, David, placé à l'avant du batelet, le préservait des chocs, avec une adresse, une présence d'esprit merveilleuses.

Déjà il était assez rapproché de la métairie pour apercevoir très-distinctement les malheureux rassemblés sur le faîte du toit, lorsqu'une énorme meule de paille, charriée par les eaux, s'avança droit sur le batelet, qui lui offrait le travers en coupant le courant.

— Doublez vos coups de rame, Frédérik, s'écria David. Courage!.. évitons la meule.

Le fils de madame Bastien obéit.

Déjà la proue du batelet dépassait la meule, qui n'était plus qu'à dix pas de distance, lorsque le jeune homme, roidissant ses bras en se renversant violemment en arrière, afin de donner plus de puissance à sa nage, fit, par un mouvement trop brusque, éclater son aviron de droite; aussitôt l'aviron de gauche formant levier, le bateau vira, et, au lieu de son travers, offrit son avant à la meule qui devait l'engloutir sous sa masse.

David, surpris par la secousse, perdit un instant l'équilibre, mais il eut le temps de crier :

— Ramez ferme de l'aviron qui vous reste.

Frédérik obéit plus par instinct que par réflexion; le batelet vira de nouveau, offrit son travers, et, à demi soulevée par le remoux de la masse sphéroïde qui déjà atteignait sa poupe, l'embarcation, pivotant sur son unique aviron, décrivit ainsi un mouvement demi-circulaire autour de l'écueil flottant, et put le contourner en partie et ne recevoir qu'un léger choc.

Pendant que ceci se passait avec la rapidité de la pensée, David, saisissant au fond du batelet l'aviron de rechange, l'avait de nouveau fixé au tollet, en disant à Frédérik, encore ému de l'effrayant danger auquel il venait d'échapper :

—Prenez ce nouvel aviron et en avant... la pirogue nous gagne...

Frédérik saisit ses rames en jetant un coup d'œil étincelant sur l'embarcation du marquis.

Elle se dirigeait droit vers la métairie, debout au courant, tandis que le batelet le coupait par le travers...

Ainsi, en leur supposant une égale vitesse, les deux

embarcations, dont la direction présumée formait un angle droit, devaient se rencontrer ensemble à la métairie.

Mais, nous l'avons dit, la pirogue, quoiqu'elle remontât le courant, étant manœuvrée par six vigoureux rameurs, avait pris assez d'avance, grâce à l'accident dont le batelet avait failli être victime.

Frédérik, voyant le marquis le devancer, atteignit à ce point d'exaltation qui, pendant un temps donné, élève les forces humaines à une puissance irrésistible, et lui permet d'accomplir des prodiges.

On eût dit que le fils de Marie Bastien communiquait sa fiévreuse ardeur aux objets inanimés, et que l'embarcation, allégée, frémissait d'impatience dans sa membrure, tandis que les rames semblaient recevoir non-seulement le mouvement, mais la vie, tant elles obéissaient avec précision. avec ensemble, on dirait presque avec intelligence, à l'impulsion de Frédérik...

David lui-même, surpris de cette incroyable énergie, continuait de veiller à l'avant du batelet, tout en jetant un regard radieux sur son élève dont il devinait l'émulation héroïque.

Soudain Frédérik fit entendre une exclamation de joie profonde...

Le batelet n'était plus qu'à vingt-cinq pas de la métairie, tandis que la yole s'en trouvait encore éloignée de cent pas environ.

Soudain de longs cris de détresse, accompagnés d'un craquement formidable, surmontèrent le mugissement des eaux.

Un des pignons de la métairie, miné par la force du courant, s'écroulait avec fracas, et une partie de la toiture s'affaissait en même temps.

Alors, la famille groupée autour de la cheminée, n'eut plus sous les pieds que quelques fragments de charpente dont les lentes oscillations annonçaient la chute imminente...

Quelques minutes encore, et le pignon où était bâtie la cheminée s'abîmait à son tour...

Ces malheureux offraient un tableau navrant, digne du peintre du déluge...

Le père, debout, à demi vêtu. . livide... les lèvres bleuâtres, l'œil hagard, se cramponnait de son bras gauche à la cheminée déjà vacillante; sur ses épaules, il portait ses deux enfants les plus âgés qui se tenaient étroitement embrassés; à son poignet droit était enroulée une corde dont il avait pu attacher l'autre bout à l S en fer de la cheminée; à l'aide de cette corde, qui ceignait les reins de sa femme, il la soutenait et l'empêchait de tomber à l'eau, car l'infortunée, paralysée par le froid, la fatigue et la terreur, avait perdu presque tout sentiment; le seul instinct maternel lui faisait serrer contre sa poitrine, entre ses bras roidis, un enfant à la mamelle; pour le mieux tenir et le préserver, elle avait pris entre ses dents qu'un spasme convulsif ne lui permettait plus de desserrer. le bas d'une jupe de laine dont elle s'était couverte à la hâte.

L'agonie de ces malheureux durait depuis plus de cinq heures.

Anéantis par l'épouvante, ils semblaient ne plus voir, ne plus entendre.

Lorsque David, arrivant à portée de voix, leur cria :

— Tâchez de saisir la corde que je vais vous jeter.

Il ne reçut aucune réponse; ceux qu'il venait sauver, restaient pétrifiés.

Reconnaissant que les naufragés étaient incapables de concourir à leur propre salut, David agit promptement, car le pignon et ce qui restait de toiture, menaçaient de s'abîmer d'un moment à l'autre.

Le batelet, poussé par le courant, fut manœuvré de façon à aborder les ruines du bâtiment dans le sens opposé à leur chute imminente; puis pendant que Frédérik, s'accrochant des deux mains à une poutre saillante, maintenait l'embarcation latéralement à la toiture, David, un pied sur la proue et l'autre sur les chevrons vacillants, enlevant la mère d'un bras vigoureux, la plaçait au fond du bateau ainsi que son enfant.

Alors seulement, l'intelligence de ces infortunés, jusque-là stupéfiée par l'épouvante, se réveilla tout à fait.

Jean-François, se tenant d'une main à la corde, fit passer ses deux enfants de ses bras entre ceux de David et de Frédérik, puis le métayer descendit lui-même dans le batelet, s'y étendit à côté de sa femme et de ses enfants, sous les chaudes couvertures, tous restant immobiles de crainte d'imprimer à l'embarcation de dangereuses oscillations, durant son trajet jusqu'aux eaux mortes.

A peine Frédérik courait-il à ses avirons pour s'éloigner des ruines de la métairie, qu'elles s'abîmèrent.

Le reflux causé par l'immersion de cette masse de décombres fut si violent, qu'une grosse lame sourde souleva un instant le batelet; puis, lorsqu'il s'abaissa, Frédérik aperçut à dix pas de lui, au milieu d'un flot d'écume jaillissante, la yole du marquis à demi couchée sur son plat-bord, et prête à sombrer sous le poids d'un enchevêtrement de charpentes et de pierres;

car, abordant la métairie au moment même et dans le sens de son écroulement, l'embarcation avait été couvertes de décombres.

Frédérik, à la vue du danger que courait la pirogue, suspendit un instant le mouvement de ses rames, et s'écria en se retournant vers David :

— Pour les secourir, que faire? Faut-il?...

Il n'acheva pas.

Il quitta ses rames, s'élança à l'avant du batelet, et plongea au milieu des eaux.

S'emparer des avirons si imprudemment abandonnés par Frédérik et nager avec une vigueur désespérée vers l'endroit où il venait de voir disparaître le fils de madame Bastien, tel fut le premier mouvement de David : au bout de deux minutes d'angoisses inexprimables, il vit Frédérik reparaître au-dessus du gouffre, nageant vigoureusement d'une seule main et traînant un corps après lui.

En quelques coups d'aviron, David, rejoignit son élève.

Celui-ci, saisissant alors, de la main dont il venait de nager, la proue du batelet, soutint de son autre main, à fleur d'eau, Raoul de Pont-Brillant, pâle, inanimé, et dont le visage était couvert de sang.

Le marquis, frappé à la tête par l'un des débris qui avaient failli faire sombrer sa yole, avait été, de ce coup violent, jeté à l'eau, pendant que ses rameurs effrayés ne songeaient qu'à débarrasser l'embarcation des charpentes qui la couchaient sur le flanc. Elle reprenait à peine son équilibre, que le patron, s'apercevant de la disparition de son maître, jeta des regards effarés autour de la pirogue... il aperçut alors le marquis soutenu à fleur d'eau par Frédérik.

Les six rameurs de la yole eurent bientôt atteint le batelet et recueilli à leur bord Raoul de Pont-Brillant, complétement évanoui.

Frédérik, avec l'aide de David, sortait de l'eau et remontait dans le batelet, lorsque les rameurs du château lui crièrent avec effroi :

— Gare à vous... un train de bois...

En effet, cette masse flottante, arrivant rapidement derrière le batelet, n'avait pas été aperçu de David, entièrement occupé de Frédérik.

A ce nouveau danger, le précepteur retrouva sa présence d'esprit, il lança sa gaffe à crochet sur la pirogue du marquis, et, au moyen de ce point d'appui, il se hala vers elle, et échappa ainsi au choc du train de bois.

— Ah! monsieur, dit à David le patron des rameurs pendant les quelques secondes que le batelet resta bord à bord avec la pirogue du château, le nom... le nom du courageux jeune homme qui vient de sauver M. le marquis?...

— La blessure de M. de Pont-Brillant peut être grave, dit David, sans répondre à la question du patron, retournez en hâte au château... c'est plus prudent.

Puis, dégageant le crochet de sa gaffe de la pirogue, afin de rendre au batelet sa liberté d'action, David dit à Frédérik qui, la figure radieuse, rejetait en arrière sa longue chevelure ruisselante :

— A vos rames, mon enfant, Dieu est avec nous... Atteignons les eaux mortes, et nous sommes sauvés.

. . . .

Dieu, ainsi que l'avait dit David, protégeait le batelet.

Il atteignait sans encombre les eaux mortes.

Là, le danger cessait presque entièrement.

Le précepteur, n'ayant plus à veiller à l'avant, prit les avirons des mains lassées de Frédérik, pendant que celui-ci s'empressait de faire boire un peu de vin aux naufragés.

Dix minutes après le batelet atterrissait à la rive de l'inondation.

VII

A leur débarquement sur la rive de l'inondation, David et Frédérik trouvèrent madame Bastien.

La jeune femme avait assisté à quelques-uns des épisodes de ce courage, à l'aide de la longue-vue de David, la quittant et la reprenant tour à tour, selon que le danger était imminent ou surmonté...

Tantôt Marie trouvait au-dessus de ses forces d'assister ainsi de loin à la lutte héroïque de son fils contre tant d'obstacles sans pouvoir seulement l'encourager du geste et de la voix.

Tantôt elle cédait au désir irrésistible de savoir si Frédérik avait échappé aux dangers dont il était à chaque instant menacé...

Durant cette demi-heure pleine d'admiration et de larmes, d'élans, d'espérance et de frémissements de terreur, Marie, plus d'une fois, put juger de la courageuse sollicitude de David pour Frédérik; aussi renoncerons-nous à peindre les transports de la jeune mère, lorsqu'elle vit aborder le batelet où se trouvaient son fils,

David et les malheureux qu'ils venaient de sauver si intrépidement.

Mais le bonheur de Marie devint une sorte de recueillement religieux, lorsqu'elle eut appris de David, que Raoul de Pont-Brillant devait la vie à Frédérik.

Ainsi se trouvait providentiellement expiée, la tentative homicide de ce malheureux enfant.

Ainsi disparaissait de sa vie la seule tache que sa régénération même n'avait pu jusqu'alors complétement effacer.

Le métayer et sa famille, comblés de soins touchants par madame Bastien, furent installés à la ferme; car ces malheureux ne possédaient plus rien au monde.

Ni cette nuit, ni ce jour, ne virent le terme des angoisses de madame Bastien.

Les routes coupées par cette inondation soudaine, contre laquelle on n'avait pu se prémunir, rendaient si rares les moyens de sauvetage, que, dans un rayon de pays assez étendu et nommé le Val, le batelet de Frédérik fut la seule ressource des inondés.

Cette basse plaine, presque entièrement submergée, contenait un grand nombre de métairies isolées; les unes furent complétement détruites, et leurs habitants périrent; d'autres maisons résistèrent à l'impétuosité des eaux, mais furent tellement près d'être envahies par la crue, que Frédérik et David, dans l'après-dînée, du même jour et dans la journée du lendemain, accomplirent encore plusieurs dangereux sauvetages, ou portèrent des vêtements et des provisions à d'autres victimes du désastre, réfugiées dans leurs greniers, pendant que les eaux remplissaient l'étage inférieur.

Frédérik et David déployèrent dans ces nombreuses expéditions un courage, une persévérance infatigables

qui firent le salut de ceux qu'ils secoururent et l'admiration des gens que le progrès des eaux avait peu à peu rejetés sur le plateau élevé où était bâtie la ferme de madame Bastien.

Il faut le dire : les enseignements de David portaient leurs fruits.

La vaillance et la générosité naturelle de Frédéric furent excitées à une incroyable puissance par les sentiments de son envie à l'endroit de Raoul de Pont-Brillant.

» — Je ne suis qu'un demi-paysan; je ne suis ni riche ni marquis; je n'ai ni barque peinte ni rameurs en livrée, ni ancêtres qui me regardent; je n'ai que les encouragements de ma mère, l'appui d'un ami, mes deux bras et mon énergie, se disait le jeune homme avec fierté; et il faudra pourtant qu'à force de dévouement envers les victimes du fléau, mon nom obscur et roturier devienne un jour, dans ce pays, aussi retentissant que l'a jamais été l'illustre et grand nom de Pont-Brillant... Tout mon regret est que la blessure du marquis le retienne au château... J'aurais si ardemment rivalisé avec lui de zèle et d'intrépidité, à la face de tous!

En effet la blessure reçue par Raoul de Pont-Brillant avait été assez grave pour le retenir au lit, à son grand regret; car, à la première nouvelle de l'inondation, il s'était vaillamment jeté dans une de ses yoles de promenade, et avait ordonné qu'on le conduisît là où il pourrait être utile.

Mais, une fois hors d'état de commander, de diriger, d'animer ses gens, l'inaction du marquis s'étendit au reste de sa maison, et la douairière de Pont-Brillant, ne songeant qu'aux inquiétudes que lui donnait

la blessure de son petit-fils, ne s'inquiéta nullement des conséquences de ce désastre, et tança même vertement le patron de la barque de ne s'être pas opposé à la folle témérité de Raoul.

Madame Bastien entendait autrement les devoirs d'une mère; elle vit d'un œil ferme son fils partir pour aller braver de nouveaux périls; elle ne chercha quelque distraction à ses craintes sans cesse renaissantes, que dans une foule de soins touchants prodigués par elle avec un adorable zèle à tous ceux dont elle était devenue la providence.

Ce fut ainsi que Marie traversa ces deux longues journées d'angoisses.

Le surlendemain de l'inondation, son niveau s'était de beaucoup abaissé, les routes furent rendues à la circulation; quelques ponts, réparés à l'aide de charpentes, permirent d'organiser des moyens de secours efficaces...

A mesure que les eaux se retiraient, lès infortunés que le fléau avait chassés de leur demeure, y retournaient l'âme navrée, se hâtant, dans leur amère impatience, d'aller juger de l'étendue de leurs désastres...

Aussi, le soir du troisième jour, la ferme de madame Bastien, qui depuis la veille était un lieu de salut et de refuge pour tous, redevint solitaire comme par le passé; la famille de Jean-François resta seule dans la maison, car elle ne possédait plus d'abri.

Lorsque la route de Pont-Brillant redevint libre, le docteur Dufour, dont l'inquiétude avait été extrême, accourut à la ferme, s'assura avec autant de surprise que de joie, que, malgré les fatigues et les émotions de ces deux terribles journées, aucun de ses trois amis n'avait besoin de ses soins, apprit de Marie la merveil-

leuse guérison de Frédérik et, après deux heures de délicieux épanchements, il quitta ces gens alors si heureux, qui allèrent enfin goûter un repos vaillamment acheté.

Raoul de Pont-Brillant apprit bientôt que le jeune homme qui l'avait arraché à une mort presque certaine était Frédérik Bastien.

La douairière n'avait pas renoncé au projet de donner pour maîtresse à son petit-fils cette charmante petite bourgeoise, si voisine du château, et dont le mari était toujours absent : aussi, trouvant dans sa naïveté cynique l'occasion excellente *pour engager l'affaire,* ainsi qu'elle disait à Zerbinette, et parvenir à rencontrer madame Bastien, chez qui elle s'était en vain présentée deux fois, la marquise partit en grand équipage et se rendit à la ferme.

Cette fois, Marguerite n'eut pas besoin de mentir pour affirmer à la douairière que madame Bastien ne se trouvait pas chez elle. En effet, durant plusieurs jours, la jeune femme fut presque continuellement hors de sa maison, occupée à prodiguer de tous côtés des secours et des consolations.

La marquise, piquée de l'inutilité de cette visite, dit en rentrant à sa fidèle Zerbinette :

— C'est un vrai guignon... on dirait, par ma foi! que c'te petite sotte vise à ne point me rencontrer... Ces difficultés-là m'impatientent, et il faudra bien que j'en arrive à mes fins... sans compter que si Raoul sait s'y prendre, c'est une excellente entrée de jeu pour lui que d'avoir été repêché par ce dadais. Pardi! au nom de sa reconnaissance pour le fils, Raoul a le droit de ne pas bouger de chez la mère... et de vous l'empaumer... c'est une fameuse occasion, aussi je m'en vas lui faire la leçon, à ce cher garçon.

. . . .

On était au 31 décembre, quinze jours environ après l'inondation.

Les désastres avaient été incalculables, surtout pour une foule de malheureux, qui, de retour dans leurs masures à demi écroulées et remplies de limon, ne retrouvaient que des murailles imprégnées d'eau, à peine abritées par un toit effondré.

C'était une ruine générale :

Celui-ci avait perdu sa petite provision de grains ramassée au glanage ou achetée à grand'peine pour la nourriture de l'hiver.

Celui-là avait vu entraîner par les eaux son porc ou sa vache, trésors du prolétaire des champs; d'autres ne possédaient même plus le mince matelas servant de couche à toute la famille; presque tous enfin avaient à déplorer l'ensablement du petit champ, dont ils vivaient et dont ils payaient cher le fermage.

Ailleurs les vignes étaient déracinées, et le vin soigneusement conservé pour payer la *locature*, emporté avec ses futailles; enfin, pour tous ces infortunés qui, de l'aube au couchant, travaillant avec l'infatigable énergie du besoin, ne pouvaient cependant, comme on dit, *joindre les deux bouts*, ces quarante-huit heures de fléau devaient peser pendant plusieurs années sur leur misérable existence et la rendre plus misérable encore.

Le marquis de Pont-Brillant et sa grand'mère se conduisirent plus que royalement : ils envoyèrent vingt mille francs au maire, vingt mille francs au curé, le lendemain de l'inondation.

Marie, nous l'avons dit, ne possédait jamais d'autre argent que la faible somme mensuelle qui lui était al-

louée, pour son entretien et celui de son fils, par M. Bastien; somme sur laquelle Marie trouvait encore moyen d'épargner quelque peu pour le pain de l'aumône; elle écrivit donc immédiatement à son mari, alors retenu par ses affaires au fond du Berri, pour le supplier de lui envoyer promptement deux ou trois mille francs, afin de venir en aide à tant de misères.

M. Bastien répondit en demandant à sa femme *si elle se moquait de lui;* car il avait, disait-il, dix arpents de ses meilleures terres du Val ensablées; aussi, loin de venir en aide aux autres, espérait-il bien être compris parmi les inondés les plus largement indemnisés; ses affaires terminées, il devait venir à la ferme dresser l'état de ses pertes, afin d'évaluer sa part aux secours du gouvernement.

Madame Bastien, plus affligée que surprise de la réponse de son mari, eut recours à d'autres expédients.

Elle possédait quelques bijoux, héritage de sa mère; il y avait à la ferme une quinzaine de couverts et quelques autres pièces d'argenterie; la jeune femme envoya Marguerite vendre à Pont-Brillant argenterie et bijoux; le tout apporta environ deux mille francs; David demanda à Marie la permission de doubler la somme, et cet argent, employé avec une rare intelligence, fut le salut d'un grand nombre de familles.

Parcourant le pays avec son fils, pendant que David s'occupait des achats, Marie voyait tout par elle-même et doublait le prix de ses bienfaits par de touchantes paroles; un sac de grain à ceux-ci, des effets mobiliers à ceux-là, du linge, des vêtements. Le tout était distribué par la jeune femme avec autant de discernement que d'à-propos, et approprié aux besoins de chacun.

Jacques Bastien possédait une vaste et superbe sapinière. La jeune femme, quoiqu'elle s'attendît à la fureur de son mari en apprenant cet *énorme attentat*, fit résolûment abattre un millier des plus beaux sapins; et bien des maisons sans toiture furent au moins solidement couvertes pour l'hiver avec des poutres et des chevrons de bois rustique, sur lesquelles on étendait une couche épaisse de genêts sauvages reliés et clayonnés au moyen de longues et souples tiges de marsaules.

Ce fut David qui, ayant vu dans ses voyages alpestres des abris ainsi construits résister aux vents et aux neiges des montagnes, donna l'idée de ces toitures aux paysans; dirigeant, partageant leurs travaux, il put utiliser et appliquer encore une foule de connaissances pratiques acquises dans ses longues pérégrinations

Ainsi l'inondation avait emporté beaucoup de moulins et la plupart des fours des maisons isolées; ces fours étant ordinairement bâtis en dehors et en saillie des pignons; aller acheter du pain à la ville, toujours éloignée de ces demeures disséminées dans le Val, c'était d'abord le payer plus cher, puis il fallait perdre presque une journée, et le temps est précieux après un tel désastre; David avait vu les Égyptiens nomades concasser le blé entre deux pierres en l'humectant, et confectionner ainsi des galettes qu'ils faisaient cuire sous la cendre chaude : il enseigna ce procédé aux familles dont le four avait été détruit, et elles eurent du moins, pendant les premiers jours, une alimentation facile et suffisante.

Mais, en toute occasion, David, admirablement secondé par Frédérik, se plaisait à s'effacer devant celui-

ci, à attirer sur lui la reconnaissance, autant pour le récompenser de son zèle que pour l'engager de plus en plus dans la voie généreuse où il marchait.

Et d'ailleurs, lors même que David n'aurait pas agi avec cette délicate et intelligente sollicitude, Frédérik avait déployé tant de courage, tant de persévérance, il se montrait si affectueux, et compatissait enfin si visiblement aux maux que lui et sa mère allégeaient de tout leur pouvoir, que son nom était dans toutes les bouches, son souvenir dans tous les cœurs.

Durant la quinzaine qui suivit l'inondation, toutes les journées furent employées par madame Bastien, son fils et David, à ces occupations bienfaisantes.

La nuit venue, l'on rentrait bien fatigué, quelquefois mouillé ou couvert de neige, chacun allait faire une toilette dont le soin et l'excessive propreté étaient le seul luxe.

Marie Bastien revenait au salon d'étude, coiffée de ses magnifiques cheveux bruns, et, selon son habitude, presque toujours vêtue d'une robe de drap gros bleu montante, merveilleusement ajustée à sa taille de nymphe; l'éblouissante blancheur de deux manches plates, et d'un col uni, maintenu par une petite cravate de soie cerise ou orange, relevait la couleur foncée de cette robe, qui parfois laissait voir un pied charmant toujours fraîchement chaussé d'un bas de fil d'écosse à jour, éclatant comme la neige, et sur lequel se croisaient les cothurnes de soie d'un tout petit soulier de peau mordorée.

Cette vie active, passée continuellement au grand air, l'allégresse de l'esprit, l'épanouissement du cœur, l'expansion habituelle des sentiments les plus tendrement charitables, la sérénité de l'âme avaient non-seu-

lement effacé des traits enchanteurs de Marie Bastien jusqu'à la dernière trace de ses souffrances passées; mais, ainsi que certaines fleurs qui, après avoir un peu langui, se relèvent souvent plus vivaces, plus fraîches encore, la beauté de Marie était devenue éblouissante, et parfois David s'oubliait à la contempler dans une muette adoration.

Les mêmes causes produisaient les mêmes résultats chez Frédérik; il était plus florissant que jamais de jeunesse, de vigueur et de grâce.

Marie, son fils et David, rassemblés dans le salon d'étude, après ces journées d'actif et courageux dévouement, causaient des événements de la matinée, en attendant le dîner, auquel on faisait gaiement honneur, sans songer que la modeste argenterie était remplacée par un brillant maillechort; après le repas, on allait visiter un atelier où Marie réunissait plusieurs ouvrières, chargées de confectionner du linge et des vêtements; l'économie de ce procédé permettait presque de doubler les dons, puis l'on revenait terminer ces longues soirées d'hiver dans le salon d'étude, autour d'un foyer pétillant, pendant que la bise glacée soufflait au dehors.

Les heures s'écoulaient délicieusement entre ces trois personnes désormais unies par des liens sacrés, indissolubles.

Tantôt l'on parlait de divers projets pour l'avenir de Frédérik, car, après ces quinze jours si vaillamment occupés, il devait commencer de nouvelles études sous la direction de David.

Celui-ci ayant parcouru les deux mondes, on parlait souvent de voyages, et il répondait à l'infatigable curiosité de ses deux interlocuteurs; fallait-il décrire un

costume, une arme, un site, il suppléait à la description par le dessein.

Une lecture attachante, ou l'exécution de quelque morceau de musique, terminait la soirée, car David était excellent musicien; aussi parfois faisait-il entendre à Marie et à son fils les airs nationaux de différents pays ou des cantilènes d'une naïveté primitive.

Dans ces familiers entretiens, mêlés d'épanchements intimes, David appréciait de plus en plus le sens exquis et l'élévation d'âme de madame Bastien. Délivrée de toute triste préoccupation, elle avait retrouvé sa liberté d'esprit; il remarquait aussi avec bonheur tout le parti qu'il pourrait tirer de l'impulsion généreuse qu'il avait donnée aux idées de Frédérik; aussi méditait-il un plan d'études et de direction pratiques qu'il devait bientôt soumettre à Marie et à son fils.

Chaque jour enfin, David s'attachait davantage à son élève, deversant sur lui tout ce qu'il avait amassé, thésaurisé, de tendresse dans son cœur, depuis la mort si regrettée de son jeune frère. En aimant ainsi passionnément le fils de madame Bastien, David trompait ses souvenirs fraternels... de même que l'on tâche souvent de tromper des regrets en s'éprenant d'une ressemblance.

Bien souvent minuit sonnait, et l'heureux *trio* se regardait avec surprise, déplorant la marche rapide du temps... en s'écriant :

—Déjà!

Et l'on se disait :

—A demain!

Marie rentrait chez elle; mais Frédérik reconduisait David à sa chambre, et là, que de fois, debout à l'embrasure de la porte, le précepteur et l'élève s'oublièrent dans le charme d'une causerie prolongée! L'un écou-

tant avec foi, répondant avec entraînement, questionnant avec l'ardeur de son âge, l'autre parlant avec la touchante sollicitude de l'homme mûr qui sourit mélancoliquement à la jeunesse impatiente de s'élancer dans la voie mystérieuse de ses destinées.

Que de fois la vieille Marguerite fut obligée de monter jusqu'au palier de la chambre de David, et de dire à Frédérik :

—Mais, monsieur, il est minuit, il est une heure du matin... vous savez bien que madame ne se couche jamais avant vous...

Et Frédérik serrait les mains de David, et redescendait chez sa mère.

Là, David était encore le sujet de longs entretiens entre la jeune femme et son fils.

— Mère, disait Frédérik, combien le récit de ce voyage dans l'Asie-Mineure était intéressant!

— Oh! oui... on ne peut plus attachant, reprenait la jeune femme, et ensuite, Frédérik, que de curieuses choses M. David nous a apprises sur les vibrations du son, et cela tout simplement à propos de cette corde de piano cassée!...

— Mère... et la comparaison des propriétés du son à celles de la lumière?... c'était attrayant comme un conte fantastique.

— Et ce délicieux morceau de Mozart qu'il nous a joué!... Tu sais le chœur des petits génies de *la Flûte enchantée*?... C'était aérien... ailé... Quel bonheur que de pauvres sauvages comme nous n'ayons jusqu'ici rien connu de Mozart... pour nous, c'est découvrir un trésor d'harmonie.

—Et cette anecdote sur la vieilless d'Haydn, comme c'était touchant!...

— Et ce qu'il nous disait de l'association des frères Moraves et des disciples d'Owen en Amérique... Que de misères de moins, que de bien-être pour tant de pauvres gens, si ces idées étaient appliquées dans nos pays!

— As-tu remarqué, mère?... Il a eu un instant les larmes aux yeux en parlant du bonheur qui pourrait être le partage de tant de gens qui souffrent.

— Ah! mon pauvre enfant, c'est le plus noble cœur qu'il y ait au monde.

— Mais aussi, mère, comme nous le chérissons! Oh! il faudra, vois-tu, tant l'aimer... tant l'aimer, qu'il lui soit impossible de nous quitter jamais... Il n'a plus de famille... son meilleur ami, le docteur Dufour, est notre voisin... où M. David pourrait-il se trouver mieux qu'avec nous?

— Nous quitter, s'écriait Marie, nous quitter... mais c'est lui qui fait notre force, notre foi, notre confiance dans l'avenir... Est-ce qu'il peut nous abandonner maintenant!

La vieille Marguerite était alors obligée d'intervenir encore.

— Pour l'amour de Dieu, madame, couchez-vous donc, voilà deux heures du matin, disait la vieille servante, vous êtes levée depuis six heures et M. Frédérik aussi, et puis tant de fatigue dans la journée, ça n'a pas le bon sens, non plus!

— Marguerite a raison de nous gronder, mon enfant, disait Marie en souriant et en baisant son fils au front : nous sommes fous de nous coucher si tard.

Et le lendemain il fallait encore les récriminations de Marguerite pour couper court aux entretiens de la mère et du fils.

. . . .

Deux ou trois fois Marie se coucha doucement rêveuse.

Un soir, pendant que Frédérik faisait une lecture, son ami, pensif, accoudé à la table de travail, appuyait son front sur sa main; la lumière de la lampe, concentrée par l'abat-jour, éclairait alors en plein l'expressive et noble figure de David.

Marie, un moment distraite de la lecture, arrêta son regard sur le sauveur de son fils... et contempla longtemps David.

Peu à peu... la jeune femme sentit ses yeux devenir humides... son beau sein palpiter fortement, et une légère rougeur lui monter au front.

A ce moment David leva par hasard les yeux et rencontra le regard de Marie.

Celle-ci baissa aussitôt la vue et devint pourpre...

Une autre fois David était au piano, accompagnant Frédérik et Marie qui chantaient un duo; la jeune femme voulut tourner la feuille de la partition, David avait eu la même pensée... sa main rencontra la main de Marie...

A ce contact électrique elle tressaillit, tout son sang reflua vers son cœur, et un nuage passa devant ses yeux.

Malgré ces symptômes significatifs la jeune mère s'endormit ce soir-là rêveuse, mais pleine de calme et de chaste sérénité.

Comme toujours, elle baisa son fils au front sans rougir...

. . . .

Ainsi s'était écoulée la dernière quinzaine de décembre.

La veille du jour de l'an, David, Marie et son fils s'apprêtaient à sortir pour aller porter quelques der-

niers secours à leurs protégés, lorsque Marguerite remit à sa maîtressse une lettre qu'un exprès venait d'apporter.

A la vue de l'écriture, Marie ne put cacher sa surprise et sa crainte.

Cette lettre était de M. Bastien, et ainsi conçue :

« Madame ma femme, (dont je ne suis pas content du tout.)

» Mes affaires dans le Berry sont terminées plus tôt que je ne le pensais. Je suis à Pont-Brillant, avec mon compère Bridou, occupé à vérifier des comptes. Nous partirons tantôt pour la ferme, où Bridou restera quelques jours avec moi, pour m'aider à évaluer l'indemnité qui me sera due sur le secours alloué aux inondés; car il faut qu'à quelque chose malheur soit bon.

» Nous arriverons pour dîner.

» Veillez à ce qu'il y ait surtout un gigot avec la grosse gousse d'aïl de rigueur, et une fameuse soupe aux choux, comme je les aime, avec force petit salé de mes porcs et force saucisson de Blois, veillez surtout à cela, s'il vous plaît.

» *Nota benè*. J'arrive de très-mauvaise humeur, et très-disposé à frotter les oreilles de monsieur mon fils, dans le cas où ses mélancolies et ses *genres* de petit-maître ne seraient pas passés.

» Votre mari, qui n'a pas envie de rire,

» JACQUES BASTIEN.

» *P. S.* Bridou est comme moi : il aime *le fromage qui marche tout seul*. Dites à Marguerite de s'en pourvoir, et veillez-y. »

Madame Bastien était encore sous l'impression de surprise et de chagrin que lui causait le retour inattendu de M. Bastien, lorsqu'elle fut tirée de cette préoc-

cupation par un bruit tumultueux et toujours croissant qu'elle entendit au dehors.

On eût dit qu'un rassemblement considérable entourait la maison.

Soudain Marguerite entra en courant, les yeux remplis de larmes de joie, et s'écria :

— Ah! Madame, venez... venez donc voir!

Marie, de plus en plus étonnée, suivit machinalement la servante.

VIII

Le temps était clair, le soleil d'hiver radieux.

Marie Bastien, en sortant du porche rustique, élevé au-dessus de la porte d'entrée de sa maison, vit défiler en ordre et se ranger derrière le petit jardin, une centaine de personnes environ, hommes, femmes, enfants, presque tous vêtus d'habits grossiers, mais chauds et neufs.

Cette espèce de cortége se terminait par une charrette ornée de branchages de sapin, sur laquelle était ce qu'on appelle dans le pays une *toue*, petit batelet plat, semblable à celui dont Frédérik et David s'étaient si vaillamment servis pendant l'inondation.

Derrière la charrette... qui s'arrêta à la porte du jardin, venait une calèche vide, attelée de quatre chevaux, montés par deux petits postillons à la livrée de Pont-Brillant, deux valets de pied étaient assis derrière.

A la tête du cortége marchait Jean-François, le mé-

tayer; il donnait la main à deux de ses enfants; sa femme tenait le plus petit entre ses bras.

A la vue de madame Bastien, le métayer s'approcha.

— Bonjour, Jean-François, lui dit affectueusement la jeune femme; que désirent ces braves gens qui vous accompagnent?

— Nous voudrions parler à M. Frédérik, madame.

Marie se retourna vers Marguerite, qui, triomphante, se tenait derrière sa maîtresse, et lui dit :

— Courez prévenir mon fils, Marguerite.

— Ce ne sera pas long, madame, il est dans la salle d'étude avec M. David.

Pendant que la servante était allée querir Frédérik, Marie, apercevant seulement alors la calèche vide et magnifiquement attelée, arrêtée à la porte du jardin, se demanda ce que faisait là cette voiture.

Frédérik accourut, ne s'attendant pas au spectacle qui l'attendait.

— Que veux-tu, ma mère? dit-il vivement.

Puis voyant la foule qui remplissait le petit jardin, il s'arrêta tout surpris et regarda Marie d'un air interrogatif.

— Mon enfant...

Mais la jeune femme dont le cœur battait délicieusement, fut obligée de s'interrompre; vaincue par l'émotion, elle venait de reconnaître que le rassemblement était entièrement composé de personnes secourues, lors du désastre, par elle, par son fils et par David.

Puis Marie reprit :

— Mon enfant... c'est Jean-François qui désire te parler... le voici...

Et l'heureuse mère s'effaça derrière son fils, en échangeant un regard de ravissement ineffable avec David, qui avait suivi son élève et se tenait à demi caché sous le porche.

Frédérik, dont l'étonnement augmentait, avait fait un pas vers Jean-François; celui-ci lui dit alors avec des larmes dans la voix :

« — Monsieur Frédérik... c'est nous autres pauvres gens du Val... qui... venons vous remercier de franc cœur... ainsi que votre brave mère... et votre ami, M. David, si brave aussi... Comme c'est moi... qui vous dois le plus... poursuivit le métayer d'une voix de plus en plus entrecoupée par les larmes, et en montrant sa femme et ses enfants d'un geste expressif, comme c'est moi... qui vous... dois... le plus... Monsieur Frédérik... les autres... m'ont dit... de... et... je... »

Le pauvre homme ne put achever.

Les sanglots étouffèrent sa voix...

D'autres sanglots d'attendrissement, partis de la foule émue et recueillie, répondirent aux pleurs de Jean-François et interrompirent seuls le religieux silence qui régna quelques instants.

Le cœur de Frédérik se fondit en larmes célestes.

Il se jeta au cou de sa mère... comme s'il eût voulu reporter sur elle ces témoignages de reconnaissance dont il était si profondément touché.

A un signe de Jean-François, qui essuyait ses yeux et tâchait de reprendre son sang-froid, plusieurs hommes du rassemblement étant allés vers la charrette chercher la toue, l'apportèrent à bras et la déposèrent devant Frédérik.

C'était un simple et rustique batelet avec ses deux

rames en bois brut; seulement sur la *lisse* intérieure, on lisait, écrit en lettres inégales et grossièrement entaillées dans la membrure :

LES PAUVRES GENS DU VAL A M. FRÉDÉRIK BASTIEN.

Puis suivait la date de l'inondation.

Jean-François, ayant surmonté son émotion, reprit, en montrant la toue au fils de madame Bastien:

— « Monsieur Frédérik, nous nous sommes réunis pour faire ce batelet... à peu près pareil à celui qui vous a servi à nous secourir, à nous sauver... Excusez notre liberté, monsieur Frédérik, mais... c'est de bien bonne intention et de bien bonne amitié... que nous vous apportons ce batelet. Quand vous vous en servirez, vous penserez aux pauvres gens du Val... et eux autres... vous aimeront toujours bien, monsieur Frédérik, ils apprendront votre nom à leurs petits enfants... pour qu'un jour, devenus grands, ils l'apprennent aux leurs... car, ce nom-là, voyez-vous, monsieur Frédérik, c'est maintenant le BON SAINT NOM DU PAYS... »

Frédérik laissait couler ses larmes, muette et éloquente réponse...

David, se penchant alors à l'oreille de son élève, lui dit tout bas :

— Mon enfant, ce rustique cortége ne vaut-il pas le brillant cortége de chasse de la *Saint-Hubert*?

Au moment où Frédérik se retournait vers David pour lui serrer la main, il se fit un mouvement dans la foule, qui, s'écartant soudain avec un murmure de curiosité, donna passage à Raoul de Pont-Brillant.

Le marquis s'avança un peu en avant de Jean-François; puis, avec autant d'aisance que de parfaite bonne grâce, il dit à Frédérik :

— Je venais, monsieur, vous remercier de m'avoir sauvé la vie... car c'est aujourd'hui ma première sortie; mon devoir était de vous la consacrer; j'ai rencontré sur ma route ces braves gens... Après m'être informé auprès de l'un d'eux, du but de leur rassemblement, je m'y suis joint... puisque, comme ces braves gens... je suis du Val, et qu'ainsi que plusieurs d'entre eux, je vous dois la vie, monsieur...

Après ces mots, prononcés d'un accent peut-être plus poli qu'ému, le marquis de Pont-Brillant, avec un tact exquis, se confondit de nouveau dans la foule.

— Eh bien! mon enfant, dit tout bas David à Frédérik, n'est-ce pas maintenant M. de Pont-Brillant qui devrait vous envier?

Frédérik serra la main de David, et resta pendant quelques secondes sous l'empire de cette pensée :

— Celui que j'ai voulu lâchement tuer... est là... ignorant ma funeste tentative, et venant me remercier de lui avoir sauvé la vie...

Puis le fils de madame Bastien, s'adressant aux gens du Val, leur dit d'une voix chaleureuse, en se mêlant à eux et leur tendant ses mains qui furent cordialement pressées :

— Mes amis, ce que j'ai fait... je l'ai fait par l'inspiration de ma mère... et, avec l'aide de mon ami, M. David... C'est donc en leur nom et au mien que je vous remercie du fond du cœur de ces témoignages d'affection... Quant à ce batelet, ajouta le jeune homme en se dirigeant vers la toue déposée au milieu du jardin, et la contemplant avec autant d'attendrissement que de joie, il sera consacré aux promenades de ma mère... et cette touchante inscription nous rappellera les habitants du Val... que nous aimons comme ils nous aiment.

Puis Frédérik, s'adressant tour à tour à ceux qui l'entouraient, demanda à l'un si son guéret commençait à être défensable; à l'autre, s'il espérait conserver quelque partie de sa vigne; à celui-là, si la vase fécondante de la Loire, laissée sur son pré, n'atténuerait pas un peu le désastre dont il avait souffert; à tous enfin, Frédérik disait un mot qui prouvait que les intérêts ou les malheurs de chacun lui étaient présents à l'esprit.

Marie, de son côté, parlant aux femmes, aux mères, aux enfants, trouvait pour tous un mot d'affection et de sollicitude, manifestée par des questions précises, qui prouvaient qu'ainsi que son fils, elle avait eu la connaissance parfaite de la position et des besoins de tous.

Frédérik espérait rejoindre le marquis de Pont-Brillant; il éprouvait le besoin de serrer la main de celui qu'il avait si longtemps poursuivi d'une haine acharnée; il lui semblait que cette franche étreinte devait effacer pour lui jusqu'au dernier souvenir de la funeste action qu'il avait tentée... mais il ne retrouva pas le marquis, dont la voiture avait aussi disparu.

Seulement, après le départ des gens du Val, Frédérik, rentrant chez lui avec sa mère et David, trouva Marguerite qui, toute fière, lui remit une lettre.

— Qu'est-ce que c'est que cette lettre, Marguerite? demanda le jeune homme.

— Lisez, M. Frédérik...

— Mère, tu permets... et vous aussi, mon ami?

David et Marie firent un signe de tête affirmatif.

Frédérik chercha des yeux la signature et dit aussitôt :

— C'est du marquis de Pont-Brillant.

— De lui-même, M. Frédérik, reprit Marguerite...

Avant de repartir en voiture, il est venu par la futaie et a demandé à vous écrire un mot...

— Viens dans la salle d'étude, mon enfant, dit Marie à son fils.

David, Frédérik et sa mère étant seuls, le jeune homme dit naïvement :

— Je vais lire tout haut, mère...

— Comme tu voudras, mon enfant.

— Ah! mais j'y songe, reprit Frédérik en souriant... c'est sans doute une lettre de remercîments... et lire cela soi-même...

— Tu as raison... tu en supprimerais les trois quarts, reprit Marie en souriant à son tour... donne cette lettre à M. David... il lira cela mieux que toi.

—Allons... reprit gaiement Frédérik, ma modestie me sert bien mal... Si ce sont des louanges... elles vont me paraître plus douces encore...

— Ce sera la punition de votre humilité, dit gaiement David.

Et il lut ce qui suit :

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, monsieur, j'étais parti de chez moi dans l'espoir de vous exprimer ma reconnaissance.... J'ai rencontré des gens du Val qui venaient vous féliciter... vous, monsieur, dont le nom est à bon droit devenu populaire dans notre pays, depuis l'inondation; j'ai cru devoir me joindre à ces bonnes gens, en attendant le moment de pouvoir vous remercier personnellement.

» J'aurais. monsieur, accompli ce devoir aujourd'hui même sans une circonstance assez délicate...

» En vous entendant remercier en si bons termes et d'une voix si émue les gens du Val, il m'a semblé reconnaître la voix d'une personne avec qui *je me suis*

rencontré à la tombée de la nuit dans la cavée de la forêt de Pont-Brillant, il y a de cela environ deux mois... car si j'ai bonne mémoire, cette rencontre avait lieu dans *les premiers jours de novembre.*

— Frédérik... qu'est-ce que cela signifie?... demanda madame Bastien, en interrompant David.

— Tout à l'heure, mère... je te dirai tout... Veuillez continuer, mon ami.

» Il se peut, monsieur.... et je le désire vivement.. que le passage de ma lettre, relatif à *cette rencontre*, vous paraisse incompréhensible... dans ce cas, veuilles n'y attacher aucune importance, et l'attribuer à une erreur causée par une ressemblance de voix et d'accent, du reste fort singulière.

» Si, au contraire, *vous me comprenez*, monsieur, si vous êtes, en un mot, la personne *avec qui je me suis rencontré* à la tombée de la nuit dans un endroit fort obscur, et sans pouvoir distinguer ses traits, qui seraient alors les vôtres, vous daignerez sans doute, monsieur, m'expliquer la contradiction (apparente... je l'espère), qui existe entre votre conduite envers moi, *lors de notre rencontre dans la forêt* et lors de l'inondation.

» J'attendrai donc, monsieur, si vous voulez bien le permettre, l'éclaircissement de ce mystère, afin de savoir avec quels sentiments je dois désormais avoir l'honneur de me dire, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» R. marquis DE PONT-BRILLANT. »

A peine la lecture de cette lettre, écrite avec une assurance et une hauteur précoces, était-elle terminée, que le fils de madame Bastien courut à une table, écri-

vit spontanément quelques lignes, plia le papier, et revint auprès de madame Bastien.

— Je vais, mère, lui dit-il, te raconter en deux mots l'aventure de la cavée, ensuite, toi et mon ami, vous jugerez si la réponse que je viens d'écrire à M. de Pont-Brillant est convenable.

Et Frédérik (sans parler de l'entretien de la douairière et de Zerbinette surpris par lui... il aurait cru outrager sa mère), instruisit la jeune femme et David de tout ce qui s'était passé dans la funeste journée à laquelle le marquis faisait allusion... comment celui-ci, ayant refusé de se battre au milieu de l'obscurité avec un inconnu, et voulant se soustraire aux obsessions de Frédérik, l'avait renversé sous le poitrail de son cheval... comment alors Frédérik, dans le délire de sa rage, était allé s'embusquer près d'un endroit où devait passer le marquis, afin de le tuer.

Ce récit terminé, récit qui, sans justifier Frédérik, expliqua du moins à sa mère et à David, par quelle succession de sentiments et de faits il avait été amené à concevoir l'idée d'un horrible guet à pens, tentative du moins ignorée de M de Pont-Brillant, Frédérik dit à sa mère :

— Tiens... voici ma réponse à la lettre de M. de Pont-Brillant :

Marie Bastien lut ce qui suit :

« Monsieur,

» Je vous avais provoqué sans raison... j'en ai honte... Je vous ai sauvé la vie... j'en suis heureux... voilà tout le mystère.

» Votre très-humble serviteur,

» Frédérik Bastien. »

— Bien, mon enfant... dit vivement David... vous

avouez noblement une funeste pensée que vous avez rachetée au péril de votre vie...

— Quand je songe à cette réhabilitation et à tout ce qui vient de se passer... reprit Marie avec une profonde émotion... quand je me dis... que tout cela est votre ouvrage, monsieur David... et qu'il y a quinze jours à peine, mon fils se mourait... le cœur rongé de fiel...

— Et encore tu ne sais pas tout, dit Frédéric en interrompant sa mère... non, tu ne sais pas encore tout ce que tu dois à ce bon génie... qui est venu changer nos chagrins en bonheur.

— Que dis-tu, mon enfant?...

— Frédérik... ajouta David d'un ton de reproche, car il pressentait la pensée du fils de madame Bastien.

— Mon ami... c'est aujourd'hui le jour des aveux complets... et d'ailleurs je vois ma mère si heureuse... que... puis s'interrompant, n'est-ce pas, mère, que tu es heureuse?

Marie répondit en embrassant son fils avec ivresse.

— Vous voyez bien, mon ami... ma mère est si heureuse... qu'un danger passé... ne peut plus lui causer du chagrin... surtout... lorsqu'elle aura une raison de plus... de vous aimer, de vous bénir.

— Frédérik... encore une fois je vous conjure...

— Mon ami... la seule raison qui jusqu'ici m'a fait cacher ce secret à ma mère... c'était la crainte de l'affliger.

— De grâce... cher enfant... explique-toi... s'écria Marie.

— Eh bien! mère... ce n'était pas un rêve... que ces adieux nocturnes... tu sais?...

— Comment... pendant cette nuit funeste... tu es venu.

— Te dire adieu...

— Mon Dieu!... et où voulais-tu donc aller?

— Je voulais aller me tuer...

Marie poussa un cri d'effroi et devint toute pâle.

— Frédérik, dit David, vous voyez... quelle imprudence!...

— Non, non, monsieur David, reprit la jeune femme en tâchant de sourire, c'est moi qui suis d'une faiblesse ridicule... Est-ce que mon fils n'est pas là... dans mes bras... sur mon cœur?...

Et en disant ces mots, Marie serrait en effet entre ses bras son fils, assis auprès d'elle sur la causeuse; puis, le baisant au front, elle ajouta d'une voix palpitante :

— Oh! je te tiens... Maintenant je n'ai plus peur, je peux tout entendre...

— Eh bien! mère... dévoré d'envie, poursuivi surtout par le remords qui s'était éveillé à ta voix... j'ai voulu me tuer... Je suis sorti avec M. David!... Je lui ai échappé. Il est parvenu à retrouver mes traces... J'avais couru du côté de la Loire... et lorsqu'il est arrivé...

— Ah! malheureux enfant! s'écria Marie, sans lui... tu périssais!...

— Oui... me voyant mourir... je t'avais appelée... toi, mère, comme on crie au secours... Il a entendu mes cris... s'est précipité dans la Loire... et...

Frédérik fut interrompu par Marguerite.

La vieille servante, cette fois, ne se présenta pas souriante et triomphante, mais craintive, alarmée, en disant tout bas à sa maitresse, comme si elle lui eût annoncé une nouvelle fatale :

— Madame... Madame... VOILA MONSIEUR.

IX

Ces mots de Marguerite :

Voilà, monsieur.

Annonçant l'arrivée de Jacques Bastien, au moment même où Marie apprenait qu'elle devait à David et la guérison morale et la vie de son fils, causèrent à la jeune femme une telle stupeur, qu'elle resta muette, immobile et comme frappée d'un coup inattendu, car les divers incidents de la matinée lui avaient fait oublier la lettre de son mari.

Frédérik, de son côté, ressentit une triste surprise; grâce à la réserve de sa mère, il ignorait jusqu'à quel point la conduite de son père envers elle avait toujours été injuste et dure; mais certaines scènes domestiques dans lesquelles la brutalité naturelle de Jacques Bastien s'était souvent manifestée, la rudesse inintelligente avec laquelle il exerçait son autorité paternelle, lors de ses rares apparitions à la ferme, tout avait concouru à rendre les relations du père et du fils d'une extrême froideur.

David voyait aussi l'arrivée de M. Bastien avec une profonde appréhension; quoique bien décidé à faire à cet homme toutes les concessions possibles, à s'annihiler devant lui afin de mériter son indifférence, il lui était pénible de penser que la continuité de ses relations avec Frédérik et sa mère dé-

pendait absolument d'un caprice de Jacques Bastien.

Marguerite précédait de si peu son maître, que David, Marie et son fils étaient encore sous le coup de leur étonnement et de leurs pénibles réflexions lorsque Jacques Bastien entra dans la salle d'étude, accompagné de son compère Bridou, huissier à Pont-Brillant.

Jacques Bastien, nous l'avons dit, était un Hercule obèse; sa grosse tête, couverte d'une forêt de cheveux crépus d'un blond roux, était à peine séparée de ses puissantes épaules par un cou de taureau; il avait le visage large, vivement coloré et presque imberbe, comme beaucoup de gens d'une nature athlétique; le nez gros, la bouche lippue, l'œil à la fois rusé, sournois et méchant. La blouse bleue qu'il avait, selon sa coutume, par-dessus sa redingote, dessinait la proéminence de son ventre de Falstaff; il portait une casquette de poils de renard à oreillères, un pantalon de velours flottant et des bottes ferrées qu'il n'avait pas fait décrotter depuis plusieurs jours; de l'une de ses mains énormes et courtes, plus larges que longues, il tenait un bâton de houx relié à son poignet par une gance de cuir gras; faut-il tout dire : cette espèce de mastodonte, à dix pas, sentait le bouc.

Son compère Bridou, aussi vêtu d'une blouse pardessus son vieil habit noir, et coiffé d'un chapeau rond, était un petit homme à bésicles, grêle, criblé de taches de rousseur, au regard matois, à la bouche pincée, aux pommettes saillantes; on eût dit un furet portant lunettes.

A la vue de Jacques Bastien, David frémit de douleur et d'effroi, en songeant que la vie de Marie était à jamais enchaînée à celle de cet homme qui d'un jour

à l'autre pouvait n'avoir même plus la générosité de l'absence...

Jacques Bastien et Bridou entrèrent dans la salle d'étude sans saluer; les premiers mots que le maître du logis, le sourcil froncé, l'accent rude et courroucé, adressa à sa femme qui se leva pour le recevoir, furent ceux-ci :

—Qui a donc osé donner l'ordre d'exploiter ma sapinière?

-- Quelle sapinière, monsieur? demanda Marie, sans trop savoir ce qu'elle disait, tant elle était bouleversée par l'arrivée de son mari.

—Comment! quelle sapinière? reprit Jacques Bastien; mais ma sapinière de la route... Est-ce que je parle turc? En passant, je viens de voir qu'on avait abattu, plus d'un millier de sapins de bordure... les plus beaux!.. Je vous demande qui s'est permis de les vendre sans mon ordre?

—On ne les a pas vendus, monsieur, répondit Marie en reprenant son sang-froid.

—Si on ne les a pas vendus... Pourquoi les a-t-on abattus alors ?... Qui les a fait abattre?

—Moi, monsieur.

—Vous!...

Et Jacques Bastien, stupéfait, garda un moment le silence, puis il reprit :

— Ah! c'est vous... Voilà du nouveau, par exemple... C'est un peu fort de café; qu'en dis-tu, compère Bridou?

— Dame!... Jacques... il faut voir...

— C'est ce que je vas faire... et pour quel besoin d'argent madame a-t-elle fait abattre mille de mes plus beaux sapins, s'il vous plaît?

— Monsieur... il vaudrait mieux, je crois, parler d'affaires lorsque nous serons seuls... Vous ne vous êtes pas sans doute aperçu que M. David... le nouveau précepteur de mon fils... était là?

Et madame Bastien d'un regard montra David qui s'était tenu à l'écart.

Jacques Bastien se retourna brusquement, et, après avoir toisé David qui s'inclina devant lui, il dit rudement :

— Monsieur... j'ai à parler à ma femme.

David salua, sortit, et Frédérik le suivit, outré de la réception que l'on faisait à son ami.

— Allons, madame... reprit Jacques Bastien... voilà le *cracheur de latin* parti... allez-vous me répondre, à la fin?...

— Quand nous serons seuls, monsieur.

— Si c'est moi qui gêne... dit Bridou en faisant un pas vers la porte... je vais filer.

— Ah çà! Bridou, est-ce que tu te moques du monde! veux-tu bien rester là! s'écria Jacques.

Puis se tournant vers Marie :

— Mon compère connaît mes affaires comme moi; or, nous parlons affaires, madame... car un mille de sapins de bordure, c'est une affaire, et une grosse... Bridou restera donc.

— Soit, monsieur... alors je vous dirai devant M. Bridou que j'ai cru devoir abattre vos sapins afin de les donner aux malheureuses gens du Val, pour les aider à rétablir leurs demeures à demi détruites par l'inondation.

Au point de vue de Jacques, la chose était si énorme, qu'elle devenait pour lui incompréhensible, aussi dit-il naïvement à l'huissier :

— Comprends-tu, toi?

— Mais dame... oui... répondit Bridou d'un air de méchante bonhomie : madame ton épouse a fait cadeau de tes sapins aux inondés... Pas vrai, madame?... c'est ça?

— Oui, monsieur.

Bastien, suffoqué par la surprise et par la colère, ne put d'abord que balbutier en regardant sa femme d'un œil furieux :

— Vous... avez... osé... comment! Vous...

Puis frappant du pied avec rage, il fit un pas vers sa femme en crispant ses gros poings d'un air si menaçant, que l'huissier se jeta au-devant de lui en s'écriant :

— Allons, Jacques... que diable!... tu n'en mourras pas, mon vieux... c'est un cadeau de deux mille francs environ que madame ton épouse a fait aux inondés.

— Et vous croyez que ça va se passer comme cela, reprit Jacques en tâchant de se contenir, mais vous êtes donc devenue folle à lier?... Ce carnage de ma sapinière devait me sauter aux yeux en arrivant... vous avez donc oublié ça, hein?...

— Vous eussiez été ici, monsieur, répondit doucement Marie, de crainte d'irriter encore Bastien, comme moi, vous eussiez été témoin de cet horrible désastre, et des maux qu'il a causés, que vous auriez fait ce que j'ai fait... je n'en doute pas.

— Moi!... tonnerre de Dieu!.. quand j'ai déjà une partie de mes meilleures terres ensablées?...

— Mon Dieu... Monsieur, il vous reste bien assez de terres et de bois... tandis que les malheureux que nous avons secourus étaient sans pain et sans abri.

— Ah çà! mais c'est donc mon état à moi de donner

du pain et des abris à ceux qui n'en ont pas?... s'écria Bastien, exaspéré. Ma parole d'honneur, c'est à devenir chèvre... Tu l'entends, Bridou?

— Tu sais bien, mon vieux, que les dames ne comprennent rien aux affaires, et qu'il vaut mieux qu'elles ne s'en mêlent point... Eh... eh... eh... surtout des coupes de bois... répondit l'huissier avec un ricanement mielleux.

— Mais est-ce que je lui ai dit de s'en mêler, moi?... reprit Jacques Bastien, dont la fureur s'exalta de nouveau; est-ce que je pouvais seulement supposer qu'elle aurait jamais l'audace de... Mais non, non... il y a quelque chose là-dessous, il faut qu'elle ait la tête tournée... Ah! tonnerre de Dieu!... j'arrive à temps. D'après cet échantillon-là, il paraît qu'il a dû se passer de drôles de choses ici pendant mon absence... Allons, allons... j'aurai de la besogne... heureusement, je suis bon là... et j'ai la *poigne* solide...

Marie, jetant sur Jacques un regard d'une douceur suppliante, lui dit :

— Je ne puis regretter ce que j'ai fait, monsieur... seulement, ce que je regrette, c'est qu'une mesure qui me semblait devoir mériter votre approbation, vous cause une vive contrariété. Du reste, ajouta la jeune femme en tâchant de sourire, je suis certaine que vous oublierez cette contrariété... en apprenant avec quel courage Frédérik s'est conduit lors de l'inondation... Il a, au risque de sa vie, sauvé Jean-François, sa femme et ses enfants d'une mort certaine... Deux autres familles du Val ont été aussi...

— Eh! tonnerre de Dieu! c'est justement parce qu'il avait payé de sa personne, que vous n'aviez pas besoin, vous, de faire la généreuse à mes dépens et de

payer de ma bourse, s'écria le butor, en interrompant sa femme.

—Comment! reprit Marie, confondue de ce reproche, vous saviez que Frédérik...

—Avait été, comme tant d'autres, en bateau au secours des inondés... Parbleu! on me l'a assez rabâché à Pont-Brillant... Voilà-t-il pas une belle affaire?... Qu'est-ce qui le forçait de faire cela?.. S'il l'a fait, c'est que ça lui a convenu; eh bien! tant mieux pour lui... d'ailleurs, les papiers publics sont pleins de ces traits-là... Et encore... si le nom de mon fils avait au moins été mis dans le journal .. à la bonne heure... ça m'aurait flatté...

—Il aurait peut-être eu la croix d'honneur, ajouta l'huissier d'un air narquois et sournois.

—Du reste, nous avons à en causer, de monsieur mon fils... et sérieusement... reprit Jacques Bastien. Mon compère Bridou vient aussi pour ça...

—Je ne vous comprends pas, dit Marie en balbutiant. Quel rapport M. Bridou peut-il avoir avec Frédérik?

— Vous le saurez car nous aurons demain à causer aussi de vous... et beaucoup... N'allez pas croire, voyez-vous, que l'affaire de mon millier de sapins passera comme une lettre à la poste. Mais voilà six heures... qu'on nous fasse dîner...

Et il sonna.

A ces mots, la jeune femme songea à l'argenterie portée à la ville et vendue en l'absence et à l'insu de son mari...

Seule avec Jacques, Marie eût souffert, avec sa résignation accoutumée, la colère, les injures, les menaces de cet homme; mais en songeant aux emporte-

mens auxquels il pouvait se livrer devant son fils et devant David... elle était avec raison effrayée des conséquences possibles d'une pareille scène.

Jacques Bastien reprit :

—Avez-vous fait faire bon feu dans la chambre de Bridou?.. Je vous ai écrit qu'il passait plusieurs jours ici.

—Je croyais que vous partageriez votre chambre avec M. Bridou? reprit madame Bastien... Sans cela je ne vois pas où loger monsieur.

—Comment! et la chambre d'en haut?

—Mais c'est là que loge le précepteur de mon fils.

—Vous êtes encore bonne là, vous, avec votre précepteur!... Eh bien! il *décanillera*, donc! ce cracheur de latin... et voilà!

—Je serais désolé de gêner, dit l'huissier; je préférerais... repartir...

— Ah çà!... Bridou... décidément, nous allons nous fâcher, reprit Jacques; et s'adressant à sa femme d'un ton courroucé :

— Comment! je vous ai prévenue ce matin que Bridou passerait quelques jours ici, et rien n'est préparé?

— Encore une fois, monsieur, où voulez-vous que je loge le précepteur de mon fils, si M. Bridou occupe sa chambre?

— *Le précepteur de mon fils*... reprit Jacques en gonflant ses joues et haussant les épaules, vous n'avez que ça à la bouche... faites donc la duchesse... Eh bien! le précepteur de votre fils ira coucher avec André... il n'en mourra pas...

— Mais, en vérité... monsieur... dit Marie, vous ne pensez pas que...

— Ah çà! voyons... ne m'échauffez pas les oreilles, ou je m'en vas dire au cracheur de latin de filer à l'instant de ma maison et d'aller voir sur la route de Pont-Brillant si j'y suis... Je ne serai donc pas maître chez moi... à la fin!... tonnerre de Dieu!...

Marie frissonna... Elle savait M. Bastien capable de chasser brutalement ce précepteur... Elle se tut un instant... puis, réfléchissant à l'inépuisable dévouement de David, elle reprit, en tâchant de contenir ses larmes :

— Soit... monsieur... le précepteur partagera la chambre d'André.

— Vraiment? reprit Jacques d'un air ironique, c'est bien heureux...

— Et d'ailleurs, voyez-vous, madame, ajouta l'huissier d'un air doucereux, un précepteur, c'est comme qui dirait un peu plus qu'un domestique... pas davantage... car c'est une personne à gages... sans cela je ne me serais pas permis de le faire... *décaniller*, comme dit ce gros farceur de Jacques.

Marguerite vint, à ce moment, dire que le dîner était servi.

Bridou ôta sa blouse, passa la main dans ses cheveux jaunes, et offrit, d'un air coquet, son bras à madame Bastien, qui tremblait de tous ses membres.

Jacques Bastien jeta dans un coin son bâton de houx, garda sa blouse, et suivit sa femme et l'huissier dans la salle à manger.

X

Lorsque madame Bastien, son mari et l'huissier entrèrent dans la salle à manger, ils y trouvèrent David et Frédérik.

Celui-ci échangea un regard avec son précepteur, s'approcha de Jacques Bastien, et lui dit d'un ton respectueux :

— Bonjour, mon père... j'ai cru que vous vouliez rester seul avec ma mère, voilà pourquoi je me suis retiré, dès votre arrivée.

—Il paraît que vos vapeurs sont passées, dit Bastien à son fils, d'un ton sardonique, et que vous n'avez plus besoin de voyage d'agrément? C'est dommage... car je vous en mitonne, moi... de l'agrément.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, mon père...

Au lieu de répondre à son fils, Bastien, toujours debout, s'occupait de compter les assiettes placées sur la table; il en vit cinq, et dit rudement à sa femme :

—Pourquoi cinq couverts?

—Mais... monsieur, répondit Marie, parce que nous sommes cinq.

—Comment, cinq!... moi, Bridou, vous et votre fils, ça fait cinq?

— Vous oubliez M. David, dit Marie.

Jacques s'adressant alors au précepteur :

— Monsieur, je ne sais pas à quelles conditions ma femme vous a engagé... Quant à moi, qui suis le

maître ici, je n'aime pas à avoir d'étrangers à ma table... Voilà mon caractère...

A cette nouvelle grossièreté, le calme de David ne se démentit pas; le sentiment de l'injure lui fit monter au front une rougeur involontaire, mais il s'inclina sans mot dire, et fit un pas vers la porte.

Frédérik, les traits colorés par l'indignation et par la douleur que lui causait ce nouvel outrage fait au caractère et à la dignité de David, s'apprêtait à le suivre; mais, à un coup d'œil suppliant de son ami, il s'arrêta.

A ce moment, Marie dit au précepteur :

— Monsieur David... M. Bastien ayant disposé de votre chanbre pendant quelques jours, voudrez-vous bien consentir à ce que l'on vous dresse un lit dans la chambre du vieil André... nous n'avons malheureusement pas d'autre logement...

— Rien de plus simple, madame, répondit David en souriant; j'ai l'honneur d'être un peu de la maison... c'est donc à moi de céder à un étranger la chambre que j'occupe...

David, s'inclinant de nouveau, quitta la salle à manger.

Après le départ du précepteur, Jacques Bastien, n'ayant aucunement conscience de sa grossièreté, se mit à table, car il avait grand'faim, malgré la sourde colère qu'il ressentait contre sa femme et contre son fils.

On prit place : Jacques Bastien avait à sa droite Bridou, à sa gauche Frédérik, et en face de lui Marie.

Les angoisses de la jeune femmes ne faisaient que changer de sujet d'une seconde à l'autre... Jacques allait s'apercevoir de la disparition de l'argenterie...

Un nouvel incident suspendit encore cette révélation...

Jacques Bastien, enlevant le couvercle de la soupière, dilatait d'avance ses larges narines, afin d'aspirer l'arome de la soupe aux choux qu'il avait demandée... mais voyant son attente trompée, il s'écria furieux, en s'adressant à sa femme :

— Comment!... pas de soupe aux choux?... et je vous avais écrit que j'en voulais manger... Il n'y a peut-être pas de gigot à l'ail non plus?

— Je ne sais... monsier, j'ai oublié de...

— Tonnerre de Dieu de femme! . Allez ! s'écria Jacques furieux, en jetant si violemment sur la table le couvercle de la soupière, qu'il se brisa.

A la brutale exclamation de son père, Frédérik trahit son indignation par un brusque mouvement...

Aussitôt Marie, prenant sous la table la main de son fils, placé à côté d'elle... la lui serra d'une manière si expressive, qu'il se contint; mais son vif ressentiment n'avait pas échappé à Jacques; celui-ci, après un long coup d'œil jeté silencieusement sur son fils, dit à Bridou :

— Allons, mon compère... il faut nous contenter de ce s.... potage-lavasse.

— La fortune du pot... mon vieux dit l huissier, la fortune du pot... eh! eh! on connaît ça ..

— Voyons, reprit Jacques... disons au moins notre *benedicite* avant de manger.

Et il versa un rouge-bord à Bridou, après quoi il vida presque le restant de la bouteille dans un verre énorme, dont il se servait d'ordinaire et qui tenait une pinte.

L'Hercule obèse avala d'un trait cette rasade; puis se disposant à servir la soupe, il mit la main sur une cuiller de fer fort bien étamée et brillante de propreté.

— Pourquoi, diable, a-t-on mis là cette cuiller à pot?.. dit-il à Marie.

— Monsieur, je ne sais... répondit la jeune femme en baissant les yeux et en balbutiant. Je...

— Pourquoi ne pas mettre sur la table ma grande cuiller d'argent, comme d'habitude? demanda Jacques, est-ce parce que mon compère Bridou vient dîner ici?

S'adressant alors à son fils, il lui dit brusquement :

— Prenez la cuiller d'argent dans le buffet.

— C'est inutile, mon père, dit résolûment Frédérik, voyant l'angoisse de sa mère et voulant détourner sur lui le courroux de son père... La grande cuiller d'argent n'est pas à la maison, non plus que les autres couverts.

— Hein! fit Jacques avec stupeur.

Mais n'en croyant pas ses oreilles, il saisit le couvert placé à côté de lui, y jeta les yeux, et convaincu de la vérité des paroles de son fils, il resta une minute hébété par l'ébahissement.

Frédérik et sa mère échangèrent un regard à cet instant de crise.

Le jeune homme, fidèle à sa pensée d'attirer sur lui seul le courroux de son père, reprit résolûment :

— C'est moi, mon père... qui, sans prévenir ma mère... ai vendu l'argenterie... pour...

— Monsieur... s'écria Marie, en s'adressant à Jacques, ne croyez pas... Frédérik... c'est moi... moi seule... qui... Eh bien! oui, c'est moi qui ai fait vendre l'argenterie...

Malgré cet aveu de sa femme, Jacques Bastien ne pouvait encore croire à ce qu'il entendait, tant la chose lui paraissait exorbitante, impossible.

Bridou lui-même partageait sincèrement cette fois la stupéfaction de son ami; aussi l'huissier rompit le premier le silence, en disant à Jacques :

— Hum... hum... mon vieux... ceci est une autre affaire que la vente de ta sapinière.

La jeune femme s'attendait à une explosion terrible de la part de son mari...

Il n'en fut rien.

Jacques resta muet, immobile, et réfléchit assez longtemps... Sa large face s'empourpra davantage que de coutume... Il but coup sur coup deux grands verres de vin, s'accouda sur la table, appuya son menton dans la paume de sa main gauche, dont les doigts crispés *tambourinaient* convulsivement, sur sa large joue...

Attachant alors sur sa femme ses deux petits yeux gris qui brillaient sous ses sourcils froncés par un plissement sinistre, Jacques reprit avec un calme apparent :

— Vous disiez donc que l'argenterie?...

— Monsieur...

— Voyons... parlez... Vous voyez bien que je suis tranquille...

Frédérik, par un mouvement instinctif, se leva et alla se mettre debout, à côté de sa mère, comme pour la protéger; car la *tranquillité* de son père l'effrayait.

— Mon enfant... rassieds-toi, dit Marie à son fils d'une voix douce et tendre.

Frédérik revint s'asseoir à sa place.

Ce nouveau mouvement de Frédérik avait été observé par M. Bastien, qui se contenta de redire à sa femme, sans changer d'attitude, et en *tambourinant* toujours convulsivement du bout de ses gros doigts sur sa joue gauche :

— Vous disiez donc, madame, que l'argenterie... que MON argenterie?...

— Eh bien! monsieur, reprit Marie d'une voix ferme, votre argenterie... je l'ai vendue.

— Vous l'avez vendue?...

— Oui, monsieur.

— Et... à qui?

— A un orfévre de Pont-Brillant

— Qui se nomme?

— Je l'ignore, monsieur.

— Vraiment?

— Ce n'est pas moi qui ai été vendre cette argenterie, monsieur.

— Et qui donc?

— Peu importe, monsieur... elle est vendue...

— C'est juste, répondit Bastien en vidant de nouveau son verre, et pourquoi l'avez-vous vendue, s'il vous plaît... cette argenterie... qui m'appartenait à moi seul?

— Mon ami, dit tout bas Bridou à Jacques, tu me fais peur... fâche-toi... crie... tempête... rugis... j'aime mieux ça que de te voir si calme... ton front est blanc comme la nappe et plein de sueur...

Bastien ne répondit pas à son ami, et reprit :

— Vous avez, madame, vendu mon argenterie pour acheter, quoi?

— Je vous avais supplié, monsieur, de m'envoyer quelque argent, afin de venir au secours des victimes de l'inondation.

— L'inondation, dit Jacques avec un éclat de rire sardonique; elle a un fameux dos... l'inondation!!...

— Je n'ajouterai plus un mot à ce sujet, répondit Marie d'un ton digne et ferme.

Un assez long silence suivit cet entretien.

Évidemment, Jacques faisait un effort surhumain pour contraindre la violence de ses sentiments...

Il fut même obligé de se lever de table et d'aller à la fenêtre qu'il ouvrit, malgré la rigueur du froid, afin de rafraîchir son front; car de méchants desseins bouillonnaient dans la tête de cet homme, mais il voulait encore les tenir cachés.

En reprenant sa place à table, Jacques jeta sur Marie un regard étrange, sinistre, et lui dit avec un accent de satisfaction cruelle :

— Si vous saviez comme ça me va, que vous ayez vendu mon argenterie... c'est un vrai service que vous m'avez rendu...

Quoique l'ambiguïté de ces paroles causât quelque inquiétude à Marie, et qu'elle fût alarmée du calme incompréhensible de Jacques, elle éprouva un allégement momentané ; elle avait craint d'abord que M. Bastien, cédant au brutal emportement de son caractère, ne s'oubliât jusqu'à en venir aux injures, aux menaces en présence de son fils, et que celui-ci ne s'interposât violemment entre sa mère et son père.

Sans adresser davantage la parole à sa femme, Jacques but un verre de vin, et dit à son compère :

— Allons, vieux, nous allons manger la *pâtée* froide avec des couverts en fer battu... c'est la fortune du pot, comme tu dis.

— Jacques, dit l'huissier de plus en plus effrayé du calme de Bastien... je t'assure que je n'ai guère faim.

— Moi, je dévore... dit Jacques avec un ricanement sardonique, c'est tout simple... la joie double toujours mon appétit... Aussi, dans ce moment, j'ai une faim de vautour.

— La joie... la joie... dit l'huissier en hochant la tête, tu n'as pas l'air joyeux du tout.

Et Bridou ajouta, en s'adressant à Marie, comme pour la rassurer, car, malgré sa sécheresse de cœur, il se sentait presque ému de compassion :

—C'est égal, allez, madame, le brave Jacques fait de temps en temps les gros yeux et les grosses dents... mais au fond... il est...

—Bon homme, ajouta Bastien en se versant à boire... si bonhomme qu'il en est bête. C'est égal, vois-tu... mon vieux Bridou.., je ne donnerais pas ma soirée pour *cinquante mille francs*... je viens de réaliser un bénéfice magnifique...

Jacques Bastien ne plaisantait jamais sur les questions d'argent, et ces mots : *Je ne donnerais pas ma soirée pour cinquante mille francs,* il les prononça avec un tel accent de certitude et de contentement, que non-seulement l'huissier crut aux mystérieuses paroles de Jacques, mais que madame Bastien y crut aussi et sentit augmenter sa secrète épouvante.

En effet, le calme affecté de son mari qui, chose bizarre, presque effrayante, pâlissait à mesure qu'il buvait davantage, son sourire sardonique, ses yeux brillants d'une sorte de joie funeste, lorsque de temps à autre il regardait Frédérik et sa mère, portaient à son comble l'angoisse de la jeune femme... Aussi, vers la fin du repas, dit-elle à Jacques, après avoir fait signe à Frédérik de la suivre :

—Monsieur... Je me sens fatiguée, un peu souffrante... je vous demande la permission de me retirer... avec mon fils...

—A votre aise, répondit Jacques avec un rire épais et déjà assez aviné, à votre aise... quand il y a de la

gêne, il n'y a pas de plaisir... Ne vous gênez pas... je ne me gênerai pas non plus... moi... soyez tranquille... *patience...*

A ces paroles ambiguës comme les premières, qui cachaient, sans doute, quelque mauvaise arrière-pensée, Marie, n'ayant rien à répondre, se leva, tandis que Frédérik, obéissant à un regard de sa mère, s'approcha de Jacques, et lui dit respectueusement :

—Bonsoir, mon père...

Jacques se retourna vers Bridou, ne répondit pas à son fils, et dit à l'huissier, en toisant Frédérik d'un coup d'œil ironique :

—Comment le trouves-tu?

—Fort joli garçon, ma foi...

—Dix-sept ans bientôt... ajouta Jacques.

—*C'est le bel âge pour nous...* ajouta l'huissier, en échangeant un regard d'intelligence avec Jacques, qui dit rudement à son fils :

—Bonsoir...

Marie et Frédérik se retirèrent, laissant à table Jacques Bastien et son compère Bridou.

XI

Lorsque madame Bastien et Frédérik, sortant de la salle à manger, passèrent devant la salle d'étude, ils y virent David qui, debout à la porte, épiait leur sortie

Marie lui tendit vivement la main et dit, en faisant allusion aux deux outrages que le précepteur venait de courageusement subir :

— Tous les dévouements... vous les aurez donc pour nous?...

Un assez grand bruit de chaises et quelques éclats de voix qu'on entendit du côté de la salle à manger, firent croire à la jeune femme que son mari et l'huissier sortaient de table; elle se dirigea rapidement vers son appartement avec Frédérik, après avoir dit à David d'un air navré :

— A demain matin, monsieur David, je suis dans une inquiétude mortelle...

— A demain, mon ami... dit à son tour tristement Frédérik à David, en passant devant lui.

Puis Marie et son fils entrèrent dans leur appartement, pendant que David gagnait la mansarde qu'il devait partager avec André.

A peine entré dans la chambre de sa mère, Frédérik se jeta dans ses bras en s'écriant avec amertume :

— Oh! ma mère... nous étions si heureux avant l'arrivée de...

— Pas un mot de plus, mon enfant... il s'agit de ton père, dit Marie en interrompant son fils, embrasse-moi plus tendrement encore que de coutume... tu as besoin de cela... moi aussi... mais... pas de récrimination... contre ton père.

— Mon Dieu... mère... tu n'as pas entendu ce qu'a répondu M. Bridou?...

— Lorsque ton père lui a dit : *Frédérik a bientôt dix-sept ans?...*

— Oui... et cet homme a répondu à mon père : *Pour nous c'est le bon âge.*

— J'avais, comme toi, remarqué ces paroles, mon enfant...

—*Pour nous... c'est le bon âge?...* qu'est-ce que cela peut vouloir dire, mère?

— Je ne sais... répondit la jeune femme afin de rassurer et de calmer son fils, peut-être attachons-nous à ces paroles plus d'importance qu'elles n'en méritent.

Après un moment de silence, Frédérik dit à Marie d'une voix altérée :

— Ecoute, mère... ainsi que tu le désires... j'aurai toujours pour mon père le respect... qu'il mérite... et que je lui dois... mais, je te le dis franchement... vois-tu?... si mon père songeait jamais à me séparer de toi et de M. David...

— Frédéric!... s'écria la jeune femme, alarmée de l'énergique résolution qu'elle lisait sur les traits de son fils, pourquoi supposer ce qui est impossible... nous séparer!... te retirer des mains de M. David... et cela au moment même... où?... mais non, encore une fois, ton père a trop de raison, trop de bon sens, pour concevoir une pareille idée...

— Que le ciel t'entende, ma mère..... car, je te le jure... et tu sais si ma volonté est ferme... aucune puissance humaine ne me séparera de toi ni de M. David... et cela je le dirais hardiment à mon père. Qu'il respecte notre tendresse, nos liens indissolubles... je le bénirai..... mais s'il osait porter la main sur notre bonheur...

— Mon fils...

— Eh! ma mère... notre bonheur, c'est ta vie... et ta vie... je la défendrais contre mon père lui-même... entends-tu?

—Mon Dieu!... mon Dieu!... Frédérik... je t'en prie...

— Oh! qu'il prenne garde... qu'il prenne garde!... deux ou trois fois ce soir,.. tout mon sang s'est soulevé...

—Tiens, Frédérik... ne parle pas ainsi... tu me rendrais folle... Pourquoi donc, mon Dieu! prévoir des choses si pénibles... ou plutôt impossibles?... c'est vouloir s'épouvanter, se désespérer...

— Soit... ma mère... attendons... mais crois-moi... le calme effrayant de mon père, lorsqu'il a appris la vente de l'argenterie, cache quelque chose... Nous nous attendions à le voir bondir de colère... il est resté impassible... mais il est devenu pâle... et je ne l'avais jamais vu pâlir... mère... dit Frédérik en se rapprochant de la jeune femme avec une expression de tendresse et d'alarme. Mère... j'ai froid au cœur... un malheur nous menace...

— Frédérik, reprit la jeune femme d'un ton de reproche navrant, tu me fais un mal affreux... et, après tout, je ne veux pas m'effrayer ainsi... ton père a sa volonté... soit...

— Et moi aussi... mère... j'aurai la mienne...

— Mais... pourquoi donc toujours supposer à ton père des intentions qu'il n'a pas... sans doute... des intentions qu'il ne peut pas avoir; crois-moi, cher enfant, malgré sa rudesse... il t'aime... pourquoi voudrait-il te chagriner? pourquoi nous séparer, et ruiner ainsi les plus certaines espérances qu'une mère ait jamais eues pour l'avenir de son fils?.... Tiens, je suis sûre que notre ami, M. David, ne tiendrait pas un autre langage que le mien... Allons, calme-toi, rassure-toi... nous aurons peut-être à traverser encore quelques jours d'épreuves... mais nous en avons déjà subi de si cruelles, que celles-là ne seront rien pour nous.

Frédérik secoua mélancoliquement la tête, embrassa sa mère avec un redoublement de tendresse, et rentra chez lui.

Madame Bastien sonna Marguerite.

La vieille suivante parut bientôt.

— Marguerite, lui dit la jeune femme, est-ce que M. Bastien est encore à table?

— Malheureusement, oui... madame.

— Malheureusement!...

— Dame... c'est que je n'ai jamais vu monsieur avec une figure si méchante... Il boit... il boit, que c'en est effrayant... et, malgré cela, il est tout pâle... il vient de me demander une bouteille d'eau-de-vie... et...

— Il suffit... Marguerite, dit Marie en interrompant sa servante, vous avez fait dresser un lit dans la chambre d'André pour M. David?

— Oui, madame... M. David vient d'y monter; mais le vieil André a dit qu'il coucherait plutôt dans l'écurie que d'oser rester dans sa chambre avec M. David... D'ailleurs, André n'aura guère le temps de dormir cette nuit.

— Pourquoi cela?

— Monsieur m'a dit d'ordonner à André d'atteler le cheval pour trois heures du matin...

— Comment?...M. Bastien partirait au milieu de la nuit...

—Monsieur a dit que la lune se levait à deux heures et demie, et qu'il voulait être à Blemur avec M. Bridou à la pointe du jour, pour pouvoir être de retour ici demain au soir.

— C'est différent... Allons! bonsoir, Marguerite.

— Madame...

— Que voulez-vous?

— Mon Dieu!... madame... je ne sais pas si j'oserai...

— Voyons, Marguerite... qu'y a-t-il?

— Madame m'a interrompue tout à l'heure, lorsque je parlais de monsieur... et pourtant, j'avais à dire quelque chose... quelque chose...

Et la servante s'arrêta, regardant sa maîtresse d'un air si inquiet, si triste, que la jeune femme reprit :

— Mon Dieu! qu'avez-vous, Marguerite? vous m'effrayez.

— Eh bien! madame... lorsque je suis entrée dans la salle à manger pour donner à monsieur la bouteille d'eau-de-vie qu'il demandait, M. Bridou lui disait, en le regardant d'un air à la fois surpris et alarmé : *Jacques, tu ne feras pas cela...* Monsieur, me voyant entrer, n'a rien répondu, et a fait signe à M. Bridou de se taire; mais, lorsque je suis sortie... j'ai... madame m'excusera peut-être à cause de l'intention...

— Achevez, Marguerite...

— Je suis sortie de la salle à manger; mais je suis restée un petit moment à écouter derrière la porte... et j'ai entendu M. Bridou dire à monsieur : *Encore une fois, Jacques, tu ne feras pas cela...* Alors monsieur a répondu : *Tu le verras...* Je n'ai pas osé écouter davantage, et...

— Vous avez eu raison, Marguerite... c'était déjà trop d'une indiscrétion... que votre attachement pour moi peut seul excuser...

— Comment!... cela n'effraye pas madame... que monsieur ait dit?...

— Rien ne prouve, ma chère Marguerite, que les paroles de M. Bastien se rapportent à moi... vous vous êtes, je crois, alarmée à tort.

— Dieu le veuille, madame.

— Allez voir, je vous prie, si M. Bastien et M. Bridou sont encore à table. S'ils l'ont quittée, vous pour-

rez vous coucher, je n'ai plus besoin de vous.

Marguerite revint quelques moments après, et dit à sa maîtresse :

— Je viens de donner de la lumière à monsieur et à M. Bridou, madame... ils se sont souhaité une bonne nuit... et... mais tenez, madame, dit Marguerite en s'interrompant, entendez-vous? voilà M. Bridou qui monte en haut.

En effet, les pas du compère de Bastien se firent entendre dans le petit escalier de bois qui conduisait à la chambre naguère occupée par David.

— M. Bastien est-il rentré chez lui? demanda Marie à sa servante.

— Je puis voir du dehors s'il y a de la lumière chez monsieur, répondit Marguerite.

La servante sortit de nouveau, revint quelques instants après, et dit à sa maîtresse, en frissonnant de froid :

— Monsieur est rentré chez lui, madame; on voit la lumière à travers les persiennes... Mon Dieu!... quel froid noir... il neige à gros flocons, et moi qui ai oublié de vous faire du feu ici, madame. Vous voulez veiller, peut-être...

— Non, Marguerite... merci; je vais me coucher tout de suite...

Marie ajouta, après un moment de réflexion :

— Les volets de ma chambre sont fermés, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Ceux de la chambre de mon fils le sont aussi?

— Oui, madame.

— Bonsoir, Marguerite... vous entrerez chez moi demain matin, au point du jour.

— Madame n'a besoin de rien?

— Non, merci.

— Bonsoir, madame.

Marguerite sortit.

Marie verrouilla sa porte, alla s'assurer que les volets de sa chambre étaient fermés, et se déshabilla lentement, en proie à une poignante anxiété, songeant aux divers événements de la soirée, aux mots mystérieux dits par l'huissier Bridou au sujet de Frédérik, et surtout à ces paroles échangées entre Jacques et son ami, paroles surprises par Marguerite :

— *Jacques, tu ne feras pas cela.*

— *Tu verras.*

La jeune femme, enveloppée de son peignoir de nuit, se préparait comme d'habitude à aller embrasser son fils avant de se mettre au lit, lorsqu'elle entendit marcher pesamment dans le corridor sur lequel s'ouvrait son appartement.

Nul doute, c'était le pas de Jacques Bastien.

Marie prêta l'oreille.

Les pas s'arrêtèrent.

Bientôt succéda, au retentissement de cette marche pesante, le bruit du tâtonnement de deux mains qui, en dehors et le long de la porte, cherchaient dans l'obscurité la serrure et la clé.

Jacques Bastien voulait entrer chez sa femme.

Celle-ci, se sachant enfermée, se rassura d'abord; mais bientôt, réfléchissant que si elle n'ouvrait pas à son mari, il pouvait, dans sa brutale violence... frapper bruyamment à sa porte, la briser peut-être, et, par cet esclandre, éveiller son fils... attirer David, et occasionner une collision dont les suites possibles faisaient frémir la malheureuse mère... elle allait se dé-

cider à ouvrir à son mari, lorsqu'elle songea que son fils était là, dans la chambre voisine... que peu de moments auparavant elle avait dû employer toute l'autorité de sa tendresse maternelle pour l'empêcher de se livrer à d'amères récriminations contre Jacques Bastien... Elle se rappela enfin ces mots de Frédérik, dont elle connaissait l'énergie et la résolution :

— *Attenter à notre bonheur, ce serait attenter à ta vie, ma mère... et ta vie, je la défendrais même contre mon père.*

Marie sentait qu'aucune puissance humaine, pas même la sienne, ne pourrait cette fois empêcher Frédérik d'intervenir dans le cas où Jacques Bastien, furieux, ivre peut-être, viendrait jusque chez elle l'accabler d'injures et de menaces...

L'alternative était terrible...

Ne pas ouvrir... c'était s'exposer à un scandale déplorable.

Ouvrir... c'était mettre face à face le père et le fils... le premier, ivre de colère et de vin... le second, exaspéré par sa folle tendresse pour sa mère.

Ces réflexions, rapides comme la pensée, Marie les terminait à peine, qu'elle entendit Jacques Bastien, qui avait enfin mis la main sur la clé, la faire tourner dans la serrure; mais, trouvant un obstacle intérieur, il secoua violemment la porte.

Marie prit un parti désespéré : elle courut à la porte, ôta le verrou, et, se tenant sur le seuil de sa chambre, comme pour en défendre l'entrée à Jacques Bastien, elle lui dit d'une voix basse et suppliante :

— Mon fils dort, monsieur... si vous avez à me parler, venez, je vous en conjure, dans la salle d'étude, et...

La malheureuse femme s'interrompit un moment...

Son courage faiblit, tant l'expression de la physionomie de Jacques lui parut redoutable.

La clarté de la lampe placée sur la cheminée de la chambre à coucher de Marie, donnait alors en plein sur la figure de M. Bastien et, ainsi vivement et durement éclairée, elle se détachait lumineuse sur les ténèbres du corridor.

Cet homme, à carrure d'Hercule, était d'une effrayante pâleur, causée par la réaction d'une colère longtemps contenue, et par les fumées de l'ivresse, car il était ivre à demi. Son épaisse et rude chevelure retombait sur son front bas, et cachait presque ses petits yeux gris et méchants.

Son cou de taureau était nu, et sa blouse entr'ouverte, ainsi que sa redingote et son gilet, laissait voir en partie sa poitrine puissante et velue.

A l'aspect de cet homme, Marie, nous l'avons dit, sentit un instant son courage faiblir...

Mais, réfléchissant bientôt que l'état de surexcitation dans lequel se trouvait M. Bastien devant le rendre plus emporté, plus intraitable encore que de coutume, il ne reculerait devant aucune violence, devant aucun éclat, et qu'alors l'intervention de David ou de Frédérik deviendrait malheureusement inévitable, la jeune femme, vaillante comme toujours, bénit le ciel de ce que son fils n'eût encore rien entendu, saisit la lampe, placée sur sa cheminée, revint auprès de son mari, toujours immobile auprès de la porte et lui dit à voix basse :

—Allons dans le salon d'étude, monsieur... je craindrais, je vous l'ai dit, d'éveiller mon fils.

M. Bastien parut se consulter avant de se rendre au désir de Marie.

— Au fait... j'aime mieux cela... allons... marchez devant...

Marie, précédant Jacques Bastien dans le corridor, entra bientôt dans la salle d'étude.

XII

Madame Bastien dont le cœur battait violemment, posa la lampe sur la cheminée de la salle d'étude, et dit à son mari :

— Que désirez-vous, monsieur?...

Jacques avait atteint ce degré d'ivresse qui n'est pas la déraison, qui laisse même l'esprit assez lucide, mais qui rend la volonté implacable; il ne répondit pas d'abord à la question de Marie, qui reprit :

— Veuillez, monsieur... je vous en prie, m'apprendre ce que vous désirez de moi?...

Jacques, les deux mains plongées dans les poches de sa blouse, se tenait debout devant sa femme; tantôt il fronçait les sourcils d'un air sinistre en la regardant, tantôt il souriait d'un air sardonique.

Enfin, s'adressant à Marie d'une voix lente et mal assurée, car la demi-ivresse où il était plongé empâtait déjà sa parole et l'obligeait à des pauses fréquentes.. il lui dit :

— Madame... il y a environ dix-sept ans et demi... que nous sommes mariés, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— A quoi m'avez-vous été bonne?

— Monsieur...

— Vous ne m'avez pas seulement servi de femme.

Marie, la joue colorée de honte et d'indignation fit un pas pour sortir.

Bastien lui barra le passage et s'écria en élevant la voix :

— Restez là!...

— Silence... Monsieur!

Dit la malheureuse femme dont les craintes se renouvelèrent, car David et Frédérik pouvaient être éveillés et attirés par le bruit d'une altercation.

Aussi, s'attendant à de nouveaux outrages et résignée d'avance à les subir, Marie dit à Jacques d'une voix tremblante :

— Par pitié... Monsieur... ne parlez pas si haut... l'on pourrait nous entendre... Je vous écouterai donc .. si pénible que semble devoir être pour moi cet entretien.

— Je vous disais donc que vous ne m'aviez été bonne à rien depuis que nous sommes mariés, une servante à vingt écus de gages aurait tenu ma maison mieux que vous et à moins de frais...

— Peut-être, monsieur, reprit Marie avec un sourire amer, cette servante n'eût pas, comme moi, élevé votre fils...

— A haïr son père?

— Monsieur!...

— Assez!... j'ai bien vu cela ce soir... Si vous ne l'aviez retenu, ce polisson-là... m'invectivait et se rangeait de votre bord... C'est tout simple... et il n'est pas le seul... Dès que j'arrive ici, chez moi, dans ma maison, chacun dit : voilà l'ennemi, voilà la bête noire, voilà l'ogre! Eh bien! va pour l'ogre, ça me chausse.

— Vous vous trompez, monsieur.. j'ai toujours

élevé votre fils dans les sentiments de respect qui vous sont dus... et, ce soir encore...

—Assez, s'écria l'Hercule en interrompant sa femme, et il poursuivit sa pensée avec la ténacité de l'ivrogne qui concentre sur une seule idée tout ce qui lui reste de lucidité dans l'esprit...

— Je vous disais donc, reprit-il, que, depuis notre mariage, vous ne m'avez servi à rien; vous avez fait de mon fils un freluquet à qui il faut des précepteurs et des voyages d'agrément pour chasser ses vapeurs, et qui, par là-dessus, m'exècre... vous m'avez dévalisé mes bois et mon argenterie .. vous m'avez volé...

— Monsieur... s'écria Marie, indignée.

— Vous m'avez volé, répéta l'Hercule d'une voix si éclatante, que la jeune mère joignit les mains, en murmurant :

— Oh!.... de grâce... monsieur... pas si haut... pas si haut.

— Voilà donc, depuis dix-sept ans, à quoi vous m'avez servi... à rien... ou à mal... ça ne peut pas durer...

— Que voulez-vous dire?

— J'en ai assez...

— Mais...

— J'en ai trop! je n'en veux plus...

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Non? Eh bien!... quand quelqu'un... ou quelque chose m'embête... je m'en débarrasse... et plus vite que ça...

Malgré l'état d'excitation où elle le voyait, madame Bastien ne crut pas un moment que son mari pût penser à la tuer; aussi tâchant de deviner sa pensée sur son masque sinistre et hébété, elle lui dit :

— Si je vous comprends bien, monsieur, vous êtes décidé à vous débarrasser des personnes qui vous gênent ou vous déplaisent?

— Juste!... Ainsi, votre godelureau de fils m'embête... et demain, je m'en prive...

— Vous vous en privez? mais, monsieur...

— Paix!... Bridou le prend... il l'emmènera demain au soir... à notre retour de Blemur...

— Vous dites, monsieur... que M. Bridou... prend mon fils... veuillez m'expliquer...

— Il le prend en pension comme *saute-ruisseau*... et votre Benjamin, qui n'est pas le mien, sera logé, nourri, blanchi... et gagnera six cents francs à dix-huit ans, si Bridou en est content... et d'*un* dont je me prive.

— Personne... ne disposera de l'avenir de mon fils sans mon consentement, monsieur...

— Hein!...

Fit Jacques avec une sorte de rugissement sourd.

— Oh! monsieur... vous me tueriez sur la place que je vous tiendrais le même langage.

— Hein!...

Fit de nouveau le colosse, d'un ton plus menaçant encore.

— Je vous dis, monsieur... que mon fils ne me quittera pas... Il continuera ses études... sous la direction de son précepteur... Je vous ferai connaître, si vous le voulez, les projets que j'ai sur Frédérik... et...

— Ah! c'est comme ça! s'écria le colosse, furieux de la résistance de sa femme. Eh bien! demain, je prendrai le cracheur de latin par les épaules, et je le flanquerai à la porte de chez moi... Encore un qui m'embêtait et dont je me priverai. Quant à vous...

— Quel sera mon sort, monsieur?

— Vous me débarrasserez le plancher comme les autres...

— Que dites-vous, monsieur?...

— Quand j'ai assez, ou quand j'ai trop de quelque chose ou de quelqu'un... je m'en prive.

— Ainsi, monsieur... vous me chasserez de chez vous?

— Et roide!! encore!... Depuis dix-sept ans vous ne m'êtes bonne à rien... vous avez tourné mon fils contre moi... vous m'avez dévalisé mes bois, volé mon argenterie... ça m'embête... je m'en prive... Mais minute... où sont vos bijoux?

— Mes bijoux?... demanda Marie, stupéfaite de cette demande inattendue.

— Oui... vos bijoux... valant à peu près mille francs... allez me les chercher, et donnez-les-moi... ça compensera l'argenterie que vous avez dévalisée.

— Ces bijoux, monsieur... je ne les ai plus.

— Comment!

— Je les ai vendus.

— Hein!... s'écria Jacques en balbutiant de colère... vous... vous les...

— Je les ai vendus, monsieur... en même temps que l'argenterie... et pour le même objet.

— Vous mentez!

S'écria le colosse d'une voix formidable.

— Oh! plus bas, monsieur... je vous en supplie... plus bas.

— Vous cachez vos bijoux pour ne pas m'indemniser... ajouta l'Hercule, en faisant un pas vers sa femme les poings fermés, et livide de rage, vous êtes une double voleuse!

— Grâce... monsieur... ne criez pas ainsi!... s'écria la jeune mère, ne songeant pas seulement à la grossièreté des injures dont on l'accablait, mais tremblant que Frédérik ou David ne s'éveillât aux éclats de voix de Bastien.

En effet, furieux de ne pouvoir, pour compenser la perte de son argenterie, s'emparer des bijoux de sa femme... idée fixe dont il s'était préoccupé toute la soirée, Jacques ne se connut plus... l'excitation de la colère et de l'ivresse se confondirent en une exaltation sauvage, et il s'écria :

— Ah! vous avez caché vos bijoux... eh bien!... ce ne sera pas demain que vous sortirez de chez moi... ça sera tout de suite...

— Monsieur... c'est une raillerie cruelle... répondit Marie, brisée par tant d'émotions, je désire rentrer chez moi... la nuit avance... je suis glacée... Demain... nous parlerons sérieusement... vous aurez alors... tout votre sang-froid, et...

—C'est-à-dire que maintenant... je suis soûl... hein?

— A demain, monsieur... Permettez-moi de me retirer...

Jacques, effrayant de colère, de haine et d'ivresse, fit un pas vers sa femme, et lui montrant le sombre corridor qui conduisait à la porte du dehors :

— Sortez de ma maison!... Je vous chasse, double voleuse!

Marie ne pouvait croire que Jacques parlât sérieusement. Elle ne cherchait qu'à terminer au plus tôt cet odieux entretien, afin d'empêcher l'intervention de David et de son fils. Aussi reprit-elle en s'adressant à son mari avec la plus grande douceur afin de le calmer :

— Monsieur... je vous en supplie... rentrez chez vous... et laissez-moi rentrer chez moi... Je vous répète que demain...

— Tonnerre de Dieu!... s'écria Jacques hors de lui, je ne vous dis pas de rentrer... mais de sortir de ma maison... Faut-il que je vous prenne par les épaules pour vous mettre dehors?

— Dehors!...

S'écria Marie, qui comprit enfin à l'expression d'hébétement farouche de la physionomie de Jacques qu'il parlait sérieusement...

C'était féroce... c'était stupide... mais qu'attendre d'un tel misérable, encore exalté par l'ivresse.

— Dehors!... reprit donc Marie avec épouvante .. mais, monsieur... vous n'y pensez pas... il fait nuit... il fait froid...

— Qu'est-ce que ça me fait, à moi?

—Monsieur... Je vous en conjure... revenez à vous... mon Dieu!.. Il est une heure du matin... où voulez-vous que j'aille?...

— Je m'en f...

— Mais, monsieur...

— Une fois!... sortiras-tu, voleuse?...

Et le colosse fit un pas vers sa femme...

— Monsieur... un mot... un seul mot...

— Deux fois!

Et Jacques fit un nouveau pas vers sa femme.

— De grâce... écoutez-moi...

— Trois fois!...

Et l'Hercule retroussa ses manches pour saisir sa femme...

Que pouvait faire l'infortunée?...

Crier... Appeler au secours?...

Frédérik et David s'éveillaient... accouraient au bruit... et, pour Marie, il y avait quelque chose de plus horrible encore que cette indigne et sauvage expulsion: c'était la honte... c'était l'affreuse idée d'être vue par son fils, se débattant contre son mari qui voulait la jeter demi-nue à la porte de sa maison... Sa dignité de femme... de mère, se révoltait à cette pensée... et surtout à l'idée d'une lutte désespérée entre son fils et son mari, lutte qui pouvait aboutir à un meurtre, à un parricide; car Frédérik n'eût reculé devant aucune extrémité, pour défendre sa mère chassée de la maison.

Marie se résigna donc, et lorsque Jacques, s'approchant d'elle pour la saisir, répéta :

— Trois fois!.. sortiras-tu?..

— Eh bien! oui... oui... Monsieur... je sortirai, reprit Marie d'une voix tremblante, je vais sortir tout de suite... mais pas de bruit... je vous en supplie...

Alors, éperdue, tendant ses mains suppliantes vers Jacques, qui, toujours menaçant, marchait sur elle et lui montrait du geste la porte de sortie, Marie atteignit ainsi, à reculons et dans l'ombre, l'extrémité du corridor.

Bastien ouvrit la porte.

Une bouffée de vent glacial s'engouffra dans l'entrée.

Au dehors, on ne voyait que ténèbres et neige tombant à gros flocons.

— Ah! mon Dieu!... quelle nuit, murmura Marie, épouvantée malgré sa résolution, et voulant revenir sur ses pas, grâce... monsieur...

— Bonsoir...

Dit le misérable avec un ricanement féroce en pous-

sant sa femme dehors; puis, refermant la porte, il en poussa les verrous.

Marie, tête nue, et seulement vêtue de son peignoir de nuit, sentit ses pieds enfoncer dans l'épaisse couche de neige dont le pavé du porche était déjà recouvert, malgré la toiture de cet auvent rustique.

Une lueur d'espérance restait à la jeune femme, un moment, elle crut que son mari ne voulait faire qu'une plaisanterie aussi cruelle que stupide, mais elle entendit Jacques s'éloigner pesamment.

Bientôt il eut regagné sa chambre, ainsi que Marie s'en aperçut en voyant la lumière filtrer à travers les lames des persiennes...

Madame Bastien, glacée par la bise âpre et pénétrante... sentait ses dents se heurter convulsivement. Elle voulut gagner les écuries, situées dans un bâtiment voisin... Malheureusement elle trouva la porte du jardin fermée... et l'on se souvient que ce jardin, entouré de bâtiments de tous côtés, se clôturait par une palissade, au milieu de laquelle était la porte à claire-voie, que madame Bastien ne put parvenir à ouvrir.

Trois fenêtres donnaient sur ce jardin... deux croisées de l'appartement de Jacques Bastien et celle de la salle à manger où il n'était resté personne...

Marie n'avait plus aucun secours à demander ou à attendre...

Elle se résigna.

La pauvre créature revint sous le porche, déblaya de ses mains la neige qui couvrait le seuil, et, déjà glacée, roidie par le froid, elle s'assit sur la marche de pierre à peine abritée par l'auvent rustique.

XIII

Jacques Bastien, après avoir brutalement chassé sa femme, rentra chez lui d'un pas chancelant, se jeta sur son lit, tout habillé et tomba dans un profond sommeil.

A trois heures de la nuit, ainsi qu'il en avait donné l'ordre la veille, Marguerite apporta de la lumière chez son maître et le trouva endormi; elle eut assez de peine à le réveiller, et lui annonça que le vieil André avait attelé le cheval à la carriole.

Jacques, encore alourdi par le sommeil et par les suites de son ivresse qui obscurcissait encore ses idées, se secoua dans ses vêtements comme une bête fauve dans sa fourrure, passa sa main dans sa crinière emmêlée, endossa par-dessus ses vêtements un surtout de peau de bique à longs poils, se rinça la bouche avec un plein verre d'eau-de-vie, et envoya Marguerite avertir Bridou que tout était prêt pour le départ.

Bastien avait la tête embarrassée, les idées confuses, et à peine un vague souvenir de son atroce brutalité envers sa femme; il luttait péniblement contre une violente envie de dormir; en attendant son compagnon, il se rassit sur le bord de son lit, où il recommençait de sommeiller, lorsque Bridou entra.

—Allons, Jacques, allons, dit l'huissier... tu as l'air tout engourdi, mon vieux... secoue-toi donc.

—Voilà... voilà... répondit M. Bastien, en se dressant sur ses jambes et se frottant les yeux; j'ai la tête

lourde... et du sable dans les yeux; le grand air me remettra peut-être... Tiens, bois une goutte, Bridou, et en route,.. Nous avons quatre lieues d'ici à Blemur...

— A ta santé, vieux! dit l'huissier en se versant un petit verre d'eau-de-vie. Ah çà... tu ne trinques pas, toi?

— Si fait... ça me réveillera, car j'ai la cervelle diablement embrouillée.

Et, après avalé une nouvelle rasade d'eau-de-vie qui, loin d'éclaircir ses idées, les rendit encore plus confuses, Bastien, suivi de Bridou, sortit de sa chambre, suivit le corridor, et ouvrit la porte du jardin par laquelle il avait chassé sa femme deux heures auparavant...

Mais Marie avait quitté le porche où elle s'était d'abord blottie.

La neige ne tombait plus.

La lune brillait au ciel, le froid devenait de plus en plus vif, Jacques en fut doublement saisi, car il venait de boire deux verres d'eau-de-vie; aussi, pendant quelques moments, ses idées se troublèrent à ce point, qu'en sortant du porche il marcha droit devant lui à travers la pelouse, au lieu de suivre l'allée qui conduisait à la sortie du jardin.

Bridou s'aperçut de la distraction de son ami et lui dit :

— Jacques... Jacques... mais où diable vas-tu donc?

—C'est vrai, répondit l'Hercule en s'arrêtant court et en oscillant légèrement sur ses jambes d'avant en arrière. C'est vrai... mon vieux... reprit-il, je ne sais pas ce que j'ai... je suis abruti ce matin... je vas à droite quand je crois aller à gauche... c'est le froid qui m'a pincé tout de suite en sortant...

— Il y a fichtre bien de quoi être pincé, reprit Bridou en grelottant, j'ai un caban, un cache-nez, et je suis gelé...

— Frileux... va!

— Ça t'est bien facile à dire, à toi.

— Voyons, Bridou, veux-tu ma peau?

— Comment! ta peau?

— Ma peau de bique, imbécile.

— Et toi, Jacques?

— Prends-la; une fois en cabriolet la chaleur m'engourdira trop... et je m'endormirais malgré moi.

— Alors, Jacques, j'accepte ta peau, avec d'autant plus d'allégresse, mon vieux, que si tu te mets à dormir, tu es capable de nous verser...

— Tiens... endosse.

Dit Jacques après avoir ôté sa peau de bique dont son compère se vêtit prestement.

— Allons, reprit Bastien en passant sa main sur son front, voilà que je me retrouve... Ça va mieux.

Et Jacques atteignit d'un pas moins chancelant la porte du jardin qu'André venait d'ouvrir au dehors en amenant la carriole attelée du vieux cheval blanc, devant la tête duquel il se tenait.

Bastien monta le premier en voiture; Bridou, embarrassé dans la peau de bique, trébucha sur le marchepied.

— Prenez garde, notre maître, dit de loin le vieil André, trompé par la peau de bique, et croyant s'adresser à M. Bastien. Faites attention, notre maître.

— Jacques, ce que c'est pourtant que la peau du lion, dit tout bas l'huissier, ton domestique me prend pour toi, mon vieux... parce que j'ai ta casaque.

Bastien, dont l'esprit continuait d'être quelque peu troublé, prit les guides et dit à André, qui se tenait toujours à la tête du cheval .

— L'ancienne route de Blemur est-elle encore bonne?

— L'ancienne route? mais on n'y passe plus, monsieur.

— Pourquoi?

— Parce que l'inondation l'a toute *ravinée,* monsieur, sans compter que la berge du côté de l'étang *des Brûlés* a été emportée, ce qui fait qu'à cet endroit-là le chemin est encore couvert de dix pieds d'eau.

— C'est dommage, car ça raccourcissait fièrement le chemin, répondit Bastien. en fouettant si vigoureusement le cheval, qu'il partit au galop.

— Doucement, Jacques! s'écria l'huissier. commençant à s'inquiéter de l'état où il voyait son compère... les chemins ne sont pas bons... ne va pas nous verser, au moins... Mais saperlotte, Jacques, fais donc attention... Ah çà! tu ne vois donc pas devant toi!!!

. . . .

Nous laisserons M. Bridou dans une perplexité toujours croissante, et nous reviendrons à la ferme.

Nous l'avons dit, Marie, après avoir en vain tenté de gagner l'écurie par la porte du jardin, était revenue se blottir dans l'un des angles du porche.

Durant la première demi-heure, le froid lui causa d'atroces souffrances.

A cette torture succéda une sorte d'engourdissement d'abord douloureux, puis bientôt suivi d'un état d'insensibilité presque complète, funeste, invincible torpeur qui, dans ces circonstances, sert souvent de transition à la mort...

Marie, vaillante comme toujours, avait longtemps conservé toute sa présence d'esprit, cherchait à s'étourdir sur le danger qu'elle courait; se disant qu'après tout... vers les trois heures du matin, il y aurait nécessairement dans la maison un certain mouvement causé par le départ de M. Bastien, qui voulait, ainsi qu'elle l'avait su par Marguerite, se mettre en route au lever de la lune.

Or, qu'il partît ou non, la jeune femme comptait profiter des allées et venues de Marguerite, pour se faire entendre d'elle en frappant, soit à la porte du corridor, soit aux persiennes de la salle à manger, et regagner ainsi sa chambre.

Mais la terrible influence du froid dont madame Bastien ignorait les effets rapides et saisissants, glaça pour ainsi dire sa pensée comme elle glaça ses membres.

Au bout d'une demi-heure, la jeune femme cédait malgré elle à un assoupissement involontaire dont elle sortait pourtant par instants à force de courage, mais où elle retombait bientôt plus profondément encore.

Vers les trois heures du matin, la lumière que portait Marguerite avait déjà plusieurs fois brillé à travers les lames des persiennes; ses pas avaient résonné derrière la porte d'entrée.

Marie, plongée dans une torpeur croissante, n'avait rien vu, rien entendu.

Heureusement, lors de l'un de ces rares instants où elle parvenait à s'arracher en sursaut de son engourdissement, elle tressaillit à la voix de Bastien; sur le point de sortir avec Bridou, il tirait bruyamment les verrous de la porte...

A la voix de son mari, la jeune femme, par un ef-

fort de volonté presque surhumain, secoua tout à fait sa torpeur, se leva, quoique roidie et, presque courbée en deux par ce froid glacial, sortit du porche et se cacha derrière un des montants couverts de lierre, au moment où la porte s'ouvrait devant Bastien et Bridou, qui sortirent bientôt par la grille du jardin...

Marie, voyant les deux hommes s'éloigner, se glissa dans la maison, regagna sa chambre, sans avoir rencontré Marguerite. Mais, au moment où elle la sonnait, les forces lui manquant, elle tomba sur le carreau, presque sans connaissance.

La servante accourut à la sonnette de sa maîtresse, la trouva gisante au milieu de sa chambre, et s'écria, en se courbant vers elle pour la relever:

—Grand Dieu!... Madame?... que vous est-il arrivé?

— Silence!... murmura la jeune mère, d'une voix faible, n'éveillons pas mon fils... Aidez-moi à regagner mon lit.

— Hélas! Madame, dit la servante en soutenant Marie, pendant qu'elle se mettait au lit, vous frissonnez... vous êtes glacée...

—Cette nuit, répondit la jeune mère d'une voix défaillante, me sentant très-souffrante...j'ai voulu me lever... pour vous sonner... je n'en ai pas eu la force... je me suis trouvée mal... et c'est tout à l'heure... que j'ai pu me traîner jusqu'à la cheminée pour vous appeler... et je...

La jeune femme n'acheva pas, ses dents s'entre-choquèrent, sa tête se renversa en arrière et elle s'évanouit.

Marguerite, effrayée de la responsabilité qui pesait sur elle et perdant tout à fait la tête, s'écria en courant à la chambre de Frédérik :

— Monsieur!... monsieur!... levez-vous, madame se trouve mal.

Puis, revenant auprès de Marie, la servante s'écria en s'agenouillant auprès du lit :

— Mon Dieu! que faire... que faire?...

Au bout de quelques instants Frédérik, ayant passé sa robe de chambre, sortit de chez lui.

Que l'on juge de son saisissement à l'aspect de la jeune femme pâle, inanimée et de temps à autre agitée par un frissonnement convulsif.

— Mère... s'écria Frédérik en s'agenouillant éperdu au chevet de Marie, mère... qu'as-tu? réponds-moi...

— Hélas! M. Frédérik, dit Marguerite en sanglotant, madame est sans connaissance... Que faire... mon Dieu! que faire?...

— Marguerite... s'écria Frédérik, courez éveiller M. David...

Pendant que Frédérik, dans une terreur inexprimable, restait auprès de sa mère, la servante se rendit à la mansarde d'André où David avait passé la nuit.

Le précepteur, s'étant vêtu à la hâte, ouvrit à Marguerite.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il?

— Monsieur David, un grand malheur... madame...

— Achevez...

— Cette nuit, se sentant souffrante, elle s'est levée pour me sonner... les forces lui ont manqué... elle est tombée au milieu de sa chambre... où elle est restée longtemps sans doute sur le carreau, car lorsque tout à l'heure je suis entrée chez elle... et que je l'ai aidée à se mettre au lit, elle était glacée...

— Par une nuit pareille .. c'est affreux! s'écria Da-

vid en pâlissant, et, à cette heure... comment se trouve-t-elle?

—Mon Dieu! Monsieur David, elle a perdu tout à fait connaissance... Ce pauvre M. Frédérik est à genoux à son chevet... il sanglote... il l'appelle, elle n'entend rien. C'est lui qui m'a dit de courir vous chercher. car, nous ne savons que faire... nous avons la tête perdue.

— Il faut dire à André d'atteler le cheval et de se rendre en hâte à Pont-Brillant... chercher le docteur Dufour... Courez... courez, Marguerite.

— Hélas! monsieur... c'est impossible...

— Pourquoi?

— Monsieur est parti ce matin à trois heures avec le cheval... et André est si vieux, qu'il mettrait je ne sais combien de temps à faire deux lieues qu'il y a d'ici à la ville.

— J'y vais.

Dit David avec un calme que démentait l'altération de ses traits.

— Vous, monsieur David, aller à la ville, à pied si loin et par cette nuit glacée?

Dans une heure, répondit David en finissant de s'habiller pour cette excursion, dans une heure le docteur Dufour sera ici... Dites cela à Frédérik pour le tranquilliser. En attendant mon retour, il serait bon de faire prendre à madame Bastien quelques tasses de thé bien chaud. Tâchez aussi de rappeler la chaleur chez elle en la couvrant avec soin et en rapprochant son lit d'un grand feu que vous allez allumer tout de suite dans sa cheminée. Allons, courage, Marguerite, ajouta David en prenant son chapeau et en descendant à la hâte, dites bien à Frédérik que dans une heure M. Dufour sera ici.

. . . .

Marguerite, après avoir conduit David jusqu'à la grille du jardin, vint chercher sa lampe qu'elle avait laissée sur le seuil de la porte, abritée par le porche rustique.

En se baissant pour reprendre sa lumière, la servante vit, à demi caché par la neige, un mouchoir de cou, en soie orange, appartenant à madame Bastien, et, presque au même endroit, elle trouva une petite pantoufle de maroquin rouge, pour ainsi dire incrustée dans la neige, durcie par la gelée.

De plus en plus surprise, et se demandant comment se trouvaient là ces objets qui provenaient évidemment de sa maîtresse, Marguerite, frappée d'une idée subite, ramassa le mouchoir et la pantoufle; puis, à l'aide de sa lampe, elle examina attentivement le carrelage du corridor...

Elle y reconnut la récente empreinte de pas humides et neigeux, de sorte qu'en suivant cette trace laissée par les petits pieds de madame Bastien sur les carreaux, la servante arriva jusqu'à la porte de sa maîtresse.

Soudain Marguerite se rappela que, lorsqu'elle avait aidé Marie, toute transie de froid, à se mettre au lit, il n'était pas défait; d'autres souvenirs se joignant à ces remarques, la servante, épouvantée de la découverte qu'elle venait de faire, rentra chez madame Bastien, auprès de qui était resté Frédérik...

. . . .

Une heure un quart après le départ de David, un cabriolet de poste, attelé de deux chevaux blancs d'écume et sillonnés par le fouet du postillon, s'arrêtait à la porte de la ferme.

David et le docteur Dufour descendaient de cette voiture.

XIV

Depuis trois heures environ, le docteur Dufour était arrivé à la ferme.

David, discrètement retiré dans le salon d'étude, attendait avec une anxiété mortelle des nouvelles de madame Bastien, auprès de qui le docteur et Frédérik étaient jusqu'alors restés.

Une seule fois, David, debout sur le seuil du salon, s'était écrié à voix basse, en voyant Marguerite passer rapidement devant lui, sortant de chez sa maîtresse :

— Eh bien! Marguerite?...

— Ah! Monsieur David... avait seulement répondu la servante en pleurant et sans s'arrêter.

— Elle se meurt! s'écria David en rentrant dans le salon.

Et, pâle, les traits bouleversés, le cœur brisé, il se jeta dans un fauteuil, cacha sa figure entre ses mains, fondit en larmes et mordit son mouchoir pour étouffer ses sanglots.

— J'ai connu... les désespoirs de cet amour contenu... caché...impossible... murmurait-il... Je croyais avoir cruellement souffert... souffrir! cela, souffrir?... dérision!... Est-ce que je savais ce que c'était que la crainte de perdre Marie... La perdre... elle... mourir non... non... oh! mais... je la verrai du moins!...

Et, presque fou de douleur, David traversa précipitamment le salon, mais il s'arrêta au seuil.

— Elle se meurt peut-être... et je n'ai pas le droit d'assister à son agonie... Que suis-je ici?... un étranger... écoutons... du moins... rien... un silence de tombe. Mon Dieu!.. dans cette chambre où elle agonise peut-être! que se passe-t-il... Ah!... quelqu'un sort... c'est Pierre...

Et David, faisant un pas dans le corridor, vit, en effet, dans la pénombre du couloir obscur, le docteur sortir de la chambre de Marie...

— Pierre... lui dit-il à voix basse, afin de hâter sa venue... Pierre!

M. Dufour s'avançait rapidement au-devant de David, lorsque celui-ci entendit une voix dire tout bas:

— Monsieur le docteur, il faut que je vous parle...

A cette voix, M. Dufour s'arrêta brusquement devant la porte de la salle à manger où il entra.

— Quelle est cette voix?... se demanda David. Est-ce Marguerite?... Mon Dieu! que se passe-t-il? ajouta-t-il en prêtant l'oreille du côté de l'endroit où venait d'entrer le médecin. C'est Pierre qui parle... ses exclamations annoncent l'indignation... l'épouvante... enfin.. il sort... le voici!...

En effet M. Dufour, la figure altérée, le front courroucé, entra dans la salle d'étude, les mains encore jointes par un geste d'horreur, et s'écria :

— Mais c'est horrible!... mais c'est infâme...

David, ne songeant qu'à Marie, s'élança au-devant de son ami.

— Pierre... au nom du ciel... comment va-t-elle? La vérité!... j'aurai du courage... mais, par pitié! la vérité... si affreuse qu'elle soit... il n'y a pas... vois-

tu... de torture égale à celle que j'endure ici... depuis trois heures... me demandant : Est-elle vivante... agonisante ou morte ?...

Les traits bouleversés de David, ses yeux ardents rougis par des larmes récentes, le brisement de sa voix, trahissaient à la fois tant de désespoir et tant d'amour, que le docteur Dufour, quoique sous l'impression d'une violente émotion, s'arrêta court à la vue de son ami, et le contempla pendant quelques instants avant de lui répondre.

— Pierre... tu ne me dis rien... rien... s'écria David effrayant de douleur, mais elle se meurt... donc... alors!...

— Non... Henri... non... elle ne se meurt pas.

— Elle vivra!!... s'écria David.

A cette espérance ses traits se transfigurèrent, il serra le médecin contre sa poitrine, en murmurant sans pouvoir retenir ses larmes :

— C'est plus que la vie... que je te devrai, Pierre...

— Henri... reprit le docteur avec un soupir, je n'ai pas dit qu'elle vivrait...

— Tu crains?...

— Beaucoup...

— Oh! mon Dieu!... mais au moins tu espères...

— Je ne l'ose pas encore...

— Et à cette heure, comment est-elle?

— Plus calme... elle s'est assoupie...

— Oh! qu'elle vive... qu'elle vive... Pierre... il le faut... elle vivra, n'est-ce pas?... elle vivra...

— Henri... tu l'aimes...

Rappelé à lui par ces mots de son ami, David tressaillit, resta muet et les yeux attachés sur les yeux du docteur.

Celui-ci reprit d'un ton grave et triste :

— Henri... tu l'aimes... je n'ai pas surpris ton secret. Tu viens de me le révéler toi-même.

— Moi!!

— Par ta douleur...

— C'est vrai... je l'aime.

— Henri! s'écria le docteur, les larmes aux yeux, avec une émotion profonde, Henri... je te plains... oh! je te plains...

— C'est un amour sans espoir... je le sais... mais qu'elle vive... et je bénirai les tourments que je dois endurer près d'elle... car son fils... qui nous lie à jamais... sera toujours entre elle et moi...

— Oui, ton amour est sans espoir... Henri... oui, la délicatesse t'empêchera de jamais laisser soupçonner tes sentiments à Marie. Mais ce n'est pas tout... et je te le répète, Henri, tu es plus à plaindre que tu ne le penses.

— Mon Dieu! Pierre, que veux-tu dire?

—Sais-tu?...mais ..tiens... mon sang bout... mon indignation se rallume... tout se révolte en moi... car... on ne peut plus parler de sang-froid d'une si lâche atrocité

— Malheureuse femme, il s'agit d'elle! Oh! parle, parle donc! Tu me brises! tu me tues!

— Tout à l'heure... je venais te rejoindre.

— L'on t'a arrêté dans le couloir.

— C'était Marguerite... Sais-tu où madame Bastien a passé une partie de la nuit?

— Que veux-tu dire?

Elle l'a passée hors de sa maison.

— Elle?... la nuit hors de sa maison?

— Oui... son mari l'a jetée dehors, demi-nue par cette nuit glacée.

David frémit de tout son corps. Puis, après avoir porté ses deux mains à son front, comme pour comprimer la violence de ses pensées, il dit au docteur d'une voix entrecoupée :

— Tiens, Pierre... j'ai entendu tes paroles... mais je ne te comprends pas... On dirait qu'un nuage vient de s'étendre sur mon esprit.

— D'abord, je n'ai pas compris non plus, moi, c'était trop monstrueux. Marguerite, hier soir, peu de temps après avoir quitté sa maîtresse... a entendu long-temps parler... tantôt à voix basse, tantôt avec violence, dans la salle d'étude... puis marcher dans le corridor... puis le bruit d'une porte qui s'ouvrait et se fermait, puis plus rien... Cette nuit, après le départ de madame Bastien, Marguerite, sonnée par sa maîtresse, a cru d'abord à un évanouissement de Marie; mais, plus tard, à certains indices, Marguerite a eu la preuve que sa maîtresse avait dû rester depuis minuit jusqu'à trois heures... sous le porche, exposée à toute la rigueur de cette nuit glaciale... Ainsi... cette maladie mortelle... peut-être...

— Mais c'est un meurtre! s'écria David, effrayant de douleur et de rage, mais cet homme est un assassin.

— Ce misérable était ivre, à ce que m'a dit Marguerite... c'est en suite d'une altercation avec sa malheureuse femme, qu'il l'aura jetée dehors...

—Pierre, cet homme va revenir tantôt... deux fois il m'a outragé, je le provoquerai... je le tuerai...

— Henri, du calme...

— Je veux le tuer!...

— Écoute-moi...

— S'il refuse de se battre, je l'assassinerai... je me tuerai ensuite... Marie sera délivrée.

— Henri, Henri! c'est du délire!

— Oh! mon Dieu!... elle... elle... ainsi traitée, dit David, d'une voix déchirante, savoir cet ange de pureté, cette mère adorable et sainte, pour toujours à la merci de cet homme stupide et féroce... Mais tu ne vois donc pas que si elle ne meurt pas cette fois-ci, il la tuera un autre jour?

— Je le crois, Henri... et il ne faut pas qu'il la tue...

— Et tu ne veux pas que je...

— Henri... s'écria le docteur en prenant les mains de son ami avec effusion, Henri... noble et excellent cœur, reviens à toi... sois ce que tu as toujours été... plein de générosité, de courage... Oui, de courage... il t'en faudra pour accomplir un sacrifice cruel, mais indispensable au salut de madame Bastien...

— Un sacrifice utile au salut... de Marie!! Oh parle... parle...

— Brave... brave cœur... je te retrouve, et j'avais tort de te dire... que tu étais plus à plaindre que tu ne le pensais... car les âmes comme la tienne vivent de sacrifices et de renoncements. Écoute, Henri... en admettant que je puisse sauver madame Bastien de la maladie qu'elle a gagnée cette nuit, une fluxion de poitrine des plus dangereuses... il ne faut pas que cette femme angélique reste au pouvoir de ce misérable, n'est-ce pas?

— Achève... achève...

— Il est un moyen honorable et légal d'arracher à cet homme la victime qu'il torture depuis dix-sept ans!

— Et ce moyen?

— Une séparation... judiciaire.

— Et comment y arriver?

— L'atroce conduite de cet homme, durant cette

nuit, est un sévice des plus graves... Marguerite en témoignera; il n'en faut pas davantage pour obtenir une séparation; et d'ailleurs... je verrai les juges; moi!... et je leur dirai avec la chaleur et l'indignation d'un cœur honnête, la conduite de Bastien envers sa femme depuis son mariage... je leur dirai l'angélique résignation de Marie... son admirable dévouement pour son fils... et surtout je leur dirai la pureté de sa vie...

— Tiens, Pierre, pardon... tout à l'heure, je parlais comme un insensé. A une brutalité féroce, je répondais par une violence homicide... Tu as raison... il faut que madame Bastien se sépare de son mari, qu'elle soit libre; et, à cette pensée, David ne put réprimer un tressaillement d'espérance. Oui... qu'elle soit libre, et alors pouvant seule disposer de l'avenir de son fils...

— Henri, dit le médecin en interrompant son ami... tu dois comprendre que, pour que cette séparation soit ce qu'elle doit être du côté de Marie... digne et honorable... il faut que tu t'éloignes.

— Moi!... s'écria David, atterré par les paroles du docteur, qui reprit d'une voix ferme :

—Henri, je te le répète... il faut t'éloigner...

—La quitter... la quitter mourante... jamais.

—Mon ami...

—Jamais! elle non plus, n'y consentirait pas.

—Que dis-tu?...

—Non... elle ne me laisserait pas partir... Abandonner son fils... que j'aime comme mon enfant, l'abandonner au moment même de réaliser les plus belles espérances... mais ce serait insensé... je ne le pourrais pas... et ce cher enfant ne le pourrait pas non plus... Tu ne sais pas ce qu'il est pour moi... tu ne sais pas ce que je suis pour lui... tu ne sais pas, enfin, les liens

indissolubles qui nous unissent... sa mère .. lui et moi.

— Je sais tout cela, Henri... je sais la force de ces liens, je sais enfin que ton amour, peut-être ignoré de Marie, est aussi pur que respectueux.

— Et tu veux m'éloigner?

— Oui... parce que je sais aussi que Marie et toi vous êtes jeunes tous deux, parce que vous vivez dans une intimité de tous les instants... parce que l'expression de la reconnaissance qu'elle te doit pourrait paraître à des yeux prévenus... l'expression d'un sentiment plus tendre, parce qu'enfin je sais que la vieille marquise de Pont-Brillant, douairière éhontée, s'il en est, a fait au château devant vingt personnes de méchantes et cyniques allusions à l'âge et à la figure du précepteur que Madame Bastien a choisi pour son fils.

— Oh! c'est infâme!

— Oui, c'est infâme... oui, c'est indigne, mais tu donneras créance à ces infamies, à ces indignités... si tu restes dans cette maison au moment même où madame Bastien, après dix-sept ans de mariage, demandera sa séparation...

— Mais elle ignore mon amour, Pierre... je te le jure... mais tu sais bien que je mourrais plutôt que de lui dire un mot de cet amour, par cela même qu'elle me doit le salut de son fils!

— Je ne doute ni de toi ni d'elle; mais, je te le répète, ton séjour prolongé dans cette maison peut faire à Marie un tort irréparable.

— Pierre... ces craintes sont folles.

— Ces craintes ne sont que trop fondées; ta présence, ainsi méchamment interprétée, portera atteinte à l'irréprochable pureté de la vie de Marie : on pré-

jugera mal de sa demande en séparation, on la rejettera peut-être. Alors Bastien, doublement irrité contre sa femme, redoublera de brutalité envers elle, et il la tuera, Henri... il la tuera légalement... il la tuera honnêtement, comme bien des maris tuent leurs femmes...

La justesse des paroles du docteur était évidente; David ne put la méconnaître. Voulant pourtant se rattacher à une dernière espérance, il reprit :

— Mais enfin, Pierre, puis-je quitter Frédérik... qui, à cette heure, a encore besoin de tous mes soins, car son moral est à peine raffermi... Cher enfant! le quitter au moment ou j'entrevoyais déjà pour lui un si glorieux avenir.

— Mais songe donc que, ce soir, M. Bastien sera ici... qu'il te dira peut-être de sortir de sa maison... de cette maison où, après tout, il est le maître... Que feras-tu?

L'entretien de David et du docteur fut interrompu par Frédérik, qui entra vivement en disant à M. Dufour :

— Ma mère vient de se réveiller de son assoupissement... elle désire vous parler à l'instant, monsieur Dufour...

— Mon enfant, dit le médecin à Frédérik, j'aurais quelques mots à dire à votre mère en particulier. Veuillez rester un moment ici avec David.

Et, s'adressant à son ami, M. Dufour lui dit :

— Henri, je puis compter sur toi... tu me comprends?

— Je te comprends.

— Tu me donnes ta parole de faire ce que tu dois faire?

Après une longue hésitation, pendant laquelle Frédérik, surpris de ces paroles mystérieuses, regardait tour à tour le docteur et David, celui-ci reprit d'une voix ferme, en tendant la main à son ami :

— Pierre, tu as ma parole.

— Bien... bien... dit le médecin avec émotion, en serrant la main de David; puis il ajouta:

— Je n'ai rempli que la moitié de ma tâche...

— Pierre, que dis-tu? s'écria David en voyant le médecin se diriger vers la chambre de Marie; que vas-tu faire ?

— Mon devoir, répondit le docteur.

Et laissant David et Frédérik dans le salon d'étude, il entra chez madame Bastien.

XV

Lorsque le docteur Dufour entra chez madame Bastien, il la trouva au lit, Marguerite assise à son chevet.

Marie, la veille encore d'une si florissante beauté, était pâle, abattue; la brûlante ardeur de la fièvre colorait vivement ses pommettes et faisait briller ses grands yeux bleus, demi-clos, sous leurs paupières alourdies; de temps à autre, une petite toux sèche et aiguë soulevait son beau sein, sur lequel la jeune femme appuyait fréquemment sa main comme pour comprimer de fréquents et douloureux déchirements.

A la vue du docteur, madame Bastien dit à sa servante :

—Laissez-nous, Marguerite.

—Eh bien!... comment vous trouvez-vous? dit le docteur à Marie lorsqu'il fut seul avec elle.

—Cette toux me brûle et me brise la poitrine, mon bon docteur... mon assoupissement a été mêlé de rêves pénibles... Effet de la fièvre sans doute... mais... ne parlons pas de cela... ajouta Marie avec un accent de résignation angélique. J'ai à vous consulter... sur des choses bien graves... mon bon docteur... et je dois... me hâter... car, deux ou trois fois... j'ai, depuis mon réveil... senti mes pensées... près de m'échapper.

— Il ne faut pas vous inquiéter, cela tient à l'état de faiblesse... qui suit presque toujours la surexcitation de la fièvre.

—J'ai voulu d'abord vous parler... à vous... à vous seul... avant de prier M. David et mon fils... d'entrer chez moi... car nous aurons... je crois, à conférer ensuite... tous ensemble...

— Je vous écoute, madame...

— Vous le savez... mon mari... est venu ici... hier soir.

— Je le sais, dit le docteur, sans pouvoir vaincre un frémissement d'indignation.

— J'ai eu avec lui une longue... et pénible discussion... au sujet de mon fils... Malgré mes réclamations... mes prières... M. Bastien est résolu de faire entrer Frédérik chez M. Bridou... comme clerc d'huissier... il me faut donc remercier M. David de ses soins... et me séparer de mon enfant...

— Et à cela... vous ne sauriez consentir?...

— Tant qu'il me restera une étincelle de vie... je défendrai mes droits sur mon fils... Quant à lui... vous

connaissez la résolution de son caractère... Jamais il ne voudra me quitter... abandonner M. David et entrer chez M. Bridou... M. Bastien sera tantôt de retour ici... il va prétendre emmener mon fils...

Marie, vaincue par l'émotion qu'elle tâchait de combattre, fut obligée de s'interrompre un instant et éprouva bientôt un accès de toux d'un caractère si dangereux, joint à une oppression si douloureuse, qu'involontairement le docteur leva les yeux au ciel avec angoisse, tout en faisant prendre à la jeune femme quelques cuillerées d'un breuvage préparé par lui.

Marie, un peu remise, continua.

— Telle est notre position, mon cher docteur... il faut qu'avant le retour de M. Bastien... nous ayons pris un parti décisif... sinon... et Marie... devint encore plus pâle, sinon, il va se passer ici quelque chose d'épouvantable... car vous savez combien M. Bastien est violent, combien Frédérik est résolu, et, quant à moi... je le sens, malade comme je suis, c'est me frapper à mort que de m'arracher mon fils.

— Madame, les moments sont précieux... permettez-moi d'abord de faire appel à votre franchise...

— Parlez.

— Hier soir... à la discussion que vous avez eue avec votre mari... une scène atroce a eu lieu... et cette nuit...

— Monsieur...

— Je sais tout, madame.

— Encore une fois... docteur...

— Je sais tout, vous dis-je, et, avec votre courage habituel, vous vous êtes, j'en suis certain, résignée à cet abominable traitement, afin de ne pas donner lieu à un éclat déplorable, et d'éviter une collision terrible

entre votre fils et votre mari... Oh! ne cherchez pas à le nier... votre salut, celui de votre fils dépendent de la sincérité de votre aveu...

— Mon salut! celui de mon fils!

— Voyons, madame... croyez-vous que la loi reste désarmée contre d'aussi atroces excès que ceux dont votre mari s'est rendu coupable envers vous? Non! non! et de sa stupide férocité... il y a des témoins. Et ces témoins... c'est Marguerite... c'est moi qui ai été appelé à vous donner mes soins, en suite de ces horribles sévices qui autorisent, qui justifient une demande en séparation... Cette demande... il faut la former aujourd'hui.

— Une séparation, s'écria Marie en joignant les mains avec transport, il serait possible.

— Oui, et vous l'obtiendrez; fiez-vous à moi, madame... Je verrai vos juges, je ferai valoir vos droits, vos chagrins, vos malheurs... mais, avant de former cette demande, ajouta le docteur en hésitant, car il sentait toute la délicatesse de la question qu'il soulevait, il est indispensable que David s'éloigne.

A ces mots, Marie tressaillit de surprise et de douleur, les yeux attachés sur ceux de M. Dufour, elle tâchait de deviner sa pensée, ne pouvant comprendre pourquoi, lui, le meilleur ami de David, demandait qu'il fût éloigné.

— Nous séparer de M. David, dit-elle enfin, au moment où mon fils a tant besoin de ses soins.

—Madame... croyez-moi... le départ de David est indispensable... David, lui-même, l'a senti... car il est résolu de s'éloigner.

— M. David!!...

— J'ai sa parole...

— C'est impossible...

— J'ai sa parole, madame...

— Lui... lui... dans un pareil moment, il nous abandonne!!...

— Pour vous sauver... vous et votre fils.

— Pour nous sauver?...

— Sa présence auprès de vous... madame... compromettrait le bon succès de votre demande en séparation...

— Pourquoi cela?...

Il y eut dans la question de Marie tant de candeur et de sincérité; elle témoignait si pleinement de l'innocence de son cœur, que le docteur Dufour n'eut pas le courage de porter un nouveau coup à cette angélique créature, en lui parlant des bruits odieux que l'on commençait à répandre sur elle et sur David; il reprit :

— Vous ne pouvez douter, madame, du dévouement, de l'affection de David; il sait tout ce que son départ doit avoir de regrettable... de pénible pour Frédérik, mais il sait aussi l'indispensable nécessité de ce départ.

— Lui, partir!...

A l'accent déchirant avec lequel Marie prononça ces deux seuls mots : lui, partir! le docteur devina pour la première fois et comprit la grandeur de l'amour que Marie ressentait pour David; en songeant à cet amour profond et pur, né des causes les plus nobles, les plus saintes; le cœur du médecin se brisa. Il connaissait la vertu de Marie, la délicatesse de David, et à cette fatale passion, il ne voyait pas d'issue.

Marie, après avoir silencieusement pleuré, tourna vers le docteur son pâle et douloureux visage baigné de larmes, et lui dit avec accablement :

— M. David... juge à propos de s'éloigner... mon fils et moi nous nous résignerons... Votre ami nous a donné trop de preuves de son admirable dévouement, pour qu'il soit permis de douter un instant de son cœur; mais...je dois...vous le dire... son départ portera un coup affreux... à mon fils...

— Mais, vous lui restez... vous, madame, car, je n'en doute pas, une fois votre séparation obtenue, tout me fait espérer qu'on vous le laissera...

— Tout vous fait espérer qu'on me laissera mon fils?

— Sans doute.

— Comment? reprit Marie, en joignant les mains et regardant le docteur avec une exprimable angoisse, cela peut donc faire... un doute... que l'on me laisse mon fils?

— Il a plus de seize ans... et légalement, en cas de séparation... le fils suit le père... une fille vous resterait.

— Mais alors reprit Marie, toute palpitante de crainte si je n'ai pas la certitude de garder mon fils, à quoi bon cette séparation?

— D'abord, à assurer votre repos, votre vie peut-être... car votre mari...

— Mais mon fils?... mon fils?...

— Nous ferons tout au monde.. pour obtenir qu'il reste avec vous.

— Et si on ne me le laisse pas?

— Hélas!... madame...

— Ne pensons plus à cette séparation, monsieur Dufour.

— Songez donc, madame, que c'est vouloir rester à la merci d'un misérable qui vous tuera quelque jour...

— Du moins auparavant il ne m'aura pas enlevé mon fils.

— Il vous l'enlèvera, madame... Ne veut-il pas aujourd'hui même l'emmener?

— Oh! mon Dieu! s'écria Marie en se renversant sur son oreiller avec une telle expression de douleur et de désespoir, que le docteur courut à elle en s'écriant :

— Au nom du ciel!... qu'avez-vous?

— Monsieur Dufour... dit Marie d'une voix affaiblie en fermant les yeux, vaincue par la douleur, je me sens épuisée... de quelque façon que j'envisage... l'avenir, il est horrible... que faire... mon Dieu, que faire... l'heure approche, mon mari va revenir... il va vouloir... emmener... mon fils... Oh! pour l'amour de moi... mettez-vous... entre Frédérik... et son père... oh! si vous saviez ce que je... redoute... je...

Et les mots expirèrent sur les lèvres de la jeune femme qui perdit tout à fait connaissance.

Le docteur courut à la sonnette, sonna vivement, puis il revint auprès de madame Bastien lui donner ses secours.

La servante n'ayant pas répondu à la sonnette, M. Dufour ouvrit la porte et appela :

— Marguerite... Marguerite.

A la voix alarmée du docteur, Frédérik resté dans le salon d'étude, s'élança vers la chambre de sa mère... suivi de David, qui, oubliant toutes convenances, et cédant à un irrésistible entraînement, voulut voir du moins une dernière fois celle qu'il allait quitter.

— Frédérik... soutenez votre mère, s'écria M. Dufour, et toi... Henri... va vite chercher de l'eau froide., dans la salle à manger... quelque part... Je ne sais pas où est Marguerite.

David courut exécuter les ordres du docteur, pendant que Frédérik, soutenant entre ses bras sa mère presque privée de sentiment, disait au docteur d'une voix déchirante :

— Oh!... mon Dieu... cet évanouissement... comme elle est pâle... Mais du secours... du secours...

Marguerite soudain parut dans la chambre; ses traits bouleversés offraient un singulier mélange de stupeur, d'effroi et de satisfaction contenue.

— Monsieur le docteur, s'écria-t-elle d'une voix haletante, si vous saviez...

— Pierre, voici ce que tu m'as demandé, dit David en accourant et lui donnant une carafe remplie d'eau fraîche, dont le docteur versa quelques cuillerées dans une tasse, puis s'adressant à voix basse à la servante :

— Marguerite, donnez-moi cette fiole... là... sur la cheminée... Mais... qu'avez-vous?...

Ajouta M. Dufour, en voyant la servante rester immobile et trembler de tous ses membres.

— Parlez... parlez donc...

— Ah! monsieur, répondit la servante à voix basse, c'est que ça me... coupe la respiration... Si vous saviez.

—Achevez donc

—Monsieur est mort!...

A ces mots, le docteur se recula d'un pas, oublia Marie... resta pétrifié... et regarda la servante sans pouvoir trouver une parole.

David éprouva une commotion si violente, qu'il fut obligé de s'appuyer à la boiserie.

Frédérik... tout en tenant sa mère embrassée, se retourna brusquement vers Marguerite, en murmurant :

—Oh!... mon Dieu!... mort... mort... mon père!...

Et il cacha sa figure dans le sein de sa mère.

Marie, quoique plongée dans un évanouissement causé par la prostration complète de ses forces, avait conservé un léger entendement...

Ces mots de Marguerite : *Monsieur est mort* arrivèrent jusqu'aux oreilles de la jeune femme, mais vagues comme la pensée d'un rêve.

Le docteur rompit le premier le silence solennel qui avait accueilli les paroles de la servante, et lui dit :

—Expliquez-vous... Comment savez-vous?...

—Cette nuit, reprit la servante, monsieur, à deux lieues d'ici, a voulu passer à gué... une route encore couverte par les suites de l'inondation... Le cabriolet et le cheval ont été entraînés... On n'a pas retrouvé le corps de M. Bridou, mais on a reconnu celui de monsieur, à sa peau de bique; il a été broyé sous les roues du moulin de l'étang; on a retrouvé à une des palettes des roues la moitié de sa casaque de peau; une des poches contenait plusieurs lettres à l'adresse de monsieur. C'est comme ça que le maire de Blemur... qui est là avec un gendarme, a su que c'était monsieur... qui avait péri, et qu'il a dressé l'acte de décès.

Lorsque la servante eut terminé son récit au milieu d'un religieux silence, madame Bastien, rappelée tout à fait à elle par la profonde et violente réaction de cette nouvelle inattendue, serra passionnément son fils contre son sein en disant :

— Nous ne nous quitterons plus... jamais... jamais...

Marie allait ensuite presque instinctivement chercher le regard de David, mais une exquise délicatesse

la retint, elle détourne les yeux, sa pâleur se colore d'une légère rougeur, et elle étreint son fils dans un nouvel embrassement.

XVI

Trois semaines environ s'étaient passées depuis que la mort de M. Bastien avait été annoncée.

Tant d'émotions violentes et contraires avaient compliqué et rendu plus dangereuse encore la maladie de Marie.

Pendant deux jours son état avait été presque désespéré, puis il s'était peu à peu amélioré, grâce aux soins du docteur Dufour et aux ineffables espérances dans lesquelles la jeune femme puisait assez de force, assez de volonté de vivre, pour combattre la mort.

Au bout de quelques jours commença la convalescence de Marie, et quoique cette convalescence dût être longue et exiger les soins les plus attentifs, de peur d'une rechute, toujours plus redoutable que la maladie elle-même, toute alarme avait cessé.

Est-il besoin de dire que, depuis l'annonce de la mort de M. Bastien, David et Marie n'avaient pas prononcé une parole qui fît allusion à leurs secrètes et certaines espérances?

Ces deux âmes d'élite avaient l'exquise pudeur du bonheur; et, quoique la mort de Jacques Bastien ne dût être en rien regrettable, David et Marie respectèrent religieusement sinon l'homme, du moins une cendre à peine refroidie.

La maladie de madame Bastien, et les craintes que l'on eût quelques jours pour sa vie, causèrent une profonde désolation dans le pays; et son rétablissement, une allégresse universelle; ces témoignages de touchante sympathie adressés autant à Frédérik qu'à sa mère, la conscience d'un avenir qui n'avait, ainsi qu'on dit vulgairement, d'autre tort que d'être trop beau, affermirent et hâtèrent la convalescence de Marie, qui au bout de trois semaines, ne ressentait plus qu'une faiblesse excessive qui l'avait jusqu'alors empêchée de quitter sa chambre.

Dès que son état n'avait plus inspiré de craintes, elle avait voulu que Frédérik entreprît les études projetées par David, et qu'une partie des leçons eût lieu chez elle, éprouvant ainsi un ravissement indicible à voir réunis sous ses yeux ces deux êtres tant aimés dont elle avait failli être à jamais séparée; sa présence à ces leçons lui causait mille jouissances; d'abord l'intérêt si tendre, si éclairé de David pour Frédérik, puis l'ardeur indomptable du jeune homme qui voulait une destinée glorieuse, illustre, pour être l'orgueil et la joie de sa mère, et satisfaire à son ambitieuse *envie* dont la flamme épurée brûlait plus que jamais en lui.

Il avait été décidé d'un commun accord que Frédérik entrerait d'abord à l'École Polytechnique, et que là, selon son attrait, il suivrait une des nombreuses carrières à lui ouvertes par cette école encyclopédique : la guerre, la marine, les arts, les lettres ou les sciences.

Ces quelques mots donneront un aperçu bien incomplet de la félicité céleste, idéale, où durent vivre ces trois tendres et nobles créatures, du moment que la santé de Marie n'inspira plus aucune crainte; félicité nouvelle pour tous, car, lors des heureux jours qui

suivirent la guérison morale de Frédérik, la venue de Bastien, souvent oubliée, mais sans cesse imminente, apparaissait sur ce brillant horizon comme un usage toujours menaçant.

A cette heure, au contraire, aussi loin que pouvait s'étendre la vue de Marie, de David et de Frédérik... ils apercevaient un ciel d'azur, d'une sérénité si splendide, que sa magnificence infinie les éblouissait parfois.

Trois semaines s'étaient donc écoulées depuis l'annonce de la mort de M. Bastien.

Deux heures venaient de sonner, Frédérik, aidé de Marguerite et du vieil André, garnissait de perce-neige, de quelques pâles roses de Bengale, d'héliotropes d'hiver et de rameaux de houx, ornés de leurs baies de corail, les vases de la cheminée de la salle d'étude.

Au milieu de cette pièce, un portrait de Frédérik, d'une admirable ressemblance, et dessiné au pastel par David, était placé sur un chevalet; un grand feu brûlait dans la cheminée; enfin, l'on voyait sur une table les préparatifs d'une simple et rustique collation.

Les trois *complices* qui présidaient aux apprêts de cette petite fête, de cette *surprise*, en un mot, marchaient sur la pointe du pied, et parlaient tout bas, car il ne fallait pas que madame Bastien se doutât de ce qui se passait. Ce jour-là, pour la première fois depuis sa maladie, la jeune femme devait sortir de sa chambre et rester durant quelques heures dans la salle d'étude; aussi Frédérik et les deux vieux serviteurs tâchaient-ils de donner à ce salon un air de fête, et David, à l'insu de Marie, s'étaient occupé du portrait de Frédérik, portrait qu'elle devait voir ce jour-là pour la première fois.

Pendant les mystérieuses *allées et venues*, Marie était seule dans sa chambre avec David.

La jeune femme vêtue de deuil, à demi couchée sur une chaise longue, contemplait dans un muet bonheur David assis à une table de travail, et occupé à corriger, ainsi qu'on dit, un des devoirs de Frédérik.

Soudain, David, tout en poursuivant sa lecture, dit à mi-voix :

— C'est inconcevable...

— De quoi s'agit-il donc, monsieur David?

— Des progrès réellement singuliers de ce cher enfant... Madame... Voilà trois semaines à peine que nous nous occupons de géométrie... et son aptitude aux sciences exactes... se développe avec la même rapidité que ses autres facultés...

— S'il faut vous le dire, monsieur David... cette aptitude m'étonne chez Frédérik, tout ce qui est.. sentiment, imagination, nous semblait devoir prédominer en lui...

— Et c'est là, madame... ce qui me surprend et me ravit... Chez ce cher enfant, tout obéit à la fois à une même impulsion, tout grandit à vue d'œil et rien ne se nuit... Je vous ai lu hier ses dernières pages, vraiment éloquentes, vraiment belles...

— Le fait est, monsieur David, qu'il y a une différence frappante entre ce dernier morceau et les meilleures choses qu'il ait écrites avant... cette terrible maladie morale, qui, grâce à vous, devait amener la régénération de Frédérik... Tout ce que je redoute maintenant, pour lui, c'est l'excès du travail.

— Aussi, je calme, je modère autant que je le puis, son avidité de savoir... son impatiente et jalouse ardeur, ses élans passionnés vers un avenir qu'il veut glorieux, illustre... et cet avenir sera le sien.

— Ah ! monsieur David, quelle joie, quelle

ivresse pour *nous*... si *nos* prévisions se réalisent!

Il est impossible de rendre avec quelle expression de tendresse contenue Marie prononça ces mots: *nous, nos prévisions*, qui seuls révélaient les secrets projets de bonheur formés tacitement par Marie et par David.

Celui-ci reprit :

—Croyez-moi, madame, nous le verrons grand par le cœur et par l'intelligence; il y a en lui une incroyable énergie, encore double par cette redoutable *envie* qui nous a tant alarmés.

— Hier encore, monsieur David, il me disait gaiement : « Mère, quand, maintenant, j'aperçois au loin le château de Pont-Brillant, qui me rendait si malheureux... c'est un regard d'amical défi que je lui jette. »

— Et vous verrez, madame, si, dans huit ou dix ans, le nom de Frédérik Bastien ne résonnera pas plus glorieusement que celui du jeune marquis.

— J'ai l'orgueil de partager votre espoir, monsieur David... Marchant entre nous deux, je ne sais pas où mon fils ne pourra pas arriver... Puis, après un moment de silence, Marie ajouta :

— Mais savez-vous que c'est comme un rêve? Quand je pense qu'il y a deux mois à peine... le soir de votre arrivée... vous étiez là, à cette table, parcourant les cahiers de Frédérik et déplorant comme moi qu'un voile fût étendu sur l'esprit de ce malheureux enfant...

— Vous rappelez-vous, madame, ce silence morne, glacé... contre lequel échouaient tous nos efforts?

— Et cette nuit où, folle d'épouvante, j'ai couru chez vous pour vous supplier de ne pas abandonner

mon fils... comme si vous pouviez l'abandonner...

— Dites, madame, n'est-ce pas, qu'il y a une sorte de charme dans ces souvenirs poignants, lorsqu'on se retrouve en pleine sécurité... en plein bonheur?

— Oui... il y a là un charme triste... mais combien je lui préfère... les espérances certaines... Ainsi, monsieur David... je vous dirai que j'ai fait beaucoup de projets cette nuit.

— Voyons, madame...

— Il y en a d'abord un... très-fou, très-impossible...

— Tant mieux, ce sont d'ordinaire les plus charmants.

— Lorsque *notre* Frédérik entrera à l'École polytechnique, il faudra nous séparer de lui... Oh! mais soyez tranquille... pour cela je serai vaillante... à une condition cependant. .

— Et cette condition?

— Vous allez bien rire, car c'est puéril, ridicule, peut-être. Eh bien! je voudrais que *nous* puissions demeurer tout près de lui... Et s'il faut tout vous avouer, mon opinion serait de loger en face de l'école, si cela était possible... Vous allez vous moquer de moi?

— Je ne ris pas du tout de cette idée, madame, je la trouve excellente... car, grâce à cette proximité, vous pourrez voir *notre* cher enfant deux fois par jour. Je ne vous parle pas des sorties... deux bons grands jours... où *nous* l'aurons tout à fait.

— Vraiment... dit Marie en souriant, vous ne me trouvez pas trop... mère?

— Ma réponse est bien simple, madame. Comme il faut prévoir les choses d'un peu loin, je vais écrire aujourd'hui à Paris, afin que l'on guette le premier loge-

ment convenable en face de l'école et qu'on *nous* le retienne.

—Combien vous êtes bon!...

—Bonté bien facile en vérité... Partager avec vous la joie d'être rapproché de *notre* cher enfant.

Marie resta un moment silencieuse; puis, des larmes d'une céleste douceur lui venant aux yeux, elle dit avec une émotion indéfinissable, en se retournant vers David :

— Comme c'est délicieux... le bonheur !...

Et ses yeux noyés de félicité cherchèrent et rencontrèrent les yeux de David... longtemps leur regard resta attaché l'un sur l'autre dans une muette et divine extase.

La porte de la chambre s'ouvrit et Marguerite dit au précepteur d'un air à la fois souriant et mystérieux :

— Monsieur David... voulez-vous venir, s'il vous plaît?

— Et mon fils, demanda Marie, où est-il ?

— M. Frédérik est occupé... très-occupé, madame, répondit la servante en échangeant un coup d'œil d'intelligence avec le précepteur qui se dirigeait vers la porte, et sortit.

— Si madame le permet, reprit Marguerite, je resterai auprès d'elle dans le cas où elle aurait besoin de quelque chose.

— Ah! Marguerite... Marguerite, dit la jeune femme en souriant et en secouant la tête, on complote ici quelque chose.

— Comment donc cela, madame?

—Oh!... je suis très-clairvoyante! depuis ce matin... Ces allées, ces venues... que j'entends dans le corri-

dor, Frédérik absent... à l'heure de son travail... certain bruit inaccoutumé du côté de la salle d'étude...

— Je puis assurer à madame... que...

— Bon, bon... on abuse de ma position, reprit Marie en souriant, on sait que je ne puis pas encore marcher.. et aller voir par moi-même ce qui se passe par là...

—Oh! madame... par exemple...

—Voyons, Marguerite... il s'agit d'une surprise?...

—D'une surprise... madame?

—Voyons, ma bonne Marguerite, contez-moi cela... je vous en prie. Que je sois heureuse... plus tôt... je le serai aussi plus longtemps.

—Madame, dit héroïquement Marguerite, ce serait une trahison...

A ce moment, le vieil André entre-bâilla la porte et dit à la servante d'un air aussi très-rayonnant et très-mystérieux :

—Marguerite... on demande où est la chose... que... qui...

—Ah! mon Dieu!... il va dire quelque sottise, il n'en fait jamais d'autres! s'écria la servante en courant à la porte, où elle s'entretint quelques moments à voix basse avec André, après quoi elle revint auprès de sa maîtresse, qui lui dit en souriant :

— Allons... Marguerite... puisque vous êtes impitoyable... je vais aller... moi-même...

—Madame... y pensez-vous?... Vous n'avez pas encore pu marcher depuis votre maladie...

— Ne me grondez pas, je me résigne, je gâterais la surprise... mais que je suis donc impatiente de savoir!...

La porte du salon d'étude s'ouvrit de nouveau.

C'étaient David, Frédérik et le docteur Dufour.

Marguerite s'éloigna après avoir dit tout bas à Frédérik :

— Monsieur Frédérik, quand vous m'entendrez tousser derrière la porte... ça sera prêt.

Et la servante sortit.

A la vue du docteur, madame Bastien dit gaiement :

— Oh!... dès que vous voici, mon bon docteur... je ne doute plus du complot.

— Un complot! dit M. Dufour, en jouant l'étonnement, pendant que David et Frédérik échangeaient un sourire.

— Oui... oui... reprit Marie une surprise que l'on me ménage... mais je vous avertis que les surprises sont très-dangereuses pour de pauvres malades comme moi... et qu'il vaudrait bien mieux me tout dire d'avance.

— Tout ce que je puis vous déclarer ma chère, impatiente et belle malade, c'est que c'est aujourd'hui, ainsi que nous en sommes convenus, que vous devez tenter de marcher toute seule... pour la première fois... et que mon devoir, oui, madame, mon devoir, est d'assister à cet essai de vos forces.

A peine le docteur prononçait-il ces mots, que l'on entendit Marguerite tousser avec affectation derrière la porte.

— Allons, mère, dit tendrement Frédérik à la jeune femme, du courage.. nous allons faire une grande promenade dans la maison.

—Oh!...je me sens d'une force... qui va vous étonner.

Répondit la jeune femme en souriant et se disposant à se lever de sa chaise longue, ce à quoi elle parvint, non sans quelque difficulté; car sa faiblesse était encore grande.

Ce fut alors un tableau à la fois gracieux et touchant.

Marie debout s'avança d'un pas incertain, David à sa droite, le docteur à sa gauche, prêts à la soutenir si elle faiblissait; tandis que Frédérik, devant elle... marchait doucement à reculons en lui tendant les bras... ainsi que l'on fait à un enfant qui essaye ses premiers pas...

—Voyez comme je suis forte, dit gaiement Marie en s'avançant lentement vers son fils qui lui souriait avec tendresse, où me conduisez-vous comme cela?

—Tu vas voir, mère...

A peine Frédérik prononçait-il ces mots, qu'un cri effrayant, terrible, poussé par Marguerite... retentit derrière la porte.

Puis cette porte s'ouvrit brusquement, et une voix railleuse, retentissante, dit en même temps :

—Minute! Gros Bonhomme vit encore.

Marie, qui faisait face à la porte, jeta un cri épouvantable et tomba à la renverse.

Elle voyait son mari... Jacques Bastien.

XVII

On se souvient peut-être qu'au moment de partir pour Blemur, Bridou avait endossé la casaque de peau de bique de Jacques Bastien; celui-ci dans sa demi-ivresse, et malgré les recommandations contraires du vieil André, s'était entêté à passer à gué une route inondée et traversée par le courant d'un étang débordé;

le cheval perdit pied, le cabriolet et fut entraîné; Bridou parvint à quitter la voiture; mais, emporté par le torrent jusque sur les roues d'un moulin, il y fut broyé. Une partie de la casaque de peau était restée accrochée à une palette des roues. On trouva dans la poche de ce vêtement plusieurs lettres décachetées et de là l'erreur. L'on crut M. Bastien broyé sous la roue du moulin, et le corps de l'huissier à jamais disparu dans les eaux.

Jacques Bastien, gêné par son énorme embonpoint, n'avait pu parvenir, malgré ses efforts, à sortir de la voiture, cette circonstance le sauva; le cheval, après avoir été quelques moments entraîné à la dérive, reprit pied; mais bientôt, en gravissant une pente rapide, épuisé de fatigue, il s'abattit violemment; Jacques, jeté en avant, se fit une profonde blessure à la tête, resta sur le coup, et au point du jour, des journaliers allant aux champs l'ayant recueilli, le transportèrent dans une ferme isolée, assez éloignée du lieu du sinistre.

Jacques resta longtemps retenu dans cette demeure, et par les suites de sa blessure et par une dangereuse maladie causée par la frayeur et par une immersion prolongée dans un courant d'eau glaciale.

Lorsqu'il fut en état d'écrire à sa femme pour lui annoncer son arrivée, il s'en garda bien, se promettant, s'il passait pour mort selon toute probabilité, de faire de sa *résurrection* l'objet d'une plaisanterie stupide et brutale, car il ne s'abusait pas sur la nature des sentiments avec lesquels Marie avait dû accueillir la nouvelle de sa fin tragique.

A ce projet, ainsi qu'on l'a vu, Jacques ne manqua pas.

Seulement, ce misérable, voyant à son aspect sa femme tomber foudroyée, crut l'avoir tuée, et, dans une épouvante qui tenait du vertige, il se sauva tout d'abord de sa maison.

Marie n'avait pas été seule frappée de ce coup terrible...

Non moins atterré par la brusque apparition de Bastien, Frédérik, voyant sa mère rouler inanimée sur le carreau, s'affaissa sur lui-même et fut reçu complétement évanoui entre les bras du docteur Dufour.

L'on transporta ce malheureux enfant non dans sa chambre, voisine de celle de sa mère... mais dans le salon d'étude; un lit y fut dressé à la hâte, le docteur Dufour, ayant craint avec raison que, dans l'état alarmant où se trouvaient Marie et son fils, leur rapprochement n'eût pour tous deux des suites funestes, car de la chambre de Marie, on entendait tout ce qui se disait chez Frédérik.

Le docteur ne put leur donner simultanément ses soins : il s'occupa d'abord de Marie qui, à peine convalescente, pouvait... et devait être, hélas! mortellement atteinte par une si effroyable révolution.

Lorsque M. Dufour retourna près de Frédérik, il le trouva frappé d'une congestion cérébrale; les soins presque instantanés que réclamait sa position n'ayant pu lui être donnés à temps, le jeune homme tomba bientôt dans un état désespéré.

Lorsque Marie revint à elle, elle pressentit sa fin prochaine, et demanda instamment à voir son fils.

L'embarras de Marguerite, sa pâleur, les défaites qu'elle donna, afin d'expliquer l'absence de Frédérik dans un moment si solennel, tout fut pour la jeune mère une révélation...

Elle *sentit*, si cela se peut dire, que son fils se mourait comme elle.

Alors Marie voulut voir David.

Marguerite l'amena; il resta seul avec madame Bastien... dont les traits angéliques portaient déjà l'empreinte de la mort; de sa main blanche et froide, faisant signe à David de s'asseoir à son chevet, elle lui dit .

— Et mon fils?

— Madame...

— Il n'est pas là... on me le cache...

— Ne croyez pas...

— J'ai tout compris... il est dans un état désespéré, et comme ma fin, à moi, est prochaine aussi, j'ai voulu vous faire mes adieux... *Henri*.

Pour la première... et pour la dernière fois, hélas! Marie appelait David de son nom de baptême.

— Vos adieux! répéta-t-il avec un sanglot déchirant, vos adieux...

— Je ne mourrai pas du moins... sans vous dire... combien je vous ai aimé... Vous le saviez, n'est-ce pas, mon ami?..

— Et vous dites que vous allez mourir! Non! non! Marie, la force de mon amour vous rendra à la vie, s'écria David dans une sorte d'égarement. Mourir! pourquoi mourir? nous nous aimons tant!

— Oui, notre amour est grand, mon ami... et pour moi il a commencé du jour où mon pauvre enfant est revenu... à la vie de l'âme que vous lui avez rendue...

— Oh! malheur... malheur...

— Non... Henri... ma mort n'est pas un malheur pour nous... Il me semble, voyez-vous, qu'au moment

de quitter cette vie.... mon âme, dégagée de ses liens terrestres... peut lire dans l'avenir... Henri... savez-vous quel aurait été notre sort?

— Vous me le demandez? Ce matin encore... nos projets...

— Écoutez-moi... mon ami... il est dans l'amour maternel... de profonds mystères... peut-être ne se dévoilent-ils qu'aux heures suprêmes... Depuis que je me suis crue libre... l'avenir m'apparaissait radieux comme à vous, Henri... Quelques mois encore... vous, mon fils et moi... nous confondions notre vie dans un même bonheur.

— Oh!... ce rêve!... ce rêve!...

— Ce rêve... a été beau... Henri... peut-être son réveil eût-il été cruel.

— Que dites-vous?

— Vous savez combien mon fils m'aime... Vous savez que toute affection a sa jalousie... tôt ou tard... il eût été jaloux de mon amour pour vous... Henri. .

— Lui... lui... jaloux de moi...

— Croyez-en le cœur d'une mère... je ne me trompe pas.

— Hélas! vous voudriez rendre mes regrets moins affreux... vaillante et généreuse jusqu'à la fin!...

— Dites... que je suis *mère... jusqu'à la fin...* Écoutez encore, Henri... En m'unissant à vous, je perdais mon nom, cet humble nom que mon fils voulait surtout rendre illustre... parce que ce nom était le mien, car tout chez mon pauvre enfant se rapportait à moi.

— Oh! oui... toujours vous êtes mêlée à ses pensées : il y a quelques jours, au moment de mourir, il criait : *Ma mère*!... comme dernier cri de salut... et c'est en

disant... *Ma mère!...* qu'il marchait à une destinée glorieuse.

— Mon ami, ne nous abusons pas... Quel eût été notre chagrin, si au moment de nous unir... la crainte d'éveiller la jalousie de mon fils... m'eût arrêtée peut-être... Et pourtant, renoncer à notre amour... c'était affreux... ou bien, pensée plus horrible encore, la jalousie de Frédérik ne devait peut-être se dévoiler qu'après notre union. Que faire alors? Que devenir?

— Non... non, Marie... ne croyez pas cela... Frédérik... m'aime aussi... et, à votre bonheur... au mien... il se fût sacrifié...

— Sacrifié... oui, mon ami... il se serait sacrifié... Oh! je le connais, pas un mot... pas une plainte... ne serait sorti de ses lèvres... Toujours aimant, toujours tendre, il nous eût tristement souri... et puis, peu à peu... nous l'aurions vu... dépérir jusqu'à la fin.

— Oh! mon Dieu!... cela est fatal... Malheur à moi!... murmura David, avec un douloureux gémissement. Malheur à moi !

— Bonheur à vous... Henri... car vous avez été le plus généreux des hommes! s'écria Marie avec une exaltation qui donna à ses traits mourants une expression surhumaine. Bonheur à vous, Henri, car vous avez été aimé... oh! passionnément aimé, sans coûter une larme ou un moment de honte au cœur loyal qui vous idolâtrait. Oui, Henri... je vous ai aimé... sans hésitation... sans combat... je vous ai aimé avec orgueil, avec sérénité... parce que mon amour pour vous, Henri, avait toute la sainte douceur du devoir... Courage donc, mon ami... que le souvenir de Marie et de Frédérik Bastien vous soutienne... vous console...

— Que dites-vous... Frédérik?... Oh! du moins il me restera, lui...

— Mon fils... ne me survivra pas...

— Frédérik?...

— Je le *sens là*... voyez-vous, Henri... là, au cœur... je vous dis qu'il se meurt...

— Mais, tout à l'heure encore... Pierre, sortant de la chambre où l'on a transporté ce malheureux enfant... m'a dit que tout espoir n'était pas perdu... Non... non... lui mourir aussi... cela serait trop affreux.

— Pourquoi cela... Henri?

— Grand Dieu! vous... vous sa mère?... Cette question...

— Je vous l'ai dit, mon ami... il est dans l'amour maternel de profonds mystères... J'aurais regardé comme un malheur affreux de survivre à mon fils... Frédérik m'aime autant que je l'aime... Il doit penser... il pense comme moi... il est heureux pour lui de ne pas me survivre...

— Misère de moi... vous perdre tous deux!...

— Marie et Frédérik Bastien ne peuvent être séparés... ni dans ce monde ni dans l'autre... mon ami...

— Ah! vous êtes bien heureux... vous et lui...

— Henri... mes forces sont à leur fin... le froid de la tombe me gagne... Votre main... votre chère et loyale main.

David se jeta à genoux au chevet du lit de la jeune femme; couvrant sa main de larmes et de baisers, il éclatait en sanglots.

Marie poursuivit d'une voix de plus en plus affaiblie :

— Un dernier vœu... Henri... vous l'accomplirez, s'il est possible... M. Bastien... m'a parlé de son désir

de vendre cette maison... je ne voudrais pas que des étrangers vinssent profaner cette demeure... où s'est passée ma vie et celle de mon fils... car ma vie date... du jour où j'ai été mère... M. Dufour, votre meilleur ami... demeure ici près... vous deviez revenir un jour... vous fixer... près de lui. . Hâtez ce moment... Henri, vous trouverez tant de consolations dans un cœur comme le sien.

— Oh! Marie... cette maison sera pour moi.... l'objet d'un culte religieux... mais...

— Merci, Henri... oh! merci!... cette pensée me console... Une dernière prière... je ne veux pas être séparée de mon fils... vous me comprenez... n'est-ce pas?

A peine Marie prononçait-elle ces mots, qu'on entendit un grand bruit dans le corridor.

Marguerite appelait le docteur, avec angoisse et épouvante.

Soudain la porte de la chambre de madame Bastien s'ouvrit brusquement, Frédérik entra... livide... effrayant... traînant après soi un drap comme un suaire, tandis que Marguerite tâchait en vain de le retenir.

Une dernière étincelle d'intelligence... l'instinct filial... peut-être, amenait cet enfant mourir auprès de sa mère.

David, agenouillé au chevet de la jeune femme, se redressa, stupéfié, comme à l'apparition d'un spectre.

— Mère!... mère!...

S'écria Frédérik d'une voix agonisante, en se précipitant sur le lit de Marie, qu'il enlaçait de ses bras au moment où le docteur accourait éperdu.

— Oh! viens... mon enfant! viens! murmurait Marie en embrassant son fils dans une dernière

étreinte de joie convulsive, maintenant... c'est... pour toujours...

Ce furent les derniers mots de la jeune mère...

Frédérik et Marie exhalèrent leur âme... dans un suprême embrassement.

. . . .

ÉPILOGUE.

—

Nous avons commencé ce récit en supposant qu'un touriste, allant de la ville de Pont-Brillant au château de ce nom, aurait passé devant l'humble maison de Marie Bastien.

Nous terminerons ce récit par une supposition pareille.

Si ce touriste se fût rendu de Pont-Brillant au château, dix-huit mois après la mort de Frédérik et de Marie, il n'eût rien trouvé de changé à la ferme...

La même élégante simplicité régnait dans cet humble séjour; les mêmes fleurs agrestes y étaient soignées par le vieil André, la futaie séculaire ombrageait toujours la pelouse verdoyante, où serpentait le ruisseau limpide...

Seulement le touriste n'eût pas vu sans émotion, sous la partie la plus ombreuse de la futaie, et non loin de la petite cascade murmurante; une pierre tombale en marbre blanc, sur laquelle on lisait :

MARIE ET FRÉDÉRIK BASTIEN.

Devant cette tombe, abritée par un porche rustique, déjà garni de lierres et de fleurs grimpantes, on voyait

le batelet offert à Frédérik lors de l'inondation et sur lequel on lisait :

LES PAUVRES GENS DU VAL

A FRÉDÉRIK BASTIEN.

S'il fût passé devant la futaie à l'aube ou au couchant, le touriste aurait vu s'approcher de cette tombe avec un religieux recueillement, un homme de haute taille et vêtu de deuil, et qui jeune encore, avait les cheveux tout blancs.

Cet homme était David.

Il n'avait pas failli à la mission que lui avait donnée Marie.

Rien n'était changé, ni au dehors, ni à l'intérieur de la maison; la chambre de la jeune mère, celle de Frédérik, le salon d'étude, rempli de tous les travaux inachevés, laissés par le fils de madame Bastien, tout était resté comme au jour de la mort de la mère et de l'enfant.

La chambre de Jacques Bastien avait été murée.

David continuait d'habiter la mansarde qu'il avait occupée comme précepteur; Marguerite était sa seule servante.

Le docteur Dufour venait chaque jour voir David auprès de qui il devait se fixer lorsqu'il aurait pu confier sa clientèle à un jeune médecin nouvellement arrivé à Pont-Brillant.

Par un pieux ressouvenir de son jeune frère et de Frédérik, David, pour que sa douleur ne fût pas stérile, avait fait disposer une des granges de la ferme en salle d'école; là, il enseignait chaque jour les enfants des métairies voisines. Afin de rendre plus assurés les

bienfaits de l'instruction, le précepteur donnait une légère indemnité aux parents des écoliers, car presque toujours l'exploitation des enfants forcément amenée par la misère de la famille, les empêche de profiter de l'éducation publique.

Nous supposerons enfin que notre touriste, après s'être arrêté devant la modeste tombe de Marie et de Frédérik, eût rencontré quelque habitant du Val.

— Mon brave homme, lui eût dit le touriste, quelle est donc cette tombe que l'on voit là-bas... sous ces vieux chênes?

— C'est la tombe de celui dont le nom... est le *bon saint nom du pays,* monsieur.

— Il se nommait?

— Frédérik Bastien... monsieur, et son bon ange de mère... est enterrée avec lui...

— Vous pleurez... brave homme?

— Oui, monsieur, comme pleurent de regret tous ceux qui les ont connus... l'ange de mère... et l'ange de fils...

— Ils étaient donc bien aimés dans le pays?

— Tenez, monsieur... vous voyez ce beau et grand château... là-bas?

— Le château de Pont-Brillant?

— Le jeune marquis et sa vieille grand'mère sont plus riches que le roi... Bon an... mal an... ils envoient beaucoup d'argent pour les pauvres... et si le nom de M. le marquis est prononcé une fois chez les bonnes gens du Val, celui de Frédérik Bastien et de sa mère l'est cent fois.

— Et pourquoi cela?

— Parce que, faute d'argent qu'ils n'avaient point... la mère donnait aux pauvres son bon cœur et la moi-

tié de son pain… le fils, lui… donnait, s'il le fallait, sa vie pour sauver celle des autres… témoin moi… et les miens… sans compter d'autres familles, qu'au risque de périr, il a sauvées lors de la grande inondation d'il y a deux ans… Aussi, voyez-vous, monsieur… *le bon saint nom* du pays durera plus longtemps dans le Val que le grand château de Pont-Brillant… Les châteaux s'écroulent, tandis que les enfants de nos enfants apprendront de leurs pères le nom de FRÉDÉRIK BASTIEN.

FIN.